

SOMMAIRE

Ouvertures	3
L'intelligence du coeur.....	4
Le LADAKH ou le pays des cols.....	5
L'abominable Bagargui.....	8
Que suis-je ?	10
La «Gazelle des Cimes», une forte femme.	11
Le petit dernier.....	12
Poème.....	13
Souvenir d'un contrôle B.P.F.	13
Et si mon Vélo avait une âme?	14
Nice Genève	15
Chien Méchant.....	17
Le CLUB aux CENT NOMS	18
Arthur, où t'as mis ton Col.....	19
L'Esprit et la Lettre	21
COUP de FROID... et COUP de COEUR.....	22
Continental divide	24
Entre Durance et Ubaye.....	25
Un Col non Homologué	27
Tradition d'Automne	28
Concentration au Cante-Couyoul	30
Mon 1000ème COL	31
du MOZART	33
Un petit Truc.....	34
...Et un autre truc.....	34
Les Montagnards de PARIS.....	35
L'école imaginaire	36
VTT dans le Vercors.....	37
«Vous allez avoir des problèmes !..»	38
Le CLUB aux CENT NOMS	39
C'était en 1937... Mon premier B.R.A.....	40
Mon premier B.R.A.	45
Faim de Col	47
Les DEUX : un col qui compte !!!.....	48
La Passion des Cols	50
Concentration 1994 au Col de la Bisoire	51
«Excusiez-moi».....	52
Au Pays des MONTS et des COLS sans renom.....	53
Oh! Nos belles Vosges.....	53
Randonnée Privadoise.....	54
Et si CLERMONT devenait le col de CLERMONT en	55
Genevois ?	55
Les ultimes COL... EMBOURS !	56
36 Cols... au superlatif	57
Surprise dans les Vosges.....	60
Quelle Chaleur !.....	61
Le Coma Morera.....	62
Gamberge chez les blaireaux.....	63
Pailhères, Galère.....	65
Une idée de Jeu.....	66
L'appel des Cévennes.....	67
La découverte des Portella Siciliens	68
Les mille et une façons de (ne pas) vaincre le Col de la Frache	70
La Cordillère des Andes sur deux roues	72
Ne pas s'endormir dans le Sommeiller !	75
Un 31 Juillet pas comme les autres.....	76

OUVERTURES

Le 15 Février 95 nous avons envoyé à un «Cent Col» Espagnol, de Madrid, le diplôme numéro 4000.

Cet acte est tout à fait significatif de notre ouverture vers la totalité des cyclotouristes épris de vélo en montagne, voulant se regrouper dans un club chaleureux, sans histoire, sans tricherie, sans gain particulier, si ce n'est le seul vraiment estimable: la rencontre et l'ouverture vers l'AUTRE.

L'année 94 a été sans conteste placée sous ce signal. De très nombreux amis Italiens sont venus nous rejoindre, ils accompagnent la très forte équipe Belge, les Suisses, les Hollandais, les Luxembourgeois, les Américains, les Canadiens, le Finlandais, le Norvégien, les Allemands. Désormais notre Confrérie est devenue internationale et l'on ne peut que s'en réjouir.

Ouverture aussi envers les autres confréries, en particulier vers nos cousins des Pyrénées: les «Cols Durs». Ils ont bien voulu nous inviter à leur concentration en 94. Ce fut une belle, chaude et grande journée où le cyclotourisme et sa fédération unique au monde, la FFCT, ont été valorisés.

Ouverture d'esprit aussi où petit à petit, nous accueillons des hommes et des femmes, de plus en plus de femmes (plus de 12%) de tous horizons, de toutes origines, de toutes pratiques, (route et VTT) sans regarder la couleur du vélo, la couleur du maillot ou la couleur de la peau!

Ouverture non pas pour ratisser large, simplement pour ensemble, dans le même creuset datant de 23 ans, former un groupe exemplaire de cyclotouristes, désireux de pratiquer, sans contrainte le vélo, dans toutes les montagnes du globe, en respectant la règle du jeu : notre éthique.

Si nous persévérons sur cette voie, nous serons pour longtemps encore une confrérie enviée, bien structurée, fleuron du Vélo-Club d'Annecy, indépendante, libre et ouverte à tous ceux qui souhaitent continuer notre belle et unique aventure.

A bientôt sur les routes ou ailleurs, très chers amis «Cent Cols».

Henri DUSSEAU

L'INTELLIGENCE DU COEUR

Nous ne devons pas prétendre tout comprendre du monde et des gens en comptant uniquement sur nos capacités intellectuelles et sur notre expérience.

Oui, c'est vrai, il y a la valeur de la connaissance, oui il y a la valeur de la compétence mais ne gardons-nous pas dans nos coeurs l'engagement émotionnel qui rend la vie plus chaleureuse et plus agréable?

Cette «intelligence du coeur» ne s'apprend pas à l'école, elle se forme tout simplement de nos contacts et de notre communication avec les autres.

Ces milliers de cyclotouristes, nos 4000 «Cent Cols» ne sont-ils pas particulièrement touchés par cette «intelligence»? Eux qui souvent donnent de leur temps ou de leur talent pour que notre passion excelle.

J'ai la chance d'être le premier inscrit à notre confrérie; depuis près de 25 ans maintenant, je regarde vivre et évoluer tous ces cyclos, amateurs d'efforts et assoiffés de nature. Je dois vous avouer que c'est toujours avec émotion que je tape vos articles pour notre revue ou que je lis vos nombreux courriers.

C'est aussi avec joie que j'ai vu évoluer notre confrérie. Tout en conservant jalousement ses simples règles et principes établis au départ, tout en agrandissant sensiblement son propre terrain de jeu, elle a su faire naître de nombreuses vocations et aussi et surtout de sincères amitiés.

Merci mes chers amis, je vous ai donné l'idée, aujourd'hui vous me rendez bien votre amitié en restant aussi enthousiastes qu'aux premiers jours.

Le Club des «Cent Cols», une grande famille utilisant les expériences des uns, les connaissances des autres, reste l'endroit privilégié où justement «l'intelligence du coeur» vous offre, je l'espère, une vie meilleure.

C'est ce que je vous souhaite.

Jean PERDOUX

LE LADAKH OU LE PAYS DES COLS

L'esprit cyclo se double souvent d'un esprit voyageur et bien que l'hexagone soit riche de paysages variés et superbes - qui souvent font ma joie - cela n'empêche pas le cyclo voyageur d'être tenté de passer des frontières pour découvrir d'autres cultures, d'autres paysages, d'autres cols et montagnes.

C'est ainsi qu'entraînée par des amis italiens je me suis retrouvée en juillet 1993 en Inde du nord pour faire la route de Manali à Leh au Ladakh soit quelques 480 km et 5 cols dont 4 ont une altitude supérieure à celle du Mont-Blanc. Le Ladakh, au carrefour de l'Inde, du Pakistan et de la Chine (Tibet), se nomme en tibétain « La Dwag », «La» signifiant col et «Dwag» pays. Ce «pays des cols» a de quoi faire rêver les membres des 100 cols. N'y trouve-t-on pas le Khardung La dont on dit qu'il est avec ses 5578 mètres, le col accessible le plus haut du monde.

Mais du rêve à la réalité il y avait des montagnes... et les questions se bousculaient quant à l'altitude, au terrain, au cœur qui pouvait s'affoler etc... Pour partir j'oubliais ces questions que posait la raison et ne retenait que le plaisir de découvrir à vélo cet ailleurs à l'espace démesuré où tout s'écrit au superlatif. Maintenant je sais qu'on n'appréhende pas un «La» au Ladakh qui flirte à 4000-5000 mètres comme un col des Alpes ou des Pyrénées. Entre l'Izoard (2361 m) et le Taglang La (5303 m) il y a près de 3000 m de dénivelée et ce sont ces 3000 m qui font la différence. Dans l'Izoard avec un peu d'entraînement vous pouvez garder votre superbe, dans un «la» du Ladakh l'altitude a vite fait de vous la faire perdre, l'oxygène se raréfiant, le souffle devient court, les jambes deviennent de coton et je ne parle ni des maux de tête, ni des insomnies, ni des nausées, maux inhérents à l'altitude et auxquels peu échappent. Si ce n'était l'altitude les «La» seraient considérés comme des cols faciles avec un pourcentage moyen dépassant les 6%. L'espace n'étant pas compté, la route ne ménage pas les méandres pour découper la montagne.

En partance pour ce voyage pompeusement nommé «spedizione ciclistica internazionale» il y avait Lucia, Ambrogio, Exio et moi-même. Mais à l'arrivée les messieurs ayant souffert plus que les dames de ces maux d'altitude, seules Lucia et moi boucleront les 485 km sans recourir au car d'assistance qui nous accompagnait. Car, si expédition il y avait, elle n'était pas aventureuse puisque orchestrée par l'agence Focus de Milan et Ruck Sack Tour de Delhi. Ainsi étions-nous déchargés des bagages et des problèmes d'intendance, mais surtout de l'eau dont le manque autour de 4000 m peut devenir un réel problème.

Pour rejoindre Manali (2000 m) dans l'Himachal Pradesh à Leh (3600m) au Ladakh nous avons mis 10 jours + 1. Notre départ fut d'abord retardé par des éboulements de terrain dus à la fureur des eaux qui dévalent des montagnes en période de mousson. L'eau est omniprésente et «l'Apple Valley» de Manali très verdoyante. Ainsi ce 26 juillet 1993 nous avons dû attendre que les militaires rempierrement tant bien que mal la route avant d'avoir le droit de patauger dans la boue le vélo sur le bras et de délasser enfin (jusqu'à Koti - 16 km) les premiers lacets d'un ruban qui allait défilier sur 51 km pour le Rothang pass (3978m). Jusqu'à Marni (3200m) la route bien entrelacée et bien revêtue dans un environnement où rugissent les cascades ne présente pas de difficulté. Mais à 3200 m on est encore au creux de la vallée, tout reste à faire; Dans la deuxième partie du Rothang pass où les sommets enneigés sont à portée de main, je me sentirai nettement moins alerte d'autant que le revêtement devient inexistant et j'irai piano, piano jusqu'à atteindre les nuages. Au col nous sommes accueillis par les «lotang» ces drapeaux de prières qui flottent au vent afin que se répande la parole de Bouddha et qui nous confirment que nous pénétrons, par la vallée du Lahaul, dans ce pays béni des dieux qu'est le Ladakh. Le paysage est «bellissimo» disent les italiens; par rapport à nos montagnes lorsqu'elles sont recouvertes de neige, il est plus ouvert, plus large, plus géant. Nous restaient 30 km de descente pour atteindre la vallée de la Chamdra River. Du sable, des cailloux, des trous, ce n'est pas une route mais une piste que cette descente. Comme je n'aime pas jouer les équilibristes sur 2 roues, je ne fus guère à la fête. (campement à Sussi 2950m - 71 km)

Pour atteindre le Baralacha La (4891 m) nous mettrons deux jours et demi, 60 km pour atteindre Darcha (3 300m) en suivant les cours de la Chandra et de la Baghda River, vallées verdoyantes où nous allions traverser quelques villages de trois ou quatre maisons au toit carré sur lequel flotte aux 4 points cardinaux un drapeau de prière; un bourg - Keylong - où l'on est accueillis par ces mots « Welcome you to the land of lamas and mystics charms», et où l'on a rencontré ici des hommes assis sur le bord de la route cassant des cailloux ou attendant Dieu sait quoi, là des jeunes femmes leur bébé dans le dos, ou en bande chantant et riant comme des fillettes allant à pied d'un village à l'autre. Ces rencontres furent ponctuées par des échanges de sourires à défaut de paroles. Quant au revêtement de la route, il est aussi mauvais que le paysage est beau et plus d'une fois nous devons jouer les gros bras, les pieds dans l'eau, pour traverser les gués qui inondent la route et quand, comme un luxe, nous retrouvons le bitume indien il fond comme neige au soleil et nos roues collent à la route. Le paysage est comme les gens, souriant, naturellement beau et il n'est pas rare de voir des tapis verts de pousses d'orge au pied de langues glaciaires.

32 km pour le campement au delà de Zanzibar (4 340m). Nous quittons la douce vallée de la Baghda River pour pénétrer dans un paysage minéral où l'eau allait manquer. Sans eau, plus de village, seulement de rares campements de nomades ou de «workers» faisant la route. Alors, nous nous attardons avec ces femmes parées de bijoux comme pour une fête, leurs enfants dans le dos ou dans un moïse de fortune qui travaillent comme des hommes à l'entretien de la route, et ces bergers à la tête de centaines de chèvres, avant de nous élever en douceur dans ce paysage minéral d'une grande beauté dominée à l'horizon de névés qui percent les nuages. Tout effort, commence à peser et tandis que je mouline, la tête dans les nuages, je vois dévaler 3 vététistes (un espagnol et deux brésiliens) équipés pour le Grand Nord. Comparés à ces cyclos chargés et autonomes qui me disent avoir quelque peu souffert dans la traversée, nous faisons une promenade de santé...bien qu'après 4300 m la forme est défaillante et chacun de panser ses maux (nausées, maux de tête, lèvres et yeux brûlés par une très forte luminosité).

Reste quelques 16 km pour le Baralacha La avec un effectif réduit de moitié - Ezio qui a le mal des montagnes et Ambrogio qui souffre de tachycardie et qui plus est a cassé son dérailleur, sont dans l'incapacité de rouler - sur une douzaine de km le revêtement est presque excellent et la montée régulière. La brume du matin se dissipe, le ciel se met au bleu. Quant aux montagnes, de plus en plus blanches, elles semblent se vautrer dans l'espace pour mieux l'occuper; C'est si beau que je ne suis pas loin de penser que je vais vers le paradis. J'oublie alors les jambes qui s'alourdissent et le souffle qui se fait court. Sous la protection des Dieux le Baralacha La nous accueille avec ses drapeaux de prières qui claquent au vent. Dans la descente mauvaise, je perds ma sérénité. Ce versant, délaissé par la neige est plus sauvage, plus sec. C'est un désert de pierres sur lequel le soleil joue avec bonheur avant la traversée d'un vaste plateau aux sommets érodés par le vent qui nous amène à Sarcho Sarai. Peu de rencontres si ce n'est une tente-hôtel-café-épicerie dans la descente du col, un berger et ses moutons et 2 muletiers qui quelques instants durant se prirent pour des «coureurs» sur mon cheval d'acier. (Etape à Gian «4370 m», 20 km au-delà de Sarcho Sarai - 70 km.)

Au programme du sixième jour, 2 cols: le Naku La (4940m) et le Lachlung La (5065m). On entre dans le Nakli La comme en enfer. Imaginez un grand trou surplombé de cônes de concrétions comme des cheminées et de la fumée - comme si la montagne était en feu - d'où émergeaient de pauvres hères brandissant pelles et râtaux. Le choc! En fait la fumée provenait du goudron qui chauffait et les hommes s'activaient à le répandre sur la chaussée avec leurs faibles moyens. Nous, nous ne faisons que passer mais ces hommes eux vivent cet enfer au quotidien. Faut-il qu'ils espèrent fort en un karma meilleur pour supporter cette vie de forçat. La route est aux 2/3 en travaux et si malgré les difficultés Lucia et moi nous nous accrochons à nos montures, il est des moments où nous avançons péniblement, le vélo à la main. Qu'il me fut long ce chemin de seulement 24 km dans la poussière et la caillasse avec une altitude qui flirte avec celle du Mont-Blanc et pourtant, la route est belle qui s'étire en un méli-mélo de noeuds à travers des montagnes ocrées qui moutonnent avec démesure sous un ciel azur. Tous les superlatifs lui conviennent. La Lachlung La malgré ses 5000 m et plus n'est pas le col qui m'a demandé le plus d'effort bien que revêtu de sable. Une fois pris mon «tempo» j'enroulais sans peine. Grand il restera par la descente. Après l'enfer de la montée de Nakli La nous allions dans la descente du Lachlung La vers le paradis. Sur ce versant, l'érosion semblait avoir sculpté les sommets et à l'heure du chassé croisé de l'ombre et de la lumière le soleil irradiait la mon-

tagne de tous ses feux comme pour la faire éclater. Quand j'atteignais le campement à Pang Camp (4550m) le soleil céda la place, l'ombre et le froid s'installaient. Oubliées les affres du matin, j'étais heureuse.

Nous restait à passer le Tangla La (5303m), à défaut du Khardung La pour lequel nous n'avions pas obtenu les autorisations attendues, et seulement 70 km nous en séparaient. Nous mettrons 2 jours 1/2.... Et pourtant, une matinée nous avait suffi pour rejoindre Debring (50km) au pied du col. Sur ce plateau désertique cerné de quelques collines où nous roulions avec une relative facilité - grand plateau s'il vous plaît - nous étions à 4600m d'altitude plus proche du désert Saharien que des sommets Himalayens. Au bout de la ligne droite: Debring. N'oubliez pas la ville, seulement quelques tentes de «Workers» et quelques mesures en dur pour l'intendance avec de l'eau amenée par citernes qu'on économise. 20 km nous séparent du col mais dans l'après-midi le vent se levant il n'est pas conseillé de nous engager. Le lendemain après une demi-journée de repos; nous sommes prêtes pour le Tangla La mais ce matin le col se refuse à nous. Un camion a versé sur la route et jusqu'à ce que les militaires le dégagent, la route est fermée. Ainsi passerons-nous une deuxième journée dans ce bout du monde qu'est Debring. Au matin du 3eme jour, pour cette grande première (5303m) le ciel ne s'est pas mis en frais, la montagne n'a pas revêtu ses atouts d'apparat et sous le soleil boudeur elle garde triste mine. La neige des sommets, qui nous semble maintenant à portée, se confond avec la mer de nuages. Ciel et terre sont à touche touche. C'est dépouillée, sans fioriture, que la montagne s'offre silencieusement à nous. Même ainsi elle est belle et, bien que l'asphyxie me guette et que les jambes ne portent plus, je me sens bien et même très bien comme sous l'effet d'une drogue. Au col, des bannières de prières chantent au vent et on peut lire «Taglang La» 17582 feet - you are passing through».

Nous sommes passées, mais dans quel état, mieux vaut ne pas se voir en photo; 20 km ont suffi pour prendre quelques années... La descente (17km), elle est géante. Le ciel est en révolution et sur la montagne couleur terre de Sienne, ce jeu d'ombre et de lumière est absolument superbe. A regret nous rejoignons la vallée du Rong et Ezio peut se joindre à nous, il ne nous sera plus demandé beaucoup d'efforts. Après ces paysages désertiques de grande beauté on retrouve avec l'eau, des champs d'orge avec laquelle on prépare la tsampa, aliment de base au Ladakh, les villages de Rumtse, Gya, Miru; précédés bien souvent d'un ou de plusieurs chortens quand on ne les rencontre pas alignés en bordure de route on a alors l'impression de suivre, sinon une voie royale, une voie sacrée car le chorten symbolise l'ordre cosmique révélé par l'enseignement bouddhique. (Campement à Upshi (82km) sur les rives du fleuve sacré l'Indus.)

A Upshi, moins de 5 km nous séparent de Leh. Mais pour visiter les monastères d'Hemis, de Thikse et la forteresse de Shey nous mettrons deux jours. De par sa position stratégique la région de Leh est devenue terrain militaire. Pour nous le voyage est fini.

Le retour se fera non sans difficulté en bus par la route Kargil - Srinagar où le couvre-feu a été décrété. Entre Hindous et Musulmans la partie de bras de fer a commencé et le Cashmire est à feu et à sang. Ne considérant que la distance, 485 km c'est peu. Mais ces kilomètres-là, je vais les suivre longtemps encore.

Alors si l'aventure vous tente, lâchez les amarres avant que les militaires se soient complètement emparés de ce coin de paradis et qu'il ne devienne impraticable comme l'est devenue la route de Srinagar à Leh où l'on assiste sur des kilomètres et des kilomètres à un défilé de camions militaires et de «tatas» (camions).

Marie-Lou CAUCHON N°992
PARIS

L'ABOMINABLE BAGARGUI

«Si tu as de bonnes chaussures, tu pourras monter le Bagargui !»

Cette sentence en forme de boutade lancée par le docteur Guy Pécout, me résonne encore aux oreilles cinq mois après.

En cette soirée du 24 juin 1994 nous nous retrouvions, mon coéquipier Raymond Gilles et moi-même, à l'hôtel du Parc de Lavelanet, les dix membres du Cyclo-Club Arlésien partis une semaine plutôt pour un aller-retour Le Cannet-Plage/Hendaye comportant deux relais de France et un Mer - Montagne. Ils étaient déjà sur le retour et venaient de terminer leur avant-dernière des huit étapes de leur périple alors que pour notre part, Raymond et moi n'en étions qu'à la deuxième sur les 32 prévues au programme.

Il est vrai que nous nous attaquions à un Tour de France en duo et sans assistance calqué sur les 20 relais de France de notre ami Baumann de l'U.S. Créteil. Au cours du dîner pris en commun, les langues allaient bon train et les conversations tournaient surtout sur les difficultés rencontrées sur leur parcours, identique au nôtre jusqu'à Hendaye, et en particulier sur les cols Pyrénéens. Alors que nous pensions au Tourmalet ou au Soulor-Aubisque, ils nous «branchèrent» sur le Bagargui.

Guy Pécout, cyclo émérite, faisait partie du groupe des 10 Arlésiens (dans lequel deux «Françoise» assuraient la participation féminine du club). A la fin du repas il entreprit de me décrire ce col, inconnu de nous tous avant le départ et dont les difficultés l'avaient visiblement marqué. En plus de la nécessité d'avoir de bonnes chaussures pour le gravir il me déclara en conclusion «c'est Vidauque en 10 fois plus long !».

Ceux qui connaissent cette grimpe du Luberon, courte mais très pentue, me comprendront.

Nous étions donc prévenus, lorsque le lundi 28 juin vers 13 h nous arrivâmes à Larrau après les 2,5 km de cette côte assassine qui mène à ce village perché sur un piton rocheux et ce par une chaleur caniculaire, les paroles du docteur me revinrent en mémoire. La vue de l'auberge Echemaité, véritable oasis de fraîcheur au milieu de cette fournaise, nous réconforta et nous nous y engouffrâmes avec grand plaisir.

Confortablement installés dans la vaste salle panoramique climatisée, nous apprécions à sa juste valeur ces moments de repos bien mérités tout en dégustant un excellent repas et en nous abreuvant copieusement. L'atmosphère était des plus agréable et l'ambiance relaxante, tant et si bien que les inquiétudes nées des déclarations de nos amis se dissipaient et que nous nous trouvions dans cette douce euphorie qui précède la réalisation d'une tâche lorsque l'on est assuré de sa réussite.

Larrau se trouve en effet à 636 mètres d'altitude et le Bagargui culminant à 1327 mètres, il nous apparaissait donc que les 691 m de dénivelée pour les 13 km d'ascension ne seraient pas un obstacle bien difficile à surmonter malgré la chaleur qui régnait à cette heure de la journée et malgré les paroles de nos collègues.

Pourtant nos amis nous avaient mis en garde «après Larrau ça redescend pas mal avant d'attaquer le col proprement dit». Mais comme toujours en pareil cas l'on essaie de se rassurer et de minimiser les épreuves. N'avions-nous pas déjà allégrement escaladé Peyresourde et Aspin dans la même matinée et même si nous avions souffert dans le Tourmalet et ses 2115 m puis dans l'Aubisque et le Soulor «son terrible marche pied» selon Pierre ROQUE, nous étions passés sans dommage malgré nos lourdes sacoches, alors le Bagargui avec ses 1327 m..

Avant de repartir, la patronne de l'auberge nous avait souhaité bon courage tout en emplissant nos bidons d'eau bien fraîche accompagnée de glaçons. « Vous en aurez bien besoin car il n'y a pas de source ni de fontaine jusqu'au sommet et je vous plains d'être obligés de rouler par une chaleur pareille, c'est de la folie, enfin vous verrez bien par vous-même ! ». Cette dernière remarque faite par une personne du pays réveilla

en nous les craintes qui s'étaient estompées au cours du repas, mais de toute façon nous n'avions pas le choix, il fallait y aller.

Dès la sortie de l'auberge la chaleur nous tombe dessus comme une chape de plomb; il était 14 h et à l'heure solaire Phébus était au zénith et la canicule à son paroxysme. Le bitume des ruelles, inondé de soleil fondait sous la morsure de nos roues: il faisait au moins 35 à l'ombre et... il n'y avait pas d'ombre.

Ce n'était vraiment pas le temps de mettre un cyclo dehors surtout qu'en plus, Eole comme tout le monde faisait la sieste!

Nous enfourchâmes nos montures, décidés à relever le défi malgré tout ce contexte hostile. Quittant le village endormi, nous commençons par descendre ce qui nous donne un peu d'air et l'impression d'avoir du vent; et en fait de descente cela devient vertigineux et très pentu tant que l'on n'a pas retrouvé le Gave de Larrau au petit hameau de Pénin, 300 mètres plus bas, à 3 km de Larrau. Ce n'est donc plus 691 m de dénivelée en 13 km mais bien 1000 m en 10km qu'il nous faut remonter, tout doucement d'abord tant que nous longeons le cours du Gave relativement bien abrités et au frais, grâce aux arbres qui le bordent et à l'eau qui coule à nos pieds. Mais lorsque nous le traversons par un virage à droite, on attaque l'autre côté de la montagne par des lacets superposés, exposés plein sud et sans aucune végétation. La pente s'accroît tout à coup, l'air y est suffocant, l'on manque d'oxygène et dans cette fournaise, malgré nos braquets de 28x28 nous progressons lentement. Chaque coup de pédale nécessite un effort intense, la sueur nous coule de partout et dégouline sur le front et les yeux, dans le cou. La déshydratation est à son comble, le souffle court et les muscles tendus, nous apprenons ce que souffrir veut dire et cela en pleine digestion, nous sommes près de l'insolation et du coup de chaleur.

Au troisième lacet, à bout de force, je mets le pied à terre. Raymond fait de même et après avoir repris quelque peu notre souffle et ramené notre rythme cardiaque à un niveau plus convenable nous buvons la moitié de notre premier bidon. Comme nous sommes en plein soleil, nous reprenons notre montée à la recherche d'un hypothétique arbre et de son ombre salvatrice.

Deux lacets plus haut, un troupeau de vaches occupe la totalité et les abords immédiats de la route; ces braves quadrupèdes cornues souffrent-elles aussi de la chaleur, mais elles, elles n'ont pas à grimper, elles semblent au contraire faire la sieste sur place immobiles et insensibles à notre présence. Nous mettons pied à terre pour nous frayer un passage au milieu du troupeau avec précaution et lenteur pour ne pas l'effrayer, ce qui nous permet de récupérer. Le troupeau traversé nous buvons le reste de notre premier bidon et enfourchons une nouvelle fois nos montures.

La pente se fait plus dure encore et par endroit il y a au moins du 20%. Quant aux virages, si l'on a le malheur ou l'inattention de les prendre à la corde, ce sont de véritables murs et la chute assurée si les pédales automatiques ne sont pas déchaussées à temps. Nous nous arrêtons à nouveau et si l'on s'écoutait on boirait d'un trait le 2ème bidon, mais le sommet n'est pas encore en vue et il faut économiser son eau si l'on veut terminer l'ascension.

Nous décidons de monter un moment à pied mais au bout de 300 m l'on est à bout de souffle et les mollets sont douloureux, arc-boutés que nous sommes à pousser celle qui devrait nous porter. Au détour d'un lacet très serré j'entrevois sur la droite une petite sapinière providentielle avec son ombre miraculeuse; nous laissons nos vélos sur le bas côté et nous nous affalons dans l'herbe rafraîchissante. Après avoir bien récupéré, bien bu, humidifié nos casquettes, nous reprenons une fois encore notre pénible et lente progression: c'est un véritable chemin de croix !

Avant d'arriver au sommet nous nous sommes encore arrêtés plusieurs fois alternant la marche à pied et la zigzagante montée à bicyclette qui n'est d'ailleurs guère plus rapide. Nos compteurs semblent être bloqués à 5km/h. Les derniers hectomètres nous paraîtront interminables mais lorsque enfin nous découvrons en haut de la montée le merveilleux passage, nous croyons au mirage tant l'endroit est paradisiaque, dans une fraîcheur retrouvée et sous une végétation luxuriante.

Pas de doute nous y sommes enfin sur ce splendide plateau d'Iraty avec ses chalets de bois blottis sous des arbres centenaires. De cet endroit nous pouvons admirer le vaste panorama qui s'offre à nos yeux;

Dieu que la montagne est belle... lorsqu'elle a été vaincue!

Une grande taverne ombragée nous offre ses tables et ses bancs installés sous les arbres. Après la traditionnelle photo prise devant le panneau sommital nous partageons la joie d'un groupe de cyclos germaniques attablés et visiblement heureux d'en avoir fini, eux aussi, avec cette ascension effectuée sur l'autre versant.

Nous entamons la merveilleuse descente vers St Jean pied de port entrecoupée seulement des 2,5 km de remontée sur le Burdincurrutcheta.

Après le Bagargui nous en aurons fini avec les sommets pyrénéens, mais s'il n'est pas le plus haut, ce col restera pour nous sans conteste le plus redoutable et pour toujours l'abominable et très difficile à vaincre... même avec d'excellentes chaussures.

Philippe DEGRELLE N°3165
Arles (Bouches du Rhône)

QUE SUIS-JE ?

193 180 m de dénivelée - 3 666 km de montée, autant de descente, Que suis-je? Tout simplement le col du «BALLON d'ALSACE» escaladé 300 fois!

C'est le premier col de ma carrière de cyclotouriste, celui qui m'a permis de faire mon apprentissage de grimpeur.

En 1977, je quittais ma Normandie natale pour habiter Belfort, au pied du Ballon d'Alsace. Lors de ces 300 ascensions, j'ai appris à souffrir de la chaleur, de la pluie, du froid, mais cela n'est rien, comparé à tous ces bons moments dans ce merveilleux massif Vosgien.

Le 27 août dernier, j'ai escaladé avec plaisir et respect ce 300ème Ballon d'Alsace.

Depuis, j'habite Bordeaux et je ne pouvais trouver pays plus plat! Croyez-moi, au début j'ai souffert avec ces grands rouleurs Girondins. Où étaient ma montagne, mon Ballon?

Les «Ballons» du Médoc ont remplacé ceux des Vosges, je n'en fais pas d'abus, je tiens à maintenir ma forme pour retourner dès que l'occasion s'en présente vers les pentes du fameux» BALLON d'ALSACE «.

Daniel LOGRE N°2280
MERIGNAC (Gironde)

LA «GAZELLE DES CIMES», UNE FORTE FEMME.

LA RENCONTRE :

Bormio (Italie), au pied du Stelvio (2750m), le toit du Giro, dont Marcel Baguet évoque avec ravissement et émotion le franchissement. Daniel Andraud et Jean Fouchard lancés sur le raid Leman - Adriatique, au soir d'une rude journée (5 cols) ont été conduits chez un vélociste par un garçon de 10-12 ans, pilotant, avec adresse et imprudence, un V.T.T. dans les ruelles pavées de la ville (parfois en sens interdit ou sur la gauche de la chaussée ! Ils cherchent des patins de freins...

Une jeune femme en tenue de ville, appareil photo à la main (l'attention attirée par la plaque de cadre du vélo de Daniel) les aborde : «Moi aussi... j'effectue la randonnée !» Les deux amis sont sceptiques. L'équivoque est levée. Cette « faible » femme, si elle a pris le départ à Thonon un peu avant nous, a été retardée au Splügen par un orage et a dû faire changer ses freins à Livigno (arrêt 3 heures). Elle nous annonce son souhait de partir à 7h.30 le lendemain. Logés dans un autre hôtel qu'elle, et en raison de l'achat d'un deuxième jeu de patins de freins, nous ne partirons qu'à 8h45.

Dans la descente du Stelvio, Jean l'aperçoit à la terrasse d'un café et échange quelques mots. Une demi-heure plus tard, sur un faux plat balayé par le vent, elle « colle à la roue » des deux compères... qui s'arrêtent à leur tour pour prendre un réconfort. On fait plus ample connaissance autour des provisions. Au sommet du col, un cyclo de Besançon a proposé à notre consoeur cyclotouriste de la prendre en photo et lui a indiqué, le cas échéant, le nom de la pension où il est en séjour avec sa femme à Lana (près de Méran), lieu où il avait fait étape l'an passé, accomplissant lui-même Leman-Adriatique. Elle est décidée à s'arrêter à Lana. Malgré l'heure un peu précoce pour faire étape (17h30), son allure très sympathique nous convainc, alliée, en la circonstance, à la fatigue du jour et... à la perspective d'une ascension immédiatement à venir, de 10 kilomètres !

L'accueil est remarquable dans la pension proposée; le raffinement le dispute à la décoration florale. Une piscine ajoute au confort du lieu !

La «Gazelle des Cimes, Cyclote émérite»

- Elle est parfaitement équipée avec un cycle Singer, préparé par Ernest Csuka. Deux vastes sacoches surbaissées à l'avant ne la laissant manquer de rien.
- Elle a l'expérience des grands voyages et a cyclé sur 3 ou 4 continents (Tour de Ceylan, Californie notamment).
- Elle est tantôt vêtue d'un maillot gris (cherchez le club?), tantôt en bleu (tenue plus personnelle).
- Elle est au sein d'un groupe, la première prête à partir.
- Elle roule, elle grimpe, elle descend avec une grande facilité. Dans un col, elle ne s'arrête pas pour reprendre son souffle, seulement pour faire une photo dont elle choisit pertinemment le sujet.
- Elle suit à peu près dans «tous les terrains », sans jamais demander une halte ou un ralentissement..
- Son allure en machine est harmonieuse et dénote l'efficacité!
- Elle n'a apparemment ni chaud, ni froid, quel que soit le temps. Tout au plus sa «peau» craint-elle le soleil ardent ! Elle affronte les intempéries, l'orage ou la route coupée par un effondrement de terrain, sans plainte, avec ténacité. Elle ne se décourage nullement en cas d'incident mécanique dans l'impossi-

bilité de remonter le pneu après une crevaison (au Simplon), elle sollicite l'autochtone, en lui indiquant la manoeuvre à accomplir !

- Elle a le profil du parcours en tête, et aux carrefours,... ne se trompe jamais.
- Elle parle (un peu) italien, voire anglais, ce qui facilite hautement le dialogue, évite les quiproquos sur la route et à l'étape. Elle trouve une chambre d'hôtel là où d'autres échouent ; obtient l'enregistrement de son vélo à la gare («impossi-bi-le» pour d'autres...).
- Elle pratique toutes les formes de cyclotourisme: le B.R.A. fin juillet, la semaine fédérale, la flèche Paris-Rome (seule), en août..
- Elle a un entrain, un dynamisme, une bonne humeur constante. Aucune fatigue apparente à l'étape.
- Elle soutient la conversation, anime le dîner, avec jovialité et à propos. Elle défend avec arguments son point de vue, sans chercher à l'imposer.
- Elle mérite la distinction de «cyclote émérite»

CONCLUSION :

A partir de sa rencontre, Daniel et Jean ont fait route avec elle avec un grand plaisir partagé.

Qui est-ce ?

Marie-Lou., de l'A.C.B.O., connue à l'U.V.A. de Louis Schena et probablement d'autres amis du club et des fidèles des semaines fédérales.

Jean FOUCHARD N°216
PARIS (Seine)

LE PETIT DERNIER

Chaque année, les chasseurs de cols que nous sommes un peu tous, mettent en mémoire les plus belles grimpees de la saison écoulée, qui par photos, qui par diapos, qui par sa liste «Cent Cols»... ou «Cols Durs»... ou les deux !

Selon notre âge, notre genre (M. ou F.), nos préférences, nous jetons notre dévolu sur le col le plus haut de l'année (ah ! mon premier Tourmalet en 82 ou le plus facile à passer; sur celui qui nous rappelle l'instant le plus drôle (Palmarella, en 84, quand le groupe arrive au milieu des cochons noirs!) ou celui qui nous a bercés dans la poésie ou la musique (cette Cayolle, en 89, qui m'a tant fait revivre la Provence de Giono, n'est-elle pas présente aussi dans «l'eau vive» de Guy Béart?); ou encore celui qui nous a fait battre le coeur un peu plus qu'à l'habitude... au propre comme au figuré (je pense à notre Stelvio en 92...) E h bien, cette année, je n'obéis à aucun critère de choix. Mon préféré, c'est tout simplement le petit dernier, le dernier d'une série sans prétention : il ne culmine qu'à 1337 mètres; je n'ai presque rien vu de lui car nous l'avons passé dans un fin brouillard matinal, c'est le Puerto el Poyo.

Mais il nous ouvrait la porte de la Galice tant attendue, nous arrivions au bout du chemin qui mène à COMPOSTELLE...

Evelyne BOUTHORS N°2044, CHAMBERY (Savoie)

POÈME

Mon Vélo est pour moi, mon cachet d'aspirine
Je le prends le matin, et quelquefois le soir
Il ne râle jamais, ni ne courbe l'échine
Et quand j'ai le bourdon, me redonne l'espoir.

Quand il a mal aux dents, je prends ma douce lime
Dès qu'il sent les cailloux, je le rehausse à neuf.
Pour bien me diriger; il a sa guidoline
Et pour mieux me porter, sa selle en cuir de boeuf

Ensemble on a connu, tant de beaux paysages
Des chemins tortueux, et des sentiers fleuris.
Parcourues au soleil, sous la pluie ou l'orage
Que de belles sorties, nous avons réussies. Lorsque arrivent soudain,
les vrais douleurs de l'âge
Qui font que sans bouger, on serait bon à rien
Je vais te décrocher, et nous prenons le large
Oubliant nos bobos et soucis quotidiens.

Un jour il va falloir, que tous deux on arrête
Nous serons malheureux, et allons en souffrir
Mais comme un petit chien, qui a perdu son maître
Nous chercherons ensemble, nos meilleurs souvenirs.

Henri GRAVEZAT N°3414
Villeneuve les Avignon (Gard)

SOUVENIR D'UN CONTRÔLE B.P.F.

Depuis un certain temps le soleil matinal s'est estompé, maintenant l'orage gronde sur ma gauche, le ciel se couvre de plus en plus. La route grimpe régulièrement, sans à-coup : à droite, la forêt de sapins, à gauche, on ne distingue plus la vallée ni les pics environnants.

Tout à coup c'est le brouillard glacial. Une dernière ligne droite et vaguement, devant, grâce aux lumières de l'auberge, je sais que je suis au sommet. Visibilité de moins de 10 mètres, la pancarte est pratiquement invisible!

Quelle galère automnale, et pourtant le calendrier annonce: 14 juin 1994, et il est 16 heures en Corse et dans le plus beau col de l'île (le col de Bavella).

La descente sur Zonza (9 km sous ces torrents d'eau glacée) est un cauchemar. Je ne remercierai jamais assez les hôteliers qui rallumèrent le chauffage dans la chambre pour me permettre de faire sécher mes vêtements.

Pierre MEUNIER N°25
la FERTE-ALLAIS (Essonne)

ET SI MON VÉLO AVAIT UNE ÂME?

Ce 21 juillet vers 13 heures, je descends, plutôt vite, le col de Tourniol (Drôme). J'ai mal sous les pieds et j'ai un peu soif. La vue sur Barbières aperçue un court instant dans un virage justifie l'arrêt. Ce sera beau, reposant et touristique.

Je pose contre la glissière, mon vélo. Je l'ai souvent regardé dans ces circonstances. J'ai fait construire ce cadre il y a 15 ans à Limoges, chez Marcel Jourde. De nouveau, la peinture et le vernis s'écaillent. Subitement, je regarde cette bécane avec un peu d'attendrissement. Quelle intimité !

Elle sait tout des douleurs de mes genoux, de mes angoisses des départs de nuit, et de la solitude que j'éprouve si souvent.

Elle est le seul témoin de mes efforts et des litres de sueur que je perds sur les routes. Elle sait que je souffre dans le froid, et que dire des averses pendant des heures ! (Aravis en 1983). Ce vélo sait aussi combien je chante faux, il connaît le répertoire de mes jurons (fabuleux !), il connaît mon obstination, mes limites, ma générosité. Il connaît les joies intenses des sommets et des grands cols, les yeux mouillés d'émotion : la Bonette, l'Izoard avec « Pierre » etc...

Ce vélo est le témoin des efforts gratuits, pour l'honneur. Il est aussi le Sésame des amitiés indéfectibles que nous échangeons entre cyclos et de ces échanges de saluts fugaces et profonds le long des routes.

Ce jour là, je crois bien que je lui ai prêté une vie propre à lui, le miroir de la mienne.

En lançant mes chaussures, assis sur le rocher d'en face, me revient ce vers de Lamartine :

« Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? »

Jean ROCHE N°1811
METZ (Moselle)

NICE GENÈVE

Nice - Genève est une randonnée plus ou moins permanente (1) qui a tendance à effrayer par l'accumulation des cols qu'elle propose. En fait, c'est une randonnée fabuleuse qui fait passer de la douceur méditerranéenne à celle du Lemman en faisant alterner mondes minéraux et végétaux, jour et nuit, endroits surpeuplés et déserts.

J'ai hésité jusqu'en 1991 et depuis je suis devenu «accro» et attaque ainsi la 2ème de l'année à la mi-octobre 1994. La règle essentielle est celle de l'autonomie (pas de voiture suiveuse).

Après un faux départ la veille, dû au bris d'une manivelle après 50 kilomètres, un retour en traînant la jambe sur Nice et un dépannage d'occasion chez un vélociste astucieux, je quitte le domicile des Clause à 6h30. Devant l'aéroport de Nice, il est 7 heures et le soleil pointe, juste au niveau de la mer. Dans la vallée du Var, dont la nouvelle route sera bientôt emportée par l'inondation, puis la vallée de la Tinée, le vent de face souffle fort, et ce jusqu'à Saint-Etienne de Tinée où les gens déambulent tranquillement entre les commerces et les bistrot.

Les alentours de Bousièyas sont magnifiques: le ciel est bleu azur, les mélèzes sont dorés, et bientôt un grand troupeau de moutons barre la route tandis que quelques chèvres intrépides aventurent leurs museaux dans mes sacoches.

Après le Camp des Fourches, je prends le temps de lire le texte dédié à la mémoire du général Jacquemot, foudroyé en ces lieux en 1936 par l'orage.

Du sommet de la Bonette, je bascule, chaudement vêtu, sur une route assez défoncée que le Mont Viso égaie un moment à l'arrière plan.

Je ne croise aucun véhicule hormis trois cyclistes parmi lesquels Jacques Malet (2), ancien compagnon de balades Pyrénéennes! Comme il habite désormais Barcelonnette, la Bonette c'est un peu sa Luère à lui et d'ailleurs il est équipé comme pour descendre la Luère, avec un simple K-Way.

La montée sur le col de Vars est comme à l'habitude, vent de face et raidillons. Le soleil s'est caché derrière la montagne et il commence à faire bien frisquet. Dans la descente, malgré les gants, j'ai froid aux mains et je m'inquiète pour les descentes de nuit à venir.

Je m'arrête 3/4 d'heure à Guillestre, achat de gants de soie, de moufles, et arrêt pique-nique sur la place centrale oblige!

Je quitte Guillestre à 18h35. Il fait nuit, mais la lune brille et éclaire la route, sauf au plus profond de la vallée du Guil où j'utilise la dynamo bientôt relayée par la lampe frontale quand la pente s'accroît.

Après Brunissard, Nice-Genève prend une saveur particulière: la lune perce à travers les pins cembro et jusqu'au col de l'Izoard, pas une voiture ne trouble la sérénité de cette nuit étoilée. La descente sur Briançon se fait sans incident: les moufles sont chaudes et l'éclairage fonctionne bien.

Au Monétier où il est minuit, je mange un peu puis, gagné par le sommeil, m'allonge sur le banc d'un abribus, à l'abri du vent et de la lumière du réverbère, pour une sieste d'une demi-heure.

La lune, désormais orientée à l'ouest m'éblouit un peu dans la montée du col du Lautaret! Je monte doucement et marche de temps à autre pour détendre mes jambes. La lune se couche définitivement et j'arrive au col du Galibier à 3h20.

C'est la nuit noire, des chiens aboient en contrebas et il fait moins trois degrés. Chaudement vêtu, j'enfourche le vélo et mets la dynamo sans voir ce gros galet au milieu de la route. La chambre arrière explose instantanément.

Comme il n'est pas question de réparer sur place, je trottine jusqu'à la baraque du tunnel. Les chiens, tout en aboyant, montrent leurs yeux étonnés derrière la verrière. Je pose le vélo et le matériel sur une caisse en bois et change la chambre à air dans le halo de la frontale. Il est 4h quand je repars. Après cet incident, je descends prudemment pour ne pas avoir à recommencer une réparation dans le froid et la nuit. J'atteins ainsi Valloire sans difficulté et monte tranquillement le col du Télégraphe. Dans la descente sur Saint Michel, les choses se compliquent car le sommeil m'envahit. Je roule doucement et me surprends à éviter la chute de justesse. Le deuxième écart me fait suffisamment peur pour que je reste éveillé jusqu'à la vallée.

A Saint Michel de Maurienne, j'avise un immeuble dépourvu de digicode. J'y pénètre avec le vélo, pousse une deuxième porte et m'étends sur des sacs plastiques au pied de la cage d'escalier. Fait-il seulement 12°, en tout cas j'ai l'impression d'une douce chaleur. Je plonge dans le sommeil pour me réveiller au lever du jour.

Après quelques kilomètres sur la nationale, je prends le petit déjeuner dans une station-service entre St-Jean et la Chambre. Cette station, où l'on peut prendre une douche gratuite, est ouverte en permanence, mais ça risque de ne pas durer car l'autoroute de la Maurienne la contournera dès 1996.

Je quitte La Chambre à 7h45, puis m'applique à grimper avec régularité, car il faut être à la gare de Genève avant 18 heures pour enregistrer le vélo. Depuis les derniers lacets, très ensoleillés, le panorama embrasse à la fois les grandes Rousses, les aiguilles d'Arves, le Râteau et les Ecrins !

De l'autre côté du col de la Madeleine, face à moi, ce n'est pas mal non plus: il y a le Mont Blanc, le grand Combin et le Cervin, le tout avec une luminosité qui paraît incroyablement intense.

Dans la descente, le Mont-Blanc joue à cache-cache avec l'avancée de la montagne de la Lauzière avant de disparaître progressivement derrière les montagnes du Beaufortain. Peu après Celliers, la chambre arrière explose de nouveau, alors que quelques minutes auparavant, je frôlais encore les 60 km/heure.

En fait le pneu est troué sur le flanc, sans doute depuis le galet du Galibier, mais tant que la vitesse et l'échauffement des freins n'étaient pas trop grands, ça tenait. J'obture le trou avec un morceau de vieux pneu et remonte une autre chambre. Dans la vallée la voie express étant très chargée, je préfère prendre la petite route qui passe à Rognaix. De nombreux cyclistes l'empruntent en ce superbe dimanche automnal. Je traverse ensuite la Bathie, Tours en Savoie, et atteins Albertville avant midi avec le vent dans le nez.

Dans les gorges de l'Arly, où le vent est très froid, je remarque un peu de glace sur les parois. Après Flumet, je grimpe le col des Aravis. Son accès est envahi par les automobilistes avec des conducteurs les yeux parfois rivés sur le Mont-Blanc.

Le vent souffle de face jusqu'à Genève et particulièrement dans les gorges du Borne. Je m'arrête, tantôt pour enfiler un vêtement, tantôt pour en enlever un autre.

Après la douane, l'entrée dans Genève est pénible: le revêtement de la chaussée est abîmé, les voitures me serrent contre les rails de tramway et il y a vingt feux tricolores jusqu'au lac que j'atteins à 17h15. Moins de dix minutes plus tard, je suis à la gare, tout va bien!

Si une telle balade n'apporte pas forcément de col nouveau, elle procure grâce à sa logique d'enchaînement, un éclairage différent sur ces mêmes cols.

(1) Nice-Genève 1995 aura lieu sans doute autour du 14 juillet (à cause de la pleine lune). Contacter Philippe Roche, Jean-Michel Clausse ou Marc Liaudon. (2) Né en 1959, il est membre des «Cent-Cols» n° 1959!

Marc LIAUDON N°289
Craponne (Rhône)

CHIEN MÉCHANT

C'était un dimanche d'avril entre Saint Georges et Saint Marc, c'était à l'heure de la sieste ou de la prière, c'était sur une large piste «interdite à tout véhicule sauf autorisation spéciale» sans qu'il soit mentionné de numéro de téléphone ou d'adresse pour solliciter une autorisation et, d'ailleurs, c'était trop tard pour une telle démarche, sans parler que mon vélo serait plutôt une prothèse qu'un véhicule et donc non concerné par de telles interdictions.

Je descendais de la montagne où je n'avais eu aucune révélation spéciale, je n'y étais monté ni par hélicoptère, ni par hasard, ni transporté par quelque diable pour des tentations d'ordre spirituel ou des tentations de descentes aéroportées.

Je ne m'attendais pas à trouver une chaîne faisant barrage... je n'ai encore jamais été enchaîné en presque un demi-siècle de cyclotourisme en liberté et je n'ai pas l'habitude de faire marche arrière.

A coté de la chaîne bien cadénassée, un panneau «Monastère des Ermites de Marie». Qu'es aco ? Des monastères de Clarisses, de Bénédictines, de Chartreuses, de Dominicaines, de Visitandines, de petites soeurs de jésus, je sais à peu près ce que c'est mais «Ermites de Marie» ? Est-ce nouveau ? La seule chose que Dieu ne sait pas - s'il existe - c'est le nombre de congrégations religieuses féminines. Je ne suis pas Dieu et je n'en sais pas plus que lui mais... au fait: moines ou moniales ? Impossible de savoir et d'ailleurs qu'est-ce que ça change dans la mesure ou selon Saint Paul il n'y aura ni hommes ni femmes dans le royaume de Dieu dont ce serait ici l'une des antichambres champêtres presque paradisiaque.

J'ai franchi allégrement la chaîne, encore que pas très rassuré sur les conséquences de mon audace; le coin est idyllique avec beaucoup de fraîche verdure et une eau pure au creux du ravin de Saint Jean, facilement franchissable à gué. Mon ravissement est à la mesure de la nature qui m'environne et à aucun moment je n'ai eu la tentation de franchir des clôtures rustiques menant à des petits ermitages en bois, sortes d'abris de jardins probablement aménagés pour la vie contemplative et studieuse des Ermites. Et puis, à vingt mètres devant moi, un chien, un gros chien blanc, un gros chien blanc menaçant, un gros chien blanc menaçant et aboyant... J'ai eu peur. Je n'ai jamais mordu de chien mais ils m'ont déjà mordu quatre fois, sans parler de poursuites dangereuses. Le chien aussi a eu peur, de qui ? de quoi ? de ma pompe à vélo ? de mon maillot rouge ?... A la faveur d'un trou au ras du mur, il a disparu dans la propriété non sans continuer à troubler le silence que des panneaux invitaient à respecter. Pardon, frères et soeurs, je ne faisais que passer sans faire de bruit et c'est votre chien qui a troublé votre besoin de silence... le mien aussi, tout aussi respectable que le vôtre!

Merci, en tout cas, de laisser votre petite chapelle ouverte où, dans les parfums d'encens, de cire et de cierges - toutes odeurs de sainteté - j'ai pu me recueillir un instant.

C'est en sortant de la chapelle et en quittant votre Eden que j'ai vu avec stupeur, en me retournant, un panneau rouge «CHIEN MECHANT» ! Ah non ! Y aurait-il place ici et au paradis pour de la méchanceté ? A quoi bon fuir le monde et ses horreurs si c'est pour recréer et entretenir ici une méchanceté à l'égard de ceux qui sont obligés de vivre sur terre et qui peuvent venir vers vous trouver autre chose.

Auriez vous besoin de la méchanceté d'un chien pour votre sécurité alors que vous récitez probablement tous les jours le psaume 91 - qu'il m'arrive aussi de relire car il me plaît de savoir qu'il a donné ordre à ses anges qu'ils me gardent dans tous mes chemins de crainte que mon pied ne heurte une pierre... - et Dieu sait s'il y en a eu des cailloux sur mes chemins, des Albères, en Roussillon, du 21 au 24 avril 1994 ? de col en col; celui des Rabassades à 415 mètres d'altitude, tout près de votre couvent, ayant été le 32ème d'une randonnée cyclo-pédestre de 94 cols, pieds nus en sandales !

«Attention au chien» serait moins agressif, non ? .

Frère Paul Ermite cyclotouriste à temps partiel et à contretemps, de l'ordre du Club des Cent Cols.

Paul ANDRÉ n°113
Menton (Alpes Maritimes)

LE CLUB AUX CENT NOMS

Dans les Hautes Pyrénées, lorsque vous franchirez pour la première fois la HOURQUETTE d'Ancizan, vous aurez un col de plus à votre palmarès. Les PORT, PORTE, PORTET, POURTAU, POURTERE, POURTEILLOU, COURET, BREQUE, PASSE, PASSET, PASSAGE et PASSADE sont aussi des cols pyrénéens.

En Pyrénées Atlantiques, résonnent les noms basques de LEPO, LEPA, LEPOUE, LEPOUA, PORTERE, PORTILLOUA, POURTET; POURTALET, COIGT et COUTCHET.

Dans les Pyrénées Orientales, les cols deviennent tour à tour COLL, COLLADE, COLLADA, CREU, JASSE, TROU, PORTELLA, PORTELLADE, PORTEILLA, POURTEIL, POURTEILLE.

Dans les Alpes de Haute Provence chantent les synonymes de BASSE, COULET, COULETA, COULETTE, JAS, JASSET.

Dans les Hautes Alpes, les PAS, COLLET, COLLETTE, COLETTE et BRECHE sont monnaie courante tandis que l'on préfère les noms de BAISSSE, BOUCHE, COLLA, COLLE, COLETTA dans les Alpes Maritimes.

En Savoie, vous serez séduit par le CORMET, la FENETRE, la FORCLAZ ou la FORCLE et le PASSEUR.

Le dialecte Corse nous abreuve des BOCCA, BOCETTA, FOCA, FOCE, COLLU, COLLETA, COLLETTA et CULLETTA dans le Sud ainsi que des COLLO, COLETTI, COLLETI, COLLETTI, COLLETOLO, COLLETULA et PORTA en Haute Corse. Les rares cols de l'Ain se nomment GOLET et GOULET.

Dans l'Ariège, si le coeur vous en dit, escaladez le CAP, la CROIX, l'ESCALE, le POURTANECH, la POURTANELLE et la fameuse COUILLADE et son petit COUILLET.

Dans l'Aude, PORTAIL, PORTANEL, PORTEL, PORTENELLE, POURTEILLE et GRAU vous seront familiers.

Le PERTUS et le PORTUS se côtoient dans le Cantal, tandis qu'en Ardèche le COULETET se niche.

Dans les ENCOULA et COULOIR de l'Isère vous dévalerez à tombeau ouvert.

Pour atteindre les CENT synonymes du mot « COL », je citerais encore la SELLE des Bouches du Rhône, l'ODE Trédudon, à monter en chantant, dans le Finistère, la TRANCHEE du Gard, le PORTILLON de la Haute Garonne, le TRACOL de la Loire, le PERTUIS de la Haute-Loire, le SEUIL du Rhône, le PLAN en Lozère, le SATEL du Haut-Rhinois et pour finir la GOULE du Puy de Dôme.

Si, au lieu de naître à Annecy, notre Club des «Cent Cols» avait vu le jour à Foix, peut-être aurait-il été baptisé : «CLUB des CENT COUILLADES» ou de Cent autres façons...

Sources: Guide CHAUVOT 1994.

Camille WINGHARDT N°3180
CORBEIL (Essonne)

ARTHUR, OÙ T'AS MIS TON COL

Amis, chasseurs de 2000 et plus, passez votre chemin: la Nouvelle Zélande n'est pas une terre d'opportunités. Le plus haut col cyclable atteint certes la respectable cote de 4398. Hélas, ce sont des pieds (1), ce qui n'avance guère - c'eût été mesuré en tours de roue, on aurait encore pu espérer.

La Nouvelle Zélande, où la race ovine prédomine fortement (95,5 % de la population totale, la minorité dite «humaine» ayant cependant réussi à faire respecter ses droits, afin de ne pas se laisser tondre la l... oui, bon), est composée de deux îles principales : l'île du nord, sismique à l'écoute du moi profond de la terre, l'île du sud, divisée par les Alpes Néo-zélandaises, aux paysages nordiques.

Quelque chose entre la Norvège, l'Islande et l'Ecosse, dans ce dernier cas surtout pour les moutons.

Les Alpes Néo-zélandaises, culminant à 3764 mètres au Mont Cook, se franchissent en trois lieux somme toute assez bas: 563m, 920m et 685m. Pas de quoi fouetter une chaîne. Mes amis de Christchurch m'avaient mis en garde contre l'Arthurs Pass, qui du haut de ses 920 mètres était le plus dur col de l'île. Endurci à nos Alpes, nos Pyrénées, les Rocheuses et les Andes, je ne pouvais m'empêcher d'esquisser un sourire quelque peu supérieur. Broutilles que tout cela.

Dans la bonne vieille tradition pionnière et «personnaliste» du Nouveau Monde, c'est Arthur Dobson qui découvrit et légua (ce qui nous fait un bon legs) son nom à cette passe, le plus court chemin entre les colonies installées sur la côte Est, et les mines d'or récemment mises à jour sur la côte Ouest. Avis aux «Cent Colistes»: toute personne qui découvrira un col caché, ignoré de tous, dans le Massif Armoricaïn, les Ardennes, la Gâtine Poitevine ou les Marches Creusoises sera autorisée à donner son nom de pionnier. Non mais quoi, y'a pas d'raison!

Aujourd'hui, la voie ferrée sert plus prosaïquement à transborder le charbon d'une côte à l'autre. La route, elle, voit surtout passer des touristes, cette voie étant interdite aux véhicules de plus de 13 mètres. A voir les monstres qui m'y ont dépassé ou croisé, quelque chose me dit que le mètre étalon s'est dilaté en traversant les tropiques pour arriver jus qu'ici. Laissant les paysages sauvages et la végétation luxuriante de la côte Ouest, je boucle la boucle en dix semaines de route chez nos amis kiwis (2) en retournant au Christchurch, naturellement par l'Arthurs Pass; simple formalité. Il suffit de demander au vélo de mettre une roue devant l'autre, pas plus compliqué que cela.

Du reste, ça commence bien: la large vallée de Taramakan (3) est plate, et le vent s'y engouffre joyeusement. Allez on fait une croix sur ce col, il est virtuellement franchi. Dur qu'ils disaient ces kiwis ! un rien les impressionne. Tiens quelques petits à-coups... Bah, la bête veut m'en conter. Au village d'Otira, il me reste 10 kilomètres pour monter 500 mètres. Calculez-moi le pourcentage moyen, je ramasse les copies au sommet.

Eh, cette route ne se décide toujours pas à monter ! Recalcul des distances, coup d'oeil suspicieux vers l'altimètre. Encore un qui se laisse impressionner par le beau temps, il est vrai assez inhabituel sur la côte Ouest et refuse de grimper. Zut, reste plus que 5 kilomètres pour 354 mètres; ça va encore.

A coups de plus en plus rudes, l'altimètre commence à faire valser les chiffres. Nous avons affaire à une montagne qui ne veut pas se laisser monter comme ça. Qu'à cela ne tienne, on va réparer l'oubli. Les cale-pieds aussi serrés que les dents (j'en ai mal à la mâchoire, rien que d'y penser - pauvres cale-pieds, comme ils ont du souffrir !), j'accroche chaque mètre que la route me concède de mauvais gré.

La vache!, en moins de 3 kilomètres, je viens de monter plus de 300 mètres! Avec 30 kilos de charge, ça pèse dans les mollets. Et je ne suis pas pour autant au col, mais perché au-dessus de la vallée, juste sur la crête d'une falaise couverte d'éboulis. Il faut d'abord redescendre brutalement jus qu'au pont, avant d'atteindre le col, que je vois maintenant tout proche.

Chose faite, en serrant les cale-pieds et les dents. Voila, j'y s.... Eh non, ce n'est pas encore le col ! Ce faux seuil me cachait une dépression, à redescendre, afin d'atteindre la passe. Vicelarde de montagne ! On lui a très mal expliqué qui j'étais. Souffle et coups de pédale courts, j'atteins enfin le sommet.

4 kilomètres plus bas, au village d'Arthurs Pass, la voie ferrée rejoint la route, après un passage souterrain, pour redescendre tranquillement vers Christchurch et la plaine de Canterbury, longeant une douce vallée.

La route, elle, au moyen d'un tracé tout en fantaisie, me fera encore franchir le Goldney Saddle, le Graigieburn Cutting, le Lyndon Summit puis le Porters Pass, avant de daigner s'abaisser au niveau de la mer.

La prochaine fois Arthur, t'iras percher tes cols ailleurs !

(1) - Island Saddle, 4398 feed = 1340 mètres. sur une piste privée. Autorisation nécessaire. S'informer à la maison forestière de Hamer Springs.

(2) - Surnom des habitants de Nouvelle Zélande.

(3) - Les noms Maons, premiers découvreurs de la Nouvelle Zélande, sont très fréquents dans la toponymie.

Frédéric FERCHAUX n°2523

Marly la Ville (Val-d'Oise)

L'ESPRIT ET LA LETTRE

Il me fallait élargir le nombre de mes cols de «+ de 2000m». La proximité d'Andorre m'en offrait l'opportunité.

Avec mon fils de 17 ans, nous avons décidé d'enchaîner le col d'Ordino (1989m), le Port de Rat (2363 m) aller et retour avant les ascensions cumulées du col de la Botella (2091m) et du col de Cabuc (2300m). Une halte pique-nique avec le reste de la famille avait été envisagée avant le sommet de la Botella.

Après l'échauffement constitué par le col d'Ordino encore couvert des encouragements aux héros du tour de France passé par là en 1991, la montée sur Port du Rat entama les choses sérieuses. Les forts pourcentages de la sortie d'El Serrat nous ramenèrent à la réalité de la montagne.

Conscient de la longueur et de la répétition des efforts à venir, j'optais pour le 32, cependant que mon fils plus accro de cyclisme que de cyclotourisme n'avait d'autre ressource que d'emmener, voire parfois, d'arracher son 42x22.

La fin de matinée était déjà chaudement ensoleillée mais la montée se fait sans trop de mal... jusqu'au bout de la route. Car restaient encore 3 kilomètres de chemin empierré, moins difficiles d'ailleurs que l'ascension précédente. Un essai scabreux sur les 300 premiers mètres - risque de crevaisons ou de chutes - nous fit mettre pied à terre et m'interroger.

Une semaine plus tôt, nous avons gravi le col de Pradelles qui a l'énorme contrariété pour un adhérent du club des 100 cols de culminer à 1986m. Poursuivant nos efforts, nous avons l'extrémité de la route à la cime de Coma Morera (2205 m) mais ce n'est pas un col. Or moins d'un kilomètre avant le sommet existe sur la droite un véritable col, celui de la Bassa (2108m), qu'on peut rejoindre par un chemin d'alpage de 700 m environ. Déjà j'avais hésité à emprunter cette voie pour laquelle un vélo normalement constitué de cyclotouriste n'était pas fait. Les 3/4 du parcours sur le vélo, 1/4 à pied, j'y allais. La situation m'avait laissé insatisfait. Effectivement, quand on est adhérent aux 100 cols, il faut respecter les 2 objectifs: franchir des cols et surtout être cyclotouriste. Ce jour-là je m'étais senti bien plus cyclotouriste en me hissant à la force des jarrets et des pédales jusqu'à la cime de Coma Morera, plus élevée, qu'en poussant parfois mon vélo pour pouvoir annoncer officiellement et honnêtement sur ma liste de fin d'année que j'avais franchi à bicyclette le col de la Bassa.

Me remémorant cet épisode précédent, je choisis finalement de ne pas escalader la fin de Port de Rat. La chose aurait été possible avec un vélo spécialement équipé mais il ne m'intéresse pas d'avoir un vélo spécial montagne, style VTC ou VTT que je n'utiliserais que 2 semaines par an. Alors nous pourrions bien sûr pousser notre vélo, quitte à remonter sur les derniers mètres. Mais franchement non, la situation nous paraissait incongrue (le Bassa, ça avait suffit).

Certes, en respectant la lettre, nous avons ajouté un plus de 2000 m à notre actif mais conservons-nous encore l'esprit ?

Privilégiant le cyclotouriste au chasseur de cols, dans l'impossibilité que nous étions d'effectuer la montée complète sur notre vélo, nous fîmes demi-tour et après une descente revivifiante sur Ordino et la Massana nous rattrapâmes dans l'ascension elle aussi très exigeante du col de la Botella.

Le pique-nique familial nous ayant reconstitués nous poursuivîmes tant bien que mal avec nos développements respectifs jusqu'au col, récompensés par une vue superbe. Et cette fois, au terme de 5 nouveaux kilomètres de moins en moins goudronnés mais tout à fait praticables nous atteignîmes sur nos bicyclettes le col de Cabuc (2800m).

Et celui-là pas de doute, nous pouvions l'inscrire, nous l'avions «eu» dans la lettre et dans l'esprit.

Yannick HINNOT N°3759, Mazé (Maine et Loire)

COUP DE FROID... ET COUP DE COEUR

COUP DE FROID...

Pâques 1994. Dès la fin des savoureux discours des maires de Vitrolles et Céreste pour le baptême d'un petit nouveau-né de l'année 1994 le col de l'Aire dei Masco (04-0697), porté sur les fonds baptismaux en ce jour pascal par toute la crème Centcoliste, Jean-Pierre et moi filons vers Grasse prendre le départ d'un tour de la lavande en autonomie complète sur quatre jours avec plus de 40 cols au programme. Dont, bien sûr, celui qui est interdit pour cause de camp militaire et que chacun d'entre nous rêve d'inscrire à son palmarès : la fameuse Glacière !

Comme il se doit, les organisateurs nous ont fortement recommandé de ne pas s'y frotter ! Certains inconscients se seraient, paraît-il, fait reconduire vers les limites du camp «manu-militari». Mais enfin notre compère Jean-Jacques de Niort (revue 100 cols n° 21 - page 30) avait bravé l'interdiction, sans rencontrer âme qui vive et en était ressorti «heureux comme un gosse qui aurait chipé des friandises au nez et à la barbe du marchand !». Pourquoi pas nous ?

Ayant prévu de faire étape à Bargemon, nous avons élaboré une stratégie pour échapper à la vigilance des militaires. Première tentative, en fin d'après-midi, par le village de Brovès, en jouant le rôle de deux innocents un peu demeurés. Du genre: «Y a-t-il des tirs ces jours-ci ? C'est surveillé comment ? Vous y êtes déjà allé, vous, au col de la Glacière ? etc...». Manoeuvre de diversion préparatoire à l'attaque véritable pour le lendemain matin... par l'autre côté, c'est à dire la D563 peu après le col de Bourigaille (83-0751). Stratégie imparable, selon moi, et qui nous permettait aussi de récolter au passage le col d'Aisse (83-0955).

Village de Brovès, bientôt 17 h. Silence absolu. Nous déclenchons la phase UN, en ignorant les multiples panneaux «Terrain militaire, Entrée strictement interdite». Progression de 300 mètres, tous sens en alerte. Un groupe de bâtiments sans aucune âme. Même pas un animal. Silence absolu. Les grondements de canons entendus en début d'après-midi avant Comps-sur-Artuby se sont tus. Nous avançons... à pied, presque rampant. Une pancarte fléchée : «Renseignements». Jean-Pierre veut passer outre. Moi, ça m'ennuie pour les organisateurs de la rando... et parce que je préfère ma stratégie, à double détente.

Enfin une âme ! Un superbe militaire «carte postale», dans un treillis tout neuf et fortement armé... d'un balai. Il nettoie la salle de garde et il est seul ! Absolument seul ! Il nous explique dans un français partiel, appris à la Légion avec un accent est-européen très marqué, que son rôle n'est pas de monter la garde mais simplement d'indiquer aux inconscients qui veulent se risquer en zone interdite : «Que personne n'y va jamais, sinon avec un engin de déminage blindé, car cette zone est utilisée pour des essais de munitions de nouvelle génération, qui présentent la particularité d'exploser une fois sur deux... et quelquefois six mois après, au passage d'un écureuil ! Brr ! Lui-même n'irait pas pour tout l'or...

Notre entretien sera plus long car ce monsieur s'emm... et il est très bavard. Mais l'enquête est suffisante ! Adieu veaux, vaches, cochons... et Glacière ! Audacieux certes mais pas inconscients ! Même Si le risque de sauter sur une mine est très faible, nous ne le prendrons pas. Nous avons des familles et beaucoup de copains qui nous attendent pour gravir encore beaucoup de cols...

ET COUP DE COEUR

Nouvelle crise de « Centcolite » pour l'Ascension dans la Basse Ardèche, en compagnie de mon autre compère Bernard. Suivez le guide !

Nous sortons de Vals-les-Bains par la D578, plein nord direction Antraigues-sur-Volane. Après cinq kilomètres de pente douce, nous traversons un petit village au nom évocateur d'Asperjoc. Asperjoc est une commune dont le coeur est perché à 500m d'altitude et dont les pieds s'étirent au fond de deux vallées

encaissées : à l'ouest le Bésorgues qui traverse Asperjoc-Nogier, à l'est la Volane qui murmure en contrebas d'Asperjoc-Rigaudet. Pour aller du pied Rigaudet jusqu'au coeur, il faut grimper un versant à forte pente qui paraît inaccessible.

Mais juste à la sortie de Rigaudet, une toute petite route, large comme un char à boeufs, herbue mais très carrossable, s'attaque sans hésitation à ce rude obstacle. Un petit panneau indique «Thieuré». La pente est rigoureusement fixée à 5%, limite autorisée par la traction animale lors de sa construction au siècle dernier.

Nous nous élevons rapidement entre deux haies de genêts en fleur, par de superbes lacets posés sur de solides murs de soutènement en parpaing de granit. L'étroitesse de la route et la courte distance qui sépare deux lacets successifs donnent l'impression de gravir un grand col, un Rousset miniature, un Stelvio de poche. Comme la pente est douce, l'esprit est libre pour jouir du paysage, pour écouter la mélodie qui monte des orgues basaltiques jalonnant l'autre rive de la Volane, pour penser à nos deux aïeux endimanchés gravissant ces pentes au pas de leurs mules.

Après avoir traversé quelques prairies, nous laissons à droite la route de crête qui conduit vers Antraigues ? La pente devient un peu plus forte quand nous pénétrons dans une belle forêt de châtaigniers. Une ou deux habitations et soudainement, une route en corniche. Mais est-ce un mirage ? C'est la Croix de Fer au-dessus de St-Sorlin ! Comme précédemment dans les lacets, l'illusion est totale et le panorama est grandiose.

En bas Volane et orgues basaltiques sont désormais des modèles réduits. La route s'est aplatie, nous sommes parvenus sur les hautes terres d'Asperjoc. Un calvaire apparaît, c'est la Croix du Coulet, c'est le sommet du col (07-0551). A gauche, la chapelle de Thieuré, plantée comme un oriflamme à la proue du navire, domine la confluence des rivières et la cité de Vals-les-Bains. A droite, la route descend vers Asperjoc-le-Haut puis plonge dans la vallée du Bésorgues. Belle descente mais le coup de coeur est passé.

La beauté était sur l'autre versant. Allez un jour de printemps y apaiser votre âme. Nos ancêtres savaient tracer des routes merveilleuses. Vive le vélo qui nous permet de les parcourir et de les déguster.

Gilbert JACCON N°3497
Beaune (Côte-d'Or)

CONTINENTAL DIVIDE

Voici quinze jours que nous sommes arrivés au Colorado. Après une semaine passée à Boulder (à plus de 1600 mètres), nous voici à Breckenridge, une petite ville charmante, (au sud est de Vail - située à 2925 mètres d'altitude) très animée l'été, bien qu'elle soit également cotée comme une station de sports d'hiver. - A voir une cinquantaine de maisons Victoriennes - et à apprécier les très belles pistes cyclables (plus de 100 kilomètres) qui relient entre elles toutes les stations, y compris Vail.

L'adaptation à l'altitude étant terminée, il est temps de s'attaquer aux circuits V.T.T classiques. Aujourd'hui, nous avons opté, Isabelle (ma fille) et moi, pour une randonnée assez difficile (52 kilomètres + 1200 mètres de dénivelée) - Around Mt Guyot - (autour du Mont Guyot - en français dans le texte). Cela nous permettra de franchir par deux fois le «Continental Divide», cette ligne de séparation des eaux (Atlantique - Pacifique) qui traverse tout le Colorado. Nous pourrons ainsi franchir le French Pass (3672 mètres - non pas le col Français, mais ainsi appelé du nom d'un certain monsieur French un des premiers prospecteurs de la région) puis le Georgia Pass (3531 mètres).

Équipés de V.T.T à fourche télescopique (nous savons que les descentes seront très techniques), nous remontons la « French Gulch » (vallée de French), une vallée qui, comme de très nombreuses vallées du Colorado, a été littéralement bouleversée par les dragues et les travaux des chercheurs d'or, d'argent et autres minerais. Partout des mines abandonnées, des villes fantômes et des monceaux de caillasses. Après une remontée sans histoire des deux tiers de la vallée, le chemin devient plus caillouteux. Il traverse plusieurs torrents et se redresse avant le franchissement du col. Isabelle caracole en tête et moi «je pousse». Nous ne nous attardons pas trop au col car la température est fraîche.

Après quelques essais infructueux de descente sur les névés, nous retrouvons le chemin qui tient toutes ses promesses (excellent pour soigner l'arthrose!). Sans la boussole (les cartes du pays étant très approximatives - où sont nos Top 25 I.G.N.) nous aurions eu beaucoup de peine à trouver le large chemin en terre qui, de la Park County au sud remonte vers le Georgia Pass.

La fatigue se fait sentir et, au col, nous nous permettons une pause bien méritée. Nous pensons (à tort) que le plus dur est fait et que la descente sera une simple formalité.

De nombreux chemins s'offrent à nous (jeep trail, Colorado trail, etc...) et naturellement nous choisissons celui qui nous donnera le plus de fil à retordre.

Commence alors une descente très, très technique où les fourches télescopiques (et les disques inter vertébraux) font merveille. Isabelle, toujours très à l'aise, me montre les trajectoires et nous arrivons en entier dans la Swan Gulch (la vallée du cygne), une vallée interminable, aussi défigurée que la précédente. Quelques kilomètres de pistes cyclables et nous voici revenus à Breckenridge.

Prochain objectif le Mosquito Pass à 4019 mètres.

René POULAIN n°115
Grenoble (Isère)

ENTRE DURANCE ET UBAYE...

Cyclotourisme, décembre 1994. Coucou, le revoilà, de rouge auréolé, notre inusable Parpaillon. Tout a été dit sans doute, au fil des ans. Tant pis, comme disait la vieille dame qui confessait un gros et très ancien péché, ça me fait tant plaisir d'en parler. Comme du B.R.A. et de Paris-Brest-Paris, en ai-je assez rêvé dans les années 50... Des premiers, l'âge m'a délivré, alors que dans ma tête court encore un Parpaillon, grand ou petit.

Pourquoi, au juste ? Il est austère, interminable, grandiose si l'on veut et offrant comme joie ultime la traversée d'un boyau inquiétant. Seulement voilà : ce fut mon premier 2000 de viabilité douteuse, et j'en avais tant lu sur lui que je voulais voir.

Pourtant, le mois précédent, Furka, Obéralp, Fluella etc., n'étaient pas plus asphaltés mais les cailloux étaient dans l'ensemble à l'intérieur de la chaussée.

Bon, ce 24 août 1955, ce ne fut pas épique. Le chemin était sec, le tunnel dégagé quoique lacustre aux deux bouts et glaciaire tout du long. J'y semais mes chaussures cyclistes mal ficelées mais les retrouvais près de l'entrée. Bonne chose car il n'y avait pas de pile dans ma lampe. A part ce souvenir obscur, je me rappelle que c'était dur de tirer dans ces cailloux le barda complet du campeur. Deux cols plus loin, le col de Grous, c'était bien autre chose, et je jurais qu'on ne m'y reprendrait plus.

Dix-huit ans après, nous sommes nombreux, c'est plus gai. J'en vois qui poussent de beaux vélos auxquels ne manquent qu'un plateau plus petit et des pneus plus gros. J'en vois un pétrifié devant une vache qui le regarde avec des yeux pourtant pleins de bonté. La traversée a dû être sans histoire puisque je ne m'en souviens plus. Le retour à Gap n'est pas triste, car le père du rallye, qui adore ça, a rajouté quelques cahots en prime avec la piste qui grimpe d'Espinasses à Gapian.

Ceci dit la chaîne du Parpaillon n'est qu'une petite partie du massif qui s'élève entre Durance et Ubaye, entre Vars et les terribles pentes du col Pontis. On y trouve nombre de passages pour tous les goûts, même les goûts douteux. Mentionnons tout de suite le vaste domaine Vététiste des cols de Chérine, Valbelle, Vallon et autres lieux. L'accès le plus beau est par Risoul, qui permet de contempler longuement l'aérienne île de Montdauphin avant de pénétrer dans le royaume des Attila du bulldozer. L'armée, dans ce domaine, fait moins de dégâts. Passons, et sachons regarder au loin, comme sur les pistes du Jandri, ô camarade Jean-Paul Zuanon.

Moins couru sans doute est le col du Crachet entrepris depuis le col de Vars un radieux matin de juillet 75. Je venais de passer la veille, le col des Orres long et sans difficulté notoire. Un compagnon du Pignon Fixe rencontré l'année précédente à Barcelonnette m'avait pourtant dit, très sérieux: on ne revient pas du col du Crachet! Pour preuve, tous ceux qui ont tenté d'y aller ne m'ont jamais donné de leurs nouvelles. C'est vrai, j'ai d'abord suivi des cairns qui ne menaient nulle part sans toutefois trouver trace d'ossements mêlés à de la ferraille rouillée. J'ai fini par passer, portant le vélo dans de vastes pierriers, autant qu'il m'en souviennent. Sans être une partie de plaisir, ce n'était donc pas le triangle des Bermudes. Je le fis savoir à ce pince sans rire, mais il n'accusa pas réception. Les années passent. Août 1985. Aimable hospitalité pastorale au pied du col de Girabeau, simple grimpée un peu rude dans les alpages. Troisième (et dernier ?) Parpaillon passé «à l'économie»: le sentier ne tombe pas très loin du tunnel. Retour sur l'Ubaye par le col de la Pare. C'est peu pentu, mais longuet. Le versant sud vaut nettement mieux.

Août 1989. Col de la Rouse, entre Crots et le Lauzet. Route et bonne piste jusqu'à la grande cabane, puis chemin bien tracé vers le col. Le début de la descente est peu clair avant de trouver le sentier rapide qui dévale sur Champ Contier, où l'on rejoint la route. Hors sujet: la traversée col d'Allos-Cayolle, presque aussi gratifiante que les crêtes de Sestrières - quatre cols - mais moins roulante et plus sportive! Cela avait bien meublé la journée du lendemain. Beau souvenir...

Septembre 1994. Cette fois, je grimpe par la route parallèle de Boscodon. Résumons: Bonne RF pour la Grande Cabane, large piste jusqu'à la Pérouyère, dure grimpe sur sentier inexistant vers une piste coupant un immense ravin, enfin long cheminement balisé de loin en loin pour le col des Olettes. Là-haut, le décor est magnifique et effrayant, en cette fin de journée. Des troupeaux venus par le col de Famouras paissent entre les ravines de la combe Reynier. Sous mes pieds, rien, que des pentes non pâturées terriblement raides. Ah, le fallacieux pointillé de la carte au 50 000°... Mais peut être ne l'ai-je pas assez cherché ce sentier improbable. Le temps me manquait. Au bout d'1 h30 de portage précautionneux, la nuit m'a pris au bord du torrent des Enfers, le bien nommé, et les étoiles ont veillé sur moi. Sur l'autre versant, le lendemain j'ai vite trouvé une bonne piste carrossable puis un sentier acrobatique mais sans danger, enfin une route arrivant sur Méolans. Le ciel était devenu très noir, j'ai compris que j'avais eu beaucoup de chance et que la suite: cols de Séolane, Vautreuil etc... étaient renvoyés sine die. Une semaine désastreuse pour les Alpes du Sud et la Provence venait de commencer. J'ai rejoint Gap sous des pluies diluviennes.

Reviendrai-je ? Reste à faire, au milieu du massif, le col de l'Ane, mais la TOP 25 tardivement consultée en gare de Gap m'aurait dissuadé de faire ce col des Olettes. Les cols ou pas de l'Ane sont nombreux et pourraient faire l'objet de collection, mais l'âne je l'ai sans doute assez fait. En août prochain, 41 ans auront passé depuis mon premier Parpaillon. Dans la tête du fou qui, paraît-il ne blanchit jamais, le doute finit par s'installer...

Marcel BIOUS N°12
COUBLEVIE (Isère)

UN COL NON HOMOLOGUÉ

Un col selon Monsieur Larousse, «est un défilé créé par l'abaissement de la ligne de faite entre deux montagnes».

Selon l'avis d'un cyclo normalement constitué, un col est une portion de route montante sur laquelle il affûte ses braquets et ses mollets ce qui lui laisse généralement des souvenirs plus ou moins désagréables. Les variations de ce sentiment étant proportionnelles à la déclivité plus couramment désignée sous le vocable de pourcentage de pente.

Selon les goûts plus ou moins masochistes d'autres cyclos, avides d'ajouter les escalades, un col n'est pas le premier pas d'une série qui doit tout d'abord en comporter au moins 100 dont 5 de plus de 2000 m d'altitude pour conférer à celui qui les a franchis sur sa machine (ou à côté d'elle si la pente est supérieure aux possibilités du candidat), l'insigne honneur de Membre de la Confrérie des 100 Cols.

La liste des cols franchis doit être communiquée par le postulant à la Commission d'Admission du Club des 100 Cols qui statue sur la validité des cols qui seront retenus au palmarès du candidat.

Pour être retenu, chaque col doit correspondre à la définition plus ou moins scientifique ou géographique du col, selon la jurisprudence de la Commission du Club des 100 Cols.

Cette démarche constitue «l'homologation» de chacun des cols que déclare avoir franchi le postulant.

Malgré la conscience sportive de chacun il arrive que soit retirées de la liste proposée, une ou plusieurs ascensions qui ne répondent pas à la définition. Par exemple, la montée de l'Alpe d'Huez, bien que constituant une arrivée d'étape classée hors catégorie au Tour de France, n'est pas reconnue comme un col au motif que cette route, pour difficile qu'elle soit à gravir sur deux roues, n'est pas une voie de communication entre deux vallées. L'Alpe d'Huez (***) n'est qu'un exemple entre beaucoup d'autres, de cols douloureux non homologués.

Ainsi, l'un de nos amis, membre du Club, n'a pas résisté à la douleur de nous narrer la désillusion qu'il a essuyée : il avait transmis comme chaque année sa liste complémentaire de ses nouvelles conquêtes (de cols bien sûr !).

Son tout dernier col de l'année l'avait particulièrement éprouvé : il l'avait pourtant franchi presque sans s'en rendre compte. L'ascension avait été brève mais le temps de récupération lui a demandé de nombreux mois durant lesquels il en a même perdu le souvenir de la montagne et de ses mollets jadis galbés.

Cependant, malgré ses souffrances et l'attachement qu'il a marqué à l'égard de ce nouveau col, celui-ci ne lui a pas été retenu pour enrichir son palmarès cycliste. Cette sanction sévère lui a, en quelque sorte, coupé les jambes!

Selon les dernières nouvelles obtenues par ce courageux cyclo, il n'est pas encore remis de la désillusion qui l'affecte. - Pourtant nous confie-t-il, ce col a été pour moi le plus marquant de ma carrière. - Ne te lamente pas, tu le referas... - Ah non - Mais quel est donc ce col qui te tient tant à coeur ? - C'est mon col du fémur que j'ai mal franchi lors d'une chute, et qui n'a même pas été comptabilisé dans mon palmarès... et la fin de sa phrase est noyée dans ses sanglots...

*** N.D.L.R. - Oui mais à 5 km de l'Alpe d'Huez, il y a le col du Poutran (1996m). Et aussi le col de Sarenne (1999m) par D 25 sur Mizoën.

Robert CARTIER N°2966, Sainte Maxime (Var)

TRADITION D'AUTOMNE

Un soleil de lune zigzague capricieusement, tirillé par des nuages noirs déchiquetés par un vent de haute altitude.

Dans l'habitacle silencieux de la voiture, les deux Ruthénois contemplent, dubitatifs, les premières gouttes ruisselant entre deux haies de poussière du pare-brise.

Revivra-t-on les bourrasques glacées du Portet d'Aspet ou les pluies diluviennes de la Crouzette ? Le pèlerinage des «Cols Durs» deviendrait-il un rassemblement aquatique et encapuchonné?

Un bon dîner à Varilhes fait oublier les inquiétudes «on verra bien demain»!

Osant à peine écarter le rideau de la fenêtre, Sauveterre constate que la tonnelle de kiwis pleure de la pluie accumulée dans la nuit; cependant le ciel bas se troue de béances bleues annonciatrices de beau temps.

Comme chaque année, les deux compères profitent du court séjour automnal pour compléter leur panoplie de cols au gré des petites routes Ariégeoises. L'air suffocant chargé d'humidité rend difficiles les ascensions répétées. Les pneus crissent entre les bogues éclatées tandis que des récoltes abandonnées jonchent les bas cotés embaumant l'air de parfums de pommes écrasées. Les guêpes excitées volettent de fruit en fruit en n'hésitant pas à menacer les intrus pédalant. La sueur se mélange avec la moiteur ambiante dans le col de Marrous croulant sous une chape de verdure jaunie et gorgée d'eau.

Enfin, l'auberge ouvre ses portes accueillantes et ses menus copieux aux voyageurs égarés dans ce site forestier. Puis, c'est le long cheminement, par une route étroite et mouillée où chaque virage cache quelque chasseur immobile à l'affût d'un hypothétique gibier. Dans ce décor « guerrier», évoluent, inconscients, de pacifiques chercheurs de champignons. D'ailleurs, le bombement des paniers d'osier et l'air réjoui des chasseurs botaniques prouvent l'abondance de la cueillette.

En montant vers Péguerre, un cerf déboule, hautain, bois magnifiques au vent, puis, s'enfonce dans les hautes fougères trempées.

Tous ces spectacles renouvelés font oublier les dénivelées bien que le 28x26 ne soit, paraît-il, pas un luxe pour le Colombien de Rodez!

Déjà, des nappes de brume de plus en plus épaisses obscurcissent le sommet.

Il faut oser la descente dans cet univers opaque et déséquilibrant ; heureusement la casquette blanche d'Henri constitue un excellent repère.

Marrous réapparaît, soudain dégagé pour apercevoir un Suisse qui gravit la pente. Echanges amicaux autour d'une boisson chaude, avec un collectionneur de cols, de pics et de brèches en tous genres, puis chacun va sa route, suivant ses objectifs.

A nouveau, des gouttes de pluie clapotent sur les feuilles racornies. C'est le col de Légrillou qui disperse ses brouillards pour offrir une vue claire sur la vallée de l'Ariège. Dans la descente glissante, une clairière de l'Arize présente Foix et les trois tours du château Comtal.

Un vent léger emporte les dernières feuilles des peupliers; bien que contrariant la progression pédalique, il est accueilli avec soulagement tant il garantit un lendemain serein.

L'optimisme de la veille s'avère fondé puisqu'en ce jour de concentration un chaud soleil chasse les brumes matinales.

Randonneurs cyclistes avec ou sans sac de guidon, avec ou sans garde-boue, lents ou rapides, isolés ou en groupes, convergent vers le lieu de rassemblement en échangeant bonjours et regards amicaux. Il fait chaud dans les pentes de Calzan, de Saint Christaut, de Charcany... Les gravillons claquent sur les garde-boue et, comble de malchance, se permettent même de transpercer un pneu....650 B!

Brusquement, un virage à 120° et une pente excessive font hésiter bruyamment les chaînes. Les prétentieux et les maladroits mettront pied à terre pour négocier le braquet adapté. Les souffles deviennent courts et sonores, la sueur embue les lunettes avant de s'écraser goutte à goutte sur la potence. Ceci n'empêche pas le Colombien d'apercevoir les figues qui s'offrent, mûres et tentatrices, en contrebas.

Au sommet du col de la Fage, un vaste parasol autour duquel s'agglutine un groupe de cyclos, marque le lieu de la rencontre.

Congratulations, embrassades, poignées de mains chaleureuses, signature des Livres d'Or: c'est la Fête sous un chaud soleil d'octobre, dans un cadre bien choisi, autour des officiants notamment Marie Noëlle partout présente, Jean, le postier d'Orly, Alain le Muretain, René le Maître tonsuré d'Annecy... Il y a là aussi les fidèles du premier jour : Micheline et Pierre, Philippe, Désiré, Paul (le 3eme Aveyronnais) On se félicite de l'oecuménisme des deux confréries montagnardes tandis que l'odeur des saucisses grillées stimule les papilles.

Henri, le Savoyard du C.A, prononce le «Sermon sur la montagne», un sermon mesuré, conciliant, distillé savamment, stigmatisant la richesse du mouvement fédéral grâce à son unité dans le respect des différences.

Un peu à l'écart, un état-major déploie une carte I.G.N. pour repérer quelques cols insolites. Un peu plus tard, un paysan abasourdi verra se hisser jusqu'à son champ des cyclos disséminés sur un chemin rocailleux; il ne savait pas que la clôture de son terrain marquait un col!

Après de copieuses agapes champêtres, le groupe s'amenuise. Petit à petit les «Apôtres des cimes» se séparent en emportant chacun sa part de souvenirs et d'amitiés échangés, le coeur léger, heureux d'avoir vécu une journée remarquable et parfaitement organisée dans une ambiance simple.

Le Colombien et Sauveterre disparaissent vers Cante-Couyoul.

Jean BARRIE N°308
Rodez (Aveyron)

CONCENTRATION AU CANTE-COUYOUL

Venant de la Permanente Livradois-Forez au parcours plus que vallonné mais que le mauvais temps m'oblige à interrompre, suivi par un week-end A.S.P.T.T. Limoges sur l'île d'Oléron, où le dimanche se résume en une sortie pédestre sous parapluie, je me retrouve Ariégeois ce 2 octobre 1994.

Vous connaissez le col de Cante-Couyoul ? Il n'a pas la renommée de ses grands frères Pyrénéens mais son pourcentage vous remet tout de suite à votre place ! 565 mètres aux confins de cette basse Ariège, voilà l'endroit idéal loin du monde et du bruit, choisi par nos amis de l'ordre des Cols Durs, pour leur concentration nationale, et des « Cent Cols » pour leur concentration régionale sous l'égide de l'Union des cyclotouristes Toulousains.

Le temps couvert ne nous permet pas de voir les pics roses pleins d'audace qui percent le firmament ! Qu'importe ! Comme dans toute concentration, il y a les cyclos de passage et ceux pour qui le temps importe peu. Ces derniers saluent tranquillement leurs amis venus d'horizons divers: grosse poignée de main de l'Alpin au Pyrénéen!

Autour du casse-croûte réparateur, remise solennelle des récompenses aux «Vénérables Cols Durs», entre autre à notre chère Madame Roques.

Paroles de bienvenue de Marie Noëlle Dupeyron, salutations fédérales d'Henri Dusseau venu de sa Venise Savoyarde, retrouvailles d'Henri Bosc et de Pierre Roques échangeant quelques finesses de langage, à la grande joie des présents.

Pendant le pot de l'amitié, la très dévouée équipe organisatrice, nous prépare «le déjeuner sur l'herbe» (non de Manet) mais plein de réalité.

Naturellement des échanges de vue sur notre activité sont abordés, partagés avec enthousiasme et dans la bonne humeur.

Parmi les présents, en plus des sus cités, Philippe Deveaux, Jean Lacour, Madame et Jean Miche Bouillerot.

Un grand merci aux membres des Cyclotouristes Toulousains pour leur sympathique réception. A bientôt... et bonne route !!!

Jean-Marie Bourdelas N°1999
Limoges (Vienne)

MON 1000ÈME COL

Quand on est arrivé à 953 cols différents, on se dit qu'il ne reste qu'un petit effort à faire pour atteindre le fameux seuil des 1000 !! Tout comme le précédent seuil des 100 d'ailleurs...

Alors on y va... On se prépare (sur les cartes bien sûr !!!), quelques petites «expéditions», par-ci, par-là, pour arriver sans laisser trop de sueur. Et pour cela quelques massifs sans difficultés majeures sont à explorer plutôt que d'autres bien plus pentus parce que plus hauts... On choisit donc.

Seulement voilà, les contraintes familiales, économiques, voire de budget impliquent un autre choix et à ce moment là on compose. Ce qui signifie qu'on grappille, de-ci de-là quelques cols qui s'ajoutent tranquillement à la liste: tout ce qui est pris, n'est pas à prendre dit-on, C'est exact? Et puis on arrive; tout doucement à 996, en ayant bien patienté, mais en étant très vigilant.

A la faveur d'un déplacement, plutôt utilitaire et d'aménagement d'un studio familial; le vélo étant systématiquement du voyage, on attaque enfin.

On est à Tignes Val-Claret, altitude: 2200 mètres s'il vous plaît, Yapuka...

Premier objectif : le Petit Saint Bernard (2188m). Mais tout d'abord, il faut descendre soit à Sainte-Foy Tarentaise, soit à Seez. Le choix, c'est Sainte Foy, et la petite route des Masures et du Miroir est bien tranquille. Et pour cause le pourcentage et l'étroitesse de la route sont à même de rebuter bon nombre d'utilisateurs. Pour nous, pas de problème: la moulinette est là pour le pourcentage. Quant à l'étroitesse de la voie, cela s'adresse plutôt aux véhicules motorisés, néanmoins la prudence est de mise.

Quand je dis NOUS ? cela signifie que nous sommes deux dans la galère. Bien sûr, Madame, ne possédant que 820 cols à son compteur est loin des 1000 (!), mais n'en a jamais été aussi près... Il faut dire qu'une reconstitution de carrière commencée en 1953 (il n'y a que 41 ans après tout), cela donne forcément des possibilités et si l'on possède tous les arguments pour contrôler, c'est facile.

Bref, nous montons. Temps idéal. Ni trop chaud, ni trop froid. La gêne vient plutôt de l'altitude qui entraîne quelque manque d'oxygène : étonnant pour des anciens qui savent bien qu'il ne faut pas oublier l'acclimatation. Et bien oui, on s'est mal préparés. Grimpée donc, entrecoupée d'arrêts décompression et ravitaillement et on atteint enfin la N 90 où le pourcentage est bien plus accessible à nos capacités du moment.

Final avec vent favorable depuis la Rosière. Le vieil hospice, bien dégradé serait peut-être en réhabilitation si l'on en juge par tous les engins de travaux publics qui l'entourent. C'est bon de faire revivre le passé. 2188 (c'est l'altitude) on l'a bien mérité celui-là, c'est mon 997ème.

Le lendemain, fort de mon expérience de cyclomuletade, je m'engage, en solo, dans la montée du col de Fresse. En hiver, quand on voit cela sous la neige, et avec des skis, on a toujours un regard tourné vers le futur et on se dit que cela devrait être sans problème pour les beaux jours; donc c'est parti.

D'abord en premier trouver le départ du sentier ou du chemin d'exploitation, et dans ces stations d'hiver modernes tout est bouleversé. Et je trouve, enfin, après un moment de portage assez méchant. Tout à la joie de retrouver les anciennes sensations, je ré-enfourche la machine, j'accroche le 26x28 et vogue la galère...

Le vent qui favorise l'avance de la galère, serait plutôt contraire tout d'abord. Ensuite le pourcentage, après la montée pédestre qui laisse toujours des traces dans les mollets, est bien sévère. Et enfin le revêtement du chemin n'est constitué que de pierres, pierrailles, silex, sable ou boue, et cela ne facilite guère l'accrochage du pneu: je ne peux que progresser assis. Et ce qui doit arriver arrive, ça capitule... Je me dis qu'avec

le V.T.T, ce serait sûrement passé (tu parles!!!)... et je te rebrousse chemin. Au retour, je trouve bien entendu, la route qui descend en plein centre de la station et qui aurait évité ce malencontreux et fastidieux portage. On ne m'y reprendra plus... jusqu'à la prochaine occasion. Loupé pour le 998ème.

Le jour suivant, étape transport en voiture jusqu'à Moûtiers et de là, on chausse les cale-pieds pour le col de Coche, 1434m.

Belle et grande route largement utilisée par les motorisés, c'est la voie qui mène aux Menuires et à Val Thorens, alors... On la quitte au bout de 7 km pour emprunter un petit vicinal en direction de le Puits. Et là, c'est raide, 12 à 14 %. Même pas le prétexte des arrêts «fraise des bois», plus aucun fruit sur les plants!!! pas de chance. Montée en forêt néanmoins très sympa, en suivant le fléchage du barrage de la Coche, donc c'est une retenue artificielle. Dernier virage et l'on découvre une immense piscine, ovale comme un vélodrome, tout béton: étrange. Un panneau indique que la station de production électrique est souterraine : pas visitable aujourd'hui, d'ailleurs on ne sait même pas où elle se trouve.

On fait le tour de ce lac, pour emprunter une portion de chemin qui soit différent de celui de l'aller. Quelques belles échappées sur la vallée ensoleillée, mais dieu que nous sommes hauts ici, la circulation semble lointaine et on ne distingue qu'à peine les véhicules cheminant sur la route vers Albertville. Pique-nique improvisé loin de tout et de tous : c'est bon, même pas la nostalgie d'hier ni d'autre chose... Bon, allez, il faut rentrer: c'était le 998ème.

Maintenant, changement de décor, en retournant vers l'Île de France, une petite escale en Vercors nous permet, joignant l'utile à l'agréable, de consacrer une demi-journée à la requête de l'année.

Au départ d'Autrans, sortie familiale, avec comme but avoué la grimpée du 999ème et 1000ème col de la carrière. Tout d'abord, le col de la Croix Perrin, connu et escaladé depuis des lustres; ensuite grimpée à Saint Nizier du Moucherotte; C'est pas non plus du nouveau pour nous. A l'entrée du village, on bifurque à droite pour une petite montée tranquille, très courte et qui nous mène au Goulet 1170m, qui n'est autre qu'un col entre les vallées du Furon et de l'Isère. Et de 999, il n'en reste qu'un.

On descend un peu, puis l'on remonte de quelques mètres en quelques centaines de mètres et voici le col de Boirçon, 1239 mètres attestés par une pancarte flambant neuve.

Eh ben voilà : le 1000ème est là. Il n'est pas grand, pas haut, pas célèbre, mais on y est... Et ça s'arrose à la terrasse du premier café qui se présente : rien d'extraordinaire, même pas au Champagne, seulement un Liptonic, tout simple.

Il n'y a plus qu'à redescendre à Lans en Vercors, puis remonter à la Croix Perrin et rentrer à Autrans. C'en est fait, le cap est passé sans tambour ni trompette, sans histoire, ni tralala.

1000 cols, 10 fois 100 cols: que de souvenirs et dont les plus vivaces et les plus intenses ne sont pas forcément liés aux plus longues ou plus dures ascensions.

Daniel PROVOT N°194
Versailles (Yvelines)

DU MOZART

JOJO quand il ne pédale pas sur son vélo, il pédale dans sa tête, c'est bien connu. L'effort est moins éprouvant pour ses triceps suraux que pour son pédoncule cérébral et ça lui permet à l'occasion de s'endormir devant sa télé, les pieds délicatement posés sur l'accoudoir du divan.

Mais JOJO dans sa béatitude sereine, l'air de rien, cale ses pensées, les affine, les séquence. Bref, il réfléchit...

Soudainement, il est pris d'étranges agitations, puis comme illuminé par le Saint Esprit des cyclos, il émerge en sursautant de sa profonde méditation et lâche avec toute la solennité que l'instant exige : «Ce sera l'Arc Alpin !»

Le couperet est tombé en même temps que sa pantoufle qui baillait en équilibre au bout de son pied droit. La sentence est imparable, indiscutable et exécutoire dans les meilleurs délais.

«Pierrot, cet été on fait l'Arc Alpin ! ». JOJO quand il pèse ses mots m'appelle toujours Pierrot et joignant le geste à la parole, d'un large coup d'index il balaye en deux secondes sur une carte satellite des Alpes du Nord une trajectoire en arc de cercle reliant la vallée du Rhône à l'Adriatique.

JOJO a ses références. Il s'est imbibé des itinéraires concoctés par Georges Rossini dans la Randonnée alpine Leman -Adriatique.

«Tu verras Pierrot, Rossini c'est du Mozart ! On part d'Ambérieu, terminus quand on voit la mer à Trieste, avec les sacoches, libres, pas de délais, pas de tampon, pas de brevet et pas de bagnole au derrière».

Et là-dessus, nous partîmes sans nous retourner par un beau matin de juillet en direction du levant.

Tout occupés à batifoler à travers le Chablais, le Valais, l'Oberengadine, le Haut Adige ou le sud Tyrol (c'est comme on veut) les Dolomites et le Frioul, on a pédalé pendant quatorze jours et deux heures pour aller faire la photo sous le panneau Trieste et se tremper dans l'Adriatique. «Eh! Pierrot, c'est quand même mieux chez nous la mer» me lançait JOJO en piquant une tête de la plage caillouteuse et bétonnée, «et c'est moins loin ! et moins impérial ! ». C'est sûr, mais ce qui compte JOJO, ce n'est pas l'objectif, c'est sa conquête

Alors rappelle-toi ce 12 % en fin de journée pour grimper à Santa Maria Maggiore, même qu'on a eu un mal fou à doubler ces deux jeunes Autrichiens qui marchaient sac au dos et qui accéléraient à chaque pas au fur et à mesure que l'on se rapprochait d'eux. Et le bivouac au bord de la Mosca en montant le San Bernardino, quelle nuit!.. Rappelle- toi encore JOJO au-dessus de Cortina d'Empezzo dans le Passo Tre Croci cette chaleur épuisante et l'orage épouvantable qui a suivi, on avait la trouille au ventre, écrabouillé qu'on était par les murailles de Tre Cimes di Lavaredo qui se renvoyaient le fracas apocalyptique des foudres célestes et pour finir pas une chambre libre dans les hôtels de Dobbiaco ou de San Candido. Il a fallu se taper en prime les trois quarts de la grimpe du Passo di Monte Croce avant de trouver un camping plein comme un oeuf.

Rappelle-toi aussi JOJO, les routes traquenards aux chevrons inavoués et aux dénivellations à nous faire flageoler sur nos pédales et ces six passages de frontières où l'on brassait les zéros en ribambelle de la lire qui nous laissait croire qu'on était riches avec la discrète virgule du franc Suisse qui nous ramenait immanquablement à la réalité.

Mais te souviens-tu toujours JOJO du lever du soleil dans les lacets du Splügen Pass et du vert de ces alpages de carte postale émergeant des forêts de mélèzes? Et de ces quarante kilomètres de descente sur le lac Majeur dans un enchevêtrement de tunnels et d'épingles à l'aplomb de la verticale? Et encore des reflets ondulants et charmeurs des eaux du Silsersée sur le plateau de Saint-Moritz, et de l'étincelle impalpable des glaciers de l'Ortles.

Souviens-toi JOJO comme nous étions poussière au pied des titanesques murailles ocre du majestueux Toffane ou des aiguilles du Passo di Sella.

Et puis souviens-toi enfin JOJO des géraniums en fleurs!

«Je te raconte pas» dit souvent JOJO en préambule quand on lui demande : «Alors ces Dolomites ?»

Non JOJO ne raconte pas! Car ces 1350 kilomètres parcourus, ces trente trois cols franchis dont treize au-dessus de 2000 mètres, ces 21400 mètres de dénivellation gravis, les coups d'émotion du Simplon au Stelvio en passant par le Splügen, Bernina et autre Pordoï ne sont ni un état de bilan ni encore moins un relevé de performances.

Ils sont plus simplement l'écho fidèle des moments intenses que nous avons vécus ensemble et qui sont désormais gravés en nous.

Ils sont la mémoire de ces espaces libres et infinis qui nous ont appartenus le temps d'un regard pour les avoir apprivoisés mais jamais conquis.

Pierre MOUNIER N°791
LYON (Rhône)

UN PETIT TRUC...

Comment grimper un col sans être assailli par les mouches? Nous avons tous le souvenir d'une montée de col gâchée par le harcèlement des mouches un jour de canicule.. Voici un «Truc»: Ayez toujours dans votre sacoche de guidon un petit flacon d'essence de lavandin pour vous parfumer. Les mouches ont horreur de cette odeur !

Ça marche bien sauf quand l'effort est violent. Effectivement l'odeur de sueur est plus forte que celle du lavandin, et si l'efficacité est évidente, elle ne l'est pas à 100%.

Par contre à l'arrêt ou en pédalant gentiment c'est spectaculaire.

Maryvonne DRIARD-TERRIER N°159, Orléans (Loiret)

...ET UN AUTRE TRUC

A mon tour, voici ma contribution à la lutte contre les mouches qui nous harcèlent lors de nos chaudes grimpees de cols. Ainsi, à maintes reprises, j'ai pu constater que la vitesse de ces diptères avait un « plafond » lorsqu'elles s'acharnaient sur les trous de nez, ceux des oreilles et même dans les yeux des cyclos offerts généreusement à leurs galipettes chatouilleuses.

Compteur aidant, j'en ai conclu qu'au-delà du 12-13 à l'heure, on les «larguait»! Mais, est-ce la bonne solution ? Il y a peut-être des mouches plus « sprinteuses » que celles rencontrées lors de mes... études sur ce sujet.

Autre problème et pas le moindre: il s'agit d'escalader les cols à plus de 13 de moyenne. Pas évident avec certains pourcentages!... Pourtant, rien ne vous empêche d'essayer.

Ce sera (peut-être) la bonne occasion de devenir un grimpeur.. ailé ! Comme les mouches.

Paul MAILLET N°856, Bellegarde (Ain)

LES MONTAGNARDS DE PARIS

Ca faisait déjà quelques temps que l'idée me trottait dans la tête. J'avais rassemblé tous les guides, livres et autres cartes de Paris que je possédais. J'avais relu tous les articles parus dans notre revue parlant des cols parisiens. Cette fois, l'itinéraire était prêt et la décision prise.

Trois amis du club, tous grands montagnards devant l'éternel, avaient accepté de me suivre dans cette aventure urbaine. Il fallait que ce soit un dimanche matin, seul moment où la Capitale se laisse approcher à bicyclette.

Il est bien tôt quand nous empruntons la piste cyclable du canal de l'Ourcq. Nous y rencontrons pourtant quelques cyclistes, mais tous vont dans l'autre sens, fuyant la ville pour un moment. Une petite heure plus tard, nous sommes aux portes de Paris. Le temps est beau et la température agréable. Premier contact avec les larges boulevards pavés et les feux rouges à répétition. Les voitures sont encore au garage pour un temps.

Le premier objectif est le col de la Chapelle (55 m) situé sur le boulevard du même nom à l'aplomb des voies ferrées de la gare de l'Est. Vous êtes surpris ? Alors relisez les anciennes revues des 100 cols et vous verrez que ce n'est pas une blague (1).

La première vraie difficulté est Montmartre (2) et ses 130 m d'altitude. Dans la montée, Gilles file en tête et est le premier à déboucher sur le parvis du Sacré Coeur. De là-haut la Capitale encore endormie s'offre à nous.

Seuls quelques employés de la mairie s'évertuent à effacer les traces d'une nuit qui a dû être longue et mouvementée. Dans la descente, nous avons juste eu le temps d'apercevoir le carré de vignes avec lequel on fait le célèbre vin de Montmartre. Déjà nous arrivons au parc Monceau où se situe le 2eme col de la journée (3). Mais un col en descente, il paraît que ça ne compte pas aux Cols Durs !

Nous remontons vers la colline du Roule (57m), plus connue sous le nom de place de l'Etoile. La traversée se passe sans encombre, là où d'ordinaire les voitures sont enchevêtrées les unes aux autres tant la circulation y est dense.

Puis c'est la redescente vers le Bois de Boulogne où un peu de verdure nous donnera un moment l'illusion d'être à la campagne. C'est alors que nous apercevons le Mont Valérien (161m) et son imposant fort, dominant Paris de ses puissantes murailles. La vue est impressionnante et digne du BPF qu'il fut autrefois. Le temps de traverser la Seine et nous abordons ses pentes, raides et sans détours. A l'arrière, certains commencent à souffrir. Au sommet, un chemin muletier nous mènera jusqu'au mur des fusillés où les traces de la cérémonie militaire de la veille sont encore visibles.

Retour au bois de Boulogne où nous longeons l'hippodrome de Longchamp, haut lieu du cyclisme parisien. En effet tous les week-end une foule de cyclistes de tous styles y tournent inlassablement en pelotons hétéroclites.

Par la porte de Passy, nous entrons à nouveau dans Paris, direction la colline de Chaillot (60m). Sur la place du Trocadéro, les touristes sont déjà là, les vendeurs de souvenirs aussi. Le soleil est bien levé et les voitures commencent à envahir les rues.

Descente rapide vers la Seine et la Tour Eiffel. Cette fois, nous sommes sur la rive gauche. Champs de Mars, Ecole Militaire, Palais du Luxembourg, Paris défile sous nos roues... La montée vers le Panthéon nous mènera au sommet de la Montagne Ste Geneviève (61m). Gilles et Didier suivent la progression sur leur altimètre.

Nouvelle descente vers la Seine, petit détour dans les rues du vieux Paris pour voir la place des Vosges, puis direction place de la République. Dans les boulevards nous empruntons les voies pour bus qui nous protègent un peu des voitures.

La dernière difficulté sera la colline de Belleville (129m) que nous gravissons jusqu'à la station de métro Télégraphe, appelée ainsi en souvenir du télégraphe de Chappe qui y était installé il y a bien longtemps. Maintenant, la circulation est dense et il nous faut songer à rentrer dans notre banlieue. Comme à l'aller nous prendrons la piste du canal de l'Ourcq, croisant les cyclistes parisiens qui viennent de prendre un bol d'air hors de la Capitale.

Bilan de la matinée: 71 km, 2 cols, 6 monts et des souvenirs plein la tête. Alors amis provinciaux, Si le coeur vous en dit, venez faire un peu de montagne à Paris!

Vous ne le regretterez pas. Mais choisissez bien votre jour et votre heure. Pourquoi pas au mois d'août quand les parisiens sont tous en vacances chez vous.

- (1) - revues n°9-p19, n°10-p55, n°17-p7.
- (2) - ou Mont de Mercure, ou Mont des Martyrs.
- (3) - col de Monceau (48 m) revue n°10-p55

Philippe CARREZ N°3092
Aulnay-sous-Bois

L'ÉCOLE IMAGINAIRE

C'était, il faut le dire, une curieuse école Où le vélo régnait en monarque absolu A la cour parfumée de rustine et de colle Vieillot, démodée, en un mot révolue.

Un jeune instituteur avait choisi ce thème Pour son année scolaire et le glissait partout Prêt pour cette passion à subir l'anathème Des pilotes de mob's, pas satisfaits du tout.

Pas de difficultés pour les mathématiques On avait les calculs de développements Ou ceux du croisement de cyclos erratiques Quittant en même temps Strasbourg et Perpignan.

La gym évidemment, c'était la randonnée Parfois les jeux cyclos, ou du moins les essais Dont les comptes-rendus par le maître ordonnés Devenaient rédactions dans les cours de Français. On étudiait aussi en sciences naturelle Le moteur musculaire et l'alimentation Ce qu'offrait aux cyclos la nature si belle Animaux, végétaux... Quelle récréation!

Vous l'aviez deviné, c'est la géographie Qui profitait le plus de ce choix judicieux ? Les courbes de niveaux et la cartographie Devenaient la cerise d'un gâteau délicieux.

Pour les TP enfin, le choix était de rêve: Changement d'un rayon, d'un câble, d'un patin, D'une chambre percée... On bricolait sans trêve Dans la joyeuse école dès le petit matin.

Mais j'entends le réveil qui me force à me taire Car le jour s'est levé sur un ciel bas et triste Qui ferme pour un temps l'école imaginaire Où vont tous les rêveurs, s'ils sont cyclotouristes.

Rolland ROMERO N°1269
la Voulte (Ardèche)

V.T.T. DANS LE VERCORS

Le Vercors c'est la nature, d'immenses plateaux calcaires bordés de hautes falaises creusées de profondes gorges et percées de grottes magnifiques. Ce sont autant d'éléments se prêtant à la pratique de la randonnée pédestre, équestre, cycliste mais aussi au ski de fond, à la spéléo, à l'escalade, au canoë, au vol de pente... un formidable terrain de jeu apprécié des amoureux de la nature loin du bruit des villes et des stations «branchées».

Le Vercors, c'est aussi le lieu où des hommes ont résisté héroïquement, comme aux Glières, face aux Allemands pendant l'été 1944. Les résistants qui ont choisi de vivre libres ou mourir ont payé un lourd tribut de leur combat; plusieurs villages ont été incendiés.

C'est ce décor qui a été choisi par quatre cyclos du Semnoz lors de leur randonnée V.T.T. effectuée au départ de Vassieux en Vercors les 18 et 19 juillet 1994.

Le programme comportait deux circuits nord et sud agrémentés de 29 cols.

Ce fut pour Théo Sonnerat, l'aîné du groupe des quatre valeureux cyclos, l'occasion de gravir son 500ème col, même si ce dernier (le col du Souillet) ne culmine qu'à 1108 mètres, il revêt un caractère symbolique dans la carrière d'un cyclo-collectionneur. Une Clairette de Die marqua l'événement au gîte tenu par Maryse Callet au quartier Rochebonne. Le rapport qualité-prix allié à la gentillesse de la propriétaire méritent bien un peu de publicité. C'est un endroit idéal pour randonneurs de tous poils; ils y trouveront le calme, le réconfort, la convivialité des vrais amoureux de la nature et de la vie simple en montagne.

Malgré le Topo de Poty, certains cols ne sont pas évidents à trouver, tels le Pas du Souillet, le Pas du Pré, le Pas de bon usage ou le Pas du Rat. Carte IGN au 1/ 25 000, altimètre et boussole sont alors des auxiliaires précieux. Le temps couvert ne nous a pas évité de mouiller le maillot lors de portions de poussage et de portage. Quelques éclaircies annonçant que le beau temps «menaçait», nous ont permis d'admirer le magnifique panorama sur le Diois depuis le col du Rousset.

Des moments forts resteront gravés dans nos mémoires comme au col de Chéronne enveloppé de brouillard et balayé par le vent du nord. Ces frêles silhouettes courbées sur leurs montures montant sur la crête à l'assaut du ciel, le vent sifflant dans les rayons, les roues se frayant un passage entre les plans de myrtilles et les oeilletons sauvages au puissant parfum. Tout ceci participait au décor titanesque et féérique à la fois.

Il est ainsi des moments privilégiés comme ceux-là où le cyclo communique pleinement avec la nature. Il n'éprouve pas le besoin de communiquer avec ses compagnons de chevauchée, les mots sont inutiles. C'est dans le silence que chacun ressent les mêmes choses dans sa tête, ses jambes, son nez et son cœur.

Pendant la longue traversée entre le Pas Forent et le col de Font Payanne, le crachin rendit le parcours très glissant. Décision fut prise de rejoindre la vallée et Vassieux. 23 cols furent quand même gravis par nos quatre mousquetaires de la petite reine. Ce périple totalise néanmoins 110 kilomètres à 15 km/h de moyenne pendant 12 h 30 et plus de 2000 mètres de dénivellation positive... les spécialistes apprécieront. Il faudra revenir pour effectuer les cinq derniers cols, à savoir : Pas de la Trappe, Pas du Follet, Pas Pascaud, Porte d'Urle et Chaud Clapier.

Merci à René Poty de nous avoir fait découvrir ce parcours très sportif dans un décor aussi somptueux.

René BOISSIER N°812
SEYNOD (Haute-Savoie)

«VOUS ALLEZ AVOIR DES PROBLÈMES !..»

C'est vrai, j'en ai eu. Ce commentaire, exprimé par un groupe de randonneurs pédestres allemands, entre la Forcella di Rimbianco (2170m) et le Passo di Tocci (2359m) dans les Dolomites s'avéra pertinent dans l'immédiat et par la suite.

Dans l'immédiat le passage rocheux ne passe pas, pas plus que les trois échelles métalliques suivantes. Par les éboulis, impossible. Par le névé le long du Torre Diavolo, impossible.

Tête basse et demi-tour!

Avec le soleil qui tapait et mouillé jusqu'au ventre par la neige, le poids du sac et du vélo à porter, ce fut la «retraite des Dolomites»!

Le Passo di Tocci (rifugio di Savoia) fut escaladé quelques jours plus tard par le sentier ouest, moins beau, mais plus praticable en solo.

Des «problèmes», j'en eus pour la deuxième fois en descendant du Tilliacher Jodi (2094m).

En faisant escale au refuge Porzehutte, avant d'attaquer le Heratriegel (2170m), le gardien du refuge m'interdit de passer le sentier, en poussant où en portant le vélo ! Motif: règlement du Club Alpin Autrichien !!

L'ignorant, je réponds que je ne dérange personne. Rien à faire! Ne connaissant pas les prérogatives du gardien, je suis obligé (sous les regards narquois des autres touristes à pied) de descendre la R.S pour emprunter plus bas un autre itinéraire caché de la vue du gardien du refuge.

Evidemment, si je pense au comportement de certains vététistes italiens et à leur manque de courtoisie dans la région des Dolomites di Seste, ceci explique cela.

Le lendemain, nouveau problème. Montant au refuge A. Berti pour essayer «la Forcella dei Camosci» (2128m), je m'aperçois qu'il me faudrait plutôt un piolet qu'un vélo! Surtout seul.

Contacts et conseils au refuge: Forcella della Popera sera donc mon nouveau but. Splendide et grandiose, malgré les vestiges de la grande guerre où les combats entre Autrichiens et Italiens laissent des traces bien visibles 80 années plus tard...

Problèmes, j'en eus, un essaim de guêpes non axées sur le cyclotourisme se met en devoir de m'agresser. En rentrant, j'avais l'air d'avoir fait 12 rounds sur un ring catégorie «lourds».

La suite ne fut pas agréable. J'espère que la saison 1995 m'épargnera «des problèmes».

Henri HUMBERT N°138
GEBWILLER (Vosges)

LE CLUB AUX CENT NOMS

Dans les Hautes Pyrénées, lorsque vous franchirez pour la première fois la HOURQUETTE d'Ancizan, vous aurez un col de plus à votre palmarès.

Les PORT, PORTE, PORTET, POURTAU, POURTERE, POURTEILLOU, COURET, BREQUE, PASSE, PASSET, PASSAGE et PASSADE sont aussi des cols pyrénéens.

En Pyrénées Atlantiques, résonnent les noms basques de LEPO, LEPA, LEPOUE, LEPOUA, PORTERE, PORTILLOUA, PORTET; POURTALET, COIGT et COUTCHET.

Dans les Pyrénées Orientales, les cols deviennent tour à tour COLL, COLLADE, COLLADA, CREU, JASSE, TROU, PORTELLA, PORTELLADE, PORTEILLA, POURTEIL, POURTEILLE.

Dans les Alpes de Haute Provence chantent les synonymes de BASSE, COULET, COULETA, COULETTE, JAS, JASSET.

Dans les Hautes Alpes, les PAS, COLLET, COLLETTE, COLETTE et BRECHE sont monnaie courante tandis que l'on préfère les noms de BAISSÉ, BOUCHE, COLLA, COLLE, COLETTA dans les Alpes Maritimes.

En Savoie, vous serez séduit par le CORMET, la FENETRE, la FORCLAZ ou la FORCLE et le PASSEUR.

Le dialecte Corse nous abreuve des BOCCA, BOCETTA, FOCA, FOCE, COLLU, COLLETA, COLLETTA et CULLETTA dans le Sud ainsi que des COLLO, COLETTI, COLLETTI, COLLETTI, COLLETTOLA, COLLETTULA et PORTA en Haute Corse. Les rares cols de l'Ain se nomment GOLET et GOULET.

Dans l'Ariège, si le cœur vous en dit, escaladez le CAP, la CROIX, l'ESCALE, le POURTANECH, la POURTANELLE et la fameuse COUILLADE et son petit COUILLET.

Dans l'Aude, PORTAIL, PORTANEL, PORTEL, PORTENELLE, POURTEILLE et GRAU vous seront familiers.

Le PERTUS et le PORTUS se côtoient dans le Cantal, tandis qu'en Ardèche le COULETET se niche.

Dans les ENCOULA et COULOIR de l'Isère vous dévalerez à tombeau ouvert.

Pour atteindre les CENT synonymes du mot « COL », je citerais encore la SELLE des Bouches du Rhône, l'ODE Trédudon, à monter en chantant, dans le Finistère, la TRANCHEE du Gard, le PORTILLON de la Haute Garonne, le TRACOL de la Loire, le PERTUIS de la Haute-Loire, le SEUIL du Rhône, le PLAN en Lozère, le SATEL du Haut-Rhinois et pour finir la GOULE du Puy de Dôme.

Si, au lieu de naître à Annecy, notre Club des «Cent Cols» avait vu le jour à Foix, peut-être aurait-il été baptisé : «CLUB des CENT COUILLADES» ou de Cent autres façons...

Sources: Guide CHAUVOT 1994.

Camille WINGHARDT N°3180
CORBEIL (Essonne)

C'ÉTAIT EN 1937... MON PREMIER B.R.A.

Samedi 16 juillet 1937. Le rapide Genève-Vintimille quitte la gare de Chambéry. Nous sommes six des « Cyclotouristes Chambériens » qui occupons tout un compartiment. L'air est parfumé d'un mélange d'embrocation et d'odeurs de victuailles. Les six « C.C. » sont : René Fourmy, Paul Billioud, Jean Bruckere, Pascal Curati, Louis Brunet et moi.

Minuit... nous sommes à Grenoble. Nos machines récupérées au fourgon, en quelques coups de pédales, nous voici cours Jean Jaurès au « café des cyclistes » (le bien nommé). Là, à 3 heures du matin sera donné le départ du 2ème Brevet de Randonneur des Alpes. 250 km - 4500m de dénivellation. Il y a déjà beaucoup de cyclos, et des curieux. L'animation est grande. Nous retirons notre numéro de cadre (en carton) et nous le fixons à nos machines. J'ai une petite appréhension au moment de ce retrait car il faut avoir 18 ans pour participer à ce brevet. Il me manque... deux mois. J'ai triché sur ma date de naissance. Tout se passe bien. Je suis bon. Alors, j'apprends que nous sommes 136 participants (pour ce 2ème B.R.A. en 1937, 88 cyclos furent pointés à l'arrivée.) Nous avons le temps avant le départ de nous restaurer sérieusement : jambons, oeufs au plat, lait, confiture, miel. Quant au sac de guidon, il est lourd de vivres.

C'est l'heure ! Grand rassemblement sur le cours. Nous retrouvons notre ami l'Albertvillois Dutruc, des Lyonnais, des Stéphanois et bien entendu des Grenoblois: Léone, Jo Routens, d'autres... Un vague coup de revolver ! La meute pédalante est lâchée entre deux haies de noctambules qui sont assez perplexes, ne comprenant pas très bien ce qui nous pousse à l'assaut du Lautaret, du Galibier, du Télégraphe, de la Croix de Fer... Départ rapide. Féerie de petites lumières blanches et rouges qui dansent dans la nuit. Ronronnement des dynamos.

Bien avant Pont-de-Claix, l'imposante cohorte s'est scindée en plusieurs groupes. Un gars lâché de l'avant, nous apprend qu'en tête un petit paquet a tout «largué». Il y a Fourmy, Routens, Billioud, Dutruc, notamment. Cela ne nous surprend pas. Pour les Chambériens, c'était prévu. Jean Bruckere, le calculateur, fait des estimations et me dit: «Ca roule un bon 35...» A cette allure, Vizille est vite atteinte. Nous restons dans le peloton, pour ma part, je n'apprécie guère. Il faut être aux aguets. Mais ça nous tire... et la moyenne se maintient. Seul Pascal Curati peine; Il a du mal à échauffer sa puissante musculature.

Rioupéroux, le peloton s'est étiré. Heureusement car il y a des rails qui traversent la route. Des cris dans la nuit : « rails!.. rails!.. » Et le mot passe de cyclo en cyclo. Hélas... pas assez vite. Coups de freins. Cris... c'est la bûche... presque générale. Brunet est dans le tas de jambes et de mécaniques ! Jean, Pascal et moi nous nous arrêtons. Nous relevons Brunet. Il n'a rien. Par contre sa roue arrière ne tourne plus. Avec nos éclairages nous donnons de la lumière à Jean qui a vite fait de recentrer cette roue. Tirage de bourre pour rejoindre notre peloton. Passage de route en rechargement et nous revoilà bien à l'abri. On se... planque!

Rochetaillée, le replat. En tête il y a des énervés. Nous nous accrochons. Nous ne sommes plus qu'une quinzaine. Virage en épingle à droite, nouvelle ligne droite le long de la Romanche. Il fait toujours nuit. Pourtant, au-dessus de nos têtes, le ciel commence à se teinter. Le jour ne va plus tarder. Déjà on distingue les masses sombres des montagnes. Calé derrière «l'armoire» Curati, je prends mon petit déjeuner: sucre, figes, gâteau de riz. Si peu que l'on prenne... Surtout, il ne faut pas oublier de recharger les batteries.

A partir d'ici, les difficultés commencent: voici la Rampe des Commères. Mais d'abord un pont en dos d'âne sur la Romanche. Arrêt au signal d'une lampe de poche. C'est Georges Darchieux, le créateur du B.R.A. qui assure le contrôle. Notre groupe a beaucoup diminué. Le jour arrive. En grim pant, rien ne nous empêche de voir et d'admirer. Nous pouvons aussi causer un peu. Nous remontons les gorges de l'Infernet et, tout à coup descente, tunnels puis c'est le Barrage du Chambon. Là, il y a une bonne vingtaine de cyclos qui dégustent les uns le paysage, les autres leur ravitaillement. Les sacs de guidon seront moins lourds pour grimper...

Le pourcentage qui devient plus sévère nous donne l'occasion de nous réchauffer. Là haut, très haut, par-dessus les rochers qui nous dominent éclatent alors les rayons du soleil levant. C'est beau. Nous admirons pleinement. N'y a-t-il rien de mieux que le lever du soleil ? proclame Brunet. Il peut en parler, l'été dernier, il était «porteur» à la compagnie des guides de Chamonix. Moi, je regarde, je regarde... Plus loin, l'air embaume la lavande. Il y a de gros sacs au bord de la route. La cueillette a été faite. Et, les sacs pleins parfument notre passage. Nous sommes à la frontière des Hautes-Alpes. La porte de la Provence n'est pas loin...

Des la sortie de la Grave je commence à souffrir terriblement des reins. J'essaye la danseuse, pas de soulagement. Je dois m'arrêter car j'ai trop mal. J'ai froid aussi. Bruckere m'a attendu. Nous repartons. Ce n'est pas brillant. Je souffre mais que faire ?.. sinon continuer. A Villard d'Arène nous rejoignons Curati et Brunet. Ils sont navrés de me voir dans cet état. Nouvel arrêt. Je bois un peu de thé, il est glacé. J'ai toujours mal et froid. Si au moins le soleil arrivait! Il n'est pas loin. Il flambe là-haut sur la petite cabane des ponts et chaussées. Mais, je sais qu'il y a beaucoup de lacets pour y parvenir.

Enfin, du soleil! Il nous caresse de sa bienfaisante chaleur. Quel plaisir de ne plus avoir froid. De plus, le col du Lautaret est là. Devant l'hôtel, cinq cyclos déjeûnent. Ce sont des B.R.A. Nous ne mettons même pas pied à terre. De suite, c'est l'attaque du Galibier par cette nouvelle route bien tracée, sans coup de c.. comme dans l'ancienne. Une pente régulière sur 9 km et nous serons là-haut à 2556 mètres d'altitude. Chacun monte à sa... main (façon de parler). Nous nous élevons. La vue est superbe. La Meije apparaît dans toute sa puissance et sa grandeur. Elle brille comme un formidable diamant. Au bord de la route, je dépasse un gros rocher. Là, il y a 15 jours, lors d'une sortie en solitaire, je m'étais arrêté pour rêver un peu devant ce merveilleux temple de roches et de glace. Aujourd'hui, il n'y a pas place à la contemplation, c'est le B.R.A. Pourtant je sais que je reviendrai dans ce Galibier; c'est la porte du sud pour le randonneur.

Maintenant, la «bête» a retrouvé rythme et cadence. Il fait chaud. Le Galibier se négocie bien. Lucide, je peux admirer. Et je ne m'en prive pas. Voici le col. Arrêt bref. Nous nous habillons, enfilons les gants. Et, nous nous engouffrons dans le noir total du tunnel (1). Il est 7h30. Bruckere a dit «On est dans les temps...». Il a l'air satisfait.

Sortie du tunnel: la Maurienne et... à nouveau le froid. Maintenant commence pour moi le plus mauvais. En montant le col, déjà, je redoutais la descente. Et... nous y sommes. Curati, Brunet se lancent. Bruckere reste près de moi. Il sait que j'ai peur. Il m'encourage de la voix : «fonce... fonce la maille». La route est affreuse. Ravinée, elle est recouverte de cailloux de toutes les formes en provenance directe du lit de la Valoiette qui coule quelques kilomètres là en dessous. Et Bruckere me talonne : «laisse aller la Mailloche!..» Je fais de mon mieux, ce n'est pas brillant. Crispé sur les freins, j'ai très mal aux poignets. Je sais (car je suis passé par là il y a 2 semaines) qu'il faut aller jusqu'à Plan-Lachat pour trouver une chaussée potable. Aux Baraques, nous nous regroupons pour traverser le désert de caillasses. Il n'y a que cela sur la route et partout. Une grande boucle... en bas Plan-Lachat. On aperçoit le noir ruban du goudron. Plus que quelques centaines de mètres !..

Un claquement sec.. un dérapage. Dans un virage, à dix mètres devant moi, Brunet vient de faire un soleil ! Il se trouve sur le bord de la route. Il n'a heureusement pas de mal. Mais... poisse de poisse, il a éclaté à l'arrière et n'ayant pu s'arrêter pile il a roulé sur sa jante dural. Elle est toute matraquée, les rebords écrasés, voilée... impossible de remonter le pneumatique qui ne tient plus. Sans nous dire un mot, nous avons tous les quatre compris: pour Brunet, le B.R.A. est terminé. Nous devons le laisser. Il devra faire 25 km à pied pour rejoindre la gare de Saint-Michel de Maurienne. Nous lui serrons la main. Il en a gros sur le coeur. Il n'a pas fini de voir passer des gars du B.R.A. qui vont lui filer sous le nez...

Plan-lachat... du goudron. Quelques instants d'arrêt à Valloire. Nous apprenons que devant nous un cyclo est entré de plein fouet dans une «fourragère» (2) de l'armée. Il serait grièvement blessé. Qui est-ce ? On ne sait. Nous pensons alors à Fourmy et Billoud. La remontée, peu coriace, du col du Télégraphe nous procure l'occasion de forcer à nouveau. Nous atteignons le tunnel de ce col (3) et c'est ensuite, sur bonne route la descente en lacets sur Saint-Michel. Malgré les «épingles», pas de problème. Sauf qu'il y a des voitures automobiles. Et, en descente il faut hurler pour faire sa place de passage.

Vlan ! Vent dans le nez entre St Michel et St Jean. Le large Curati fait «la trace». Les 14 kilomètres sont bien absorbés. Près du vieux clocher seul, sans son église, il y a un groupe de cyclos. Ils nous saluent. Nous nous arrêtons plus loin, au bout des Portiques, là où s'amorce, sous une voûte, (4) la route du col de la Croix de Fer. Pascal Curati achète des fruits et remplit son bidon de... vin ! J'ai encore du thé, j'y ajoute de l'eau. Des jeunes gens nous regardent avec curiosité. Et moi qui pourtant suis assez... bavard, je ne dis rien. A nouveau je suis tendu. Je viens de lire une plaque: «Col de la Croix de Fer 30 km». Je me sens bien petit et faible. Elles sont loin les discussions du mercredi soir à la réunion des Cyclos Chambériens. Là... sur la Michelin on grimait facile. Maintenant c'est la grande leçon d'humilité qui commence. Il y a si long de cette rue de St Jean jusqu'à cette Croix de Fer qui se profile sur un fond d'Aiguilles d'Arves. Je sais ce qui m'attend. L'an dernier je suis passé par là.

Il fait chaud... on grimpe... il fait encore plus chaud... et il faut toujours appuyer sur les manivelles. Le soleil cogne sur nos échine. Je commence à me liquéfier. Près de moi, le cuir tanné de Pascal Curati brille de sueur. C'est beau les muscles qui jouent. Si l'on peut appeler cela jouer. Nous prenons de l'altitude, pas un seul nuage. Quant au paysage... je commence à ne regarder que la route... La route avec ses grattons, ses plaques de goudron qui fondent, qui collent. J'ai vidé depuis longtemps mon bidon. Pas trace d'eau, ni source, ni fontaine. Tout est sec, l'herbe du bord de la route est jaune, les pins sont rabougris, l'air sent la résine. On traverse un torrent qui n'est qu'un lit de pierres. C'est la Villarembert. Tiens... une descente, elle est très courte. Plus dure alors est la remontée.

Bruckere permettra un arrêt à St Jean d'Arves. Il faut encore piler de la pédale pendant 10 kilomètres. Curati a tombé son pantalon de golf qu'il a troqué contre un short. Dieu... il a des cuisses et des mollets impressionnants. Quelles bielles ! Maintenant dans la chaleur, il est très à l'aise. Sa peau bronzée brille. Jean Bruckere lui, reste semblable à lui-même: une superbe mécanique de randonneur. Une volonté de fer, et un cœur... comme ça ! Soif... fatigue... pour moi c'est le coup de pompe. J'arrête quelques instants. Curati me tend son bidon. Mais c'est du «gros rouge», je n'ose y toucher. Pascal lui n'a pas cette crainte... Tunnels... ponts... tunnels. Nous dominons l'Arvon. Entraigues (1280m) un nom qui chante déjà le midi. Cela doit vouloir dire «entre deux eaux». Quel euphémisme ! C'est d'un sec ! Le soleil est au zénith, un four. Je ne demande même pas l'heure à mes compagnons de route (je ne possède pas de montre). L'heure ? A quoi bon ! Ce qui compte c'est de se reposer. Enfin St Jean d'Arves... l'arrêt prévu et.. attendu. Mais, Bruckere, déclare qu'il vaut mieux «pousser» jusqu'à St Sorlin d'Arves. Là, nous serons au pied de l'ultime difficulté. Sans discuter nous obéissons au capitaine. D'ailleurs il faut y aller à St Sorlin. Alors... va pour ces trois km sous le feu du soleil. Saint Sorlin D'Arves. Sur une vieille bâtisse un panneau: «Café». Nous entrons. C'est plus que vétuste. Mais, le soleil est resté dehors et cette salle basse, sombre, nous gratifie d'une bienheureuse fraîcheur. Nous apprécions le vieux banc et la table. Poser les bras sur quelque chose qui ne bouge pas, ne plus tirer... On pense alors à manger. Pas question d'un repas. Il serait difficile de faire descendre du trop.. solide. Nous commandons un grand pot de confiture. De la prune. C'est magnifique; un kilo à trois ! et avec des biscuits. Le tout arrosé de menthe avec de l'eau (à volonté) fraîche.. fraîche.

A la sortie du café, comme un coup de trique nous recevons le soleil. Il fait encore plus chaud. Et là haut, devant nous, sur un fond d'azur flamboyant se découpe le sommet de la Croix de Fer. Dessous, les lacets qui montent à son assaut. Montagne nue faite de roches et de caillasses, sans la moindre ombre. Nous nous regardons. On fait cette petite sieste ? Déjà, je suis allongé sur un chariot. La vieille maison nous gratifie d'une ombre fraîche. Que c'est bon d'allonger ses jambes ! Mes deux bons copains dorment. Je ne peux en faire autant. Je suis trop fatigué. Dans une semi-somnolence, je vois passer trois cyclos du B.R.A. Il faudrait que je réveille Bruckere ? Je n'ai pas le courage, car il va vouloir repartir de suite. Tant pis... on les retrouvera peut-être. Grenoble, ce n'est pas encore là. Alors je sombre dans un sommeil total. Pas longtemps, Bruckere se réveille. Il consulte sa montre et trouve que nous nous sommes trop arrêtés. C'est le départ, le dernier obstacle. Comment vais-je le passer ? Mes jeunes jambes n'en peuvent plus. Pascal lui repart en force. Jean est dans sa roue. Moi, je navigue lamentablement. Je vais d'un ruisseau à l'autre, car maintenant la neige qui fond n'est pas loin et l'eau coule par endroit. A grands coups de bidon je m'asperge. Ce qui ne me redonne pas la moindre vigueur. Je suis cuit. Pascal escalade avec aisance les lacets au-dessus de moi. Cela me donne la nausée. Jean me fait de grands signes désespérés. Il me demande si la «maille» va

craquer. Je sais qu'il file un peu devant uniquement pour m'inciter à le suivre. Car s'il venait à s'arrêter pour m'attendre...

Non, ça ne va plus. C'est cassé en moi. Je m'arrête. Contre un gros rocher bordant cette sacrée route j'appuie mon vélo. Il tombe. Je ne le redresse pas! Elle m'em.... cette mécanique. Pourquoi me suis-je engagé dans ce truc ? C'est trop pour moi. Présomptueux. J'ai pêché par orgueil. J'ai l'air malin maintenant. Assis contre la roche brûlante je ne cherche même pas à savoir si je vais continuer. A quelques km de moi une borne : Col de la Croix de Fer: 7km. Ce n'est pourtant plus grand chose. Après.. la descente sur Rochetaillée par la vallée de l'Eau d'Olle. Des ailes... oui mais 7 km ! Je tourne le dos au col et je regarde face à la vallée des Arves. La-bas, bien en bas, deux ou trois petits points colorés qui avancent doucement. D'autres plus en arrière. Les «Squadra» du B.R.A. arrivent ! Au-dessus de moi Jean a vu aussi. Il hurle tant qu'il peut afin de me faire repartir. Des mots, de simples mots. Mais.. les mots qui touchent. Ceux qu'il faut dire en cet instant. Il réussit. Je remonte sur ma machine. Qui sait, ou qui dira ce que l'amour-propre peut faire ? Je ne cherche pas à savoir. Dieu de Dieu... je ne veux pas me laisser «rebecter». Et les roues tournent. Le coup de pompe a passé. Je grimpe en «dandinette». Je me trouve à la hauteur de Jean. Il a son bon sourire pour me dire: «le coup de mailloche t'a passé ? Allez, vas-y, le sommet est proche ». Je ne dis rien mais, à ce moment je trouve que Bruckere est un gars formidable. Sans moi, il y a longtemps qu'il serait dans la vallée de l'Eau d'Olle. Je me sens bien mieux, j'ai récupéré. Dans une petite ligne droite je vois l'impressionnante carcasse de Curati. Je voudrais le rejoindre mais il tourne parfaitement, c'est l'homme de la fin. Pourtant je me rapproche. Voici la vieille baraque des Ponts et Chaussées; j'entends des clarines, le sommet va être là, il approche. Pascal n'est plus très loin de moi. Le dernier lacet... il y a quelques personnes au sommet. Pascal est à 10 mètres, un coup de rein et je le rejoins. Nous mettons pied à terre au même moment. Jean est juste derrière. Par le contrôleur qui pointe nos cartes de route, nous apprenons que c'est notre camarade Paul Billioud qui est passé en tête en compagnie de Jo Routens et de Dutruc. René Fourmy passait en 7eme position et nous les quizièmes. Cris de joie! Nous avons peine à croire qu'il y a autant de gars derrière nous. Mais Brunet, est-il enfin arrivé à St Michel ?

Des touristes nous regardent, je ne suis pourtant pas coquet à voir. Il fait toujours très chaud. Sans enfiler de maillot nous prenons la descente. Au revoir la Croix de Fer... Mais déjà il faut rouler au pas, puis marcher à pied. La route est en total rechargement, pendant près de 2 km, nous jouons les fantassins. Chaussés de pauvres godasses cyclistes toutes percées, je m'offre bien du plaisir. Le défilé du Maupas, il faudrait s'arrêter, regarder mais pas question. Je n'ai même pas vu les aiguilles d'Arves. Honteux !... Mais c'est cela le B.R.A. Alors, l'Eau d'Olle, les belles cascades (on entend leur chant), la nature magnifique... ce sera pour une autre fois. Un gué, Curati passe en trombe, Jean aussi. Je reste en équilibre au milieu. J'ai de l'eau jusqu'aux mollets. Ce n'est pas désagréable.

Descente... descente, les poignets font mal. Encore un gué, cette fois c'est le bain de pieds pour tous les trois. Nous arrivons à une bifurcation. Route coupée, pont emporté ! Que faire ? Remonter par un petit chemin ou essayer de passer ? Les jambes décident. Nous filons droit et ne tardons pas à nous trouver devant ce fameux pont emporté qui est en début de reconstruction. Des poutres, quelques planches franchissent une gorge. Tout cela semble tenir (?) par des câbles. Curati homme de l'art regarde en connaisseur. Il passe, rien ne craque, vu son poids... Mais c'est branlant, les planches plient. Nous sommes tous trois sur l'autre rive. Là, nouvelle difficulté, il faut franchir un énorme tas de sable. Vélo sur l'épaule, les pieds mouillés s'enfoncent jusqu'aux chevilles. Il faut poser les chaussures, secouer les chaussettes (il y a un temps, elles étaient blanches !) et après encore s'infiltrer, toujours avec le vélo entre des poutrelles avant d'être enfin sur la route.

Allemond, un pont de fer, la Romanche et revoilà Rochetaillée vue de jour cette fois. Les grands obstacles sont vaincus. Ouf...

Hélas ! Le vent remonte la vallée et nous cueille en pleine face. Sur ma machine, je me recroqueville au minimum pour me planquer derrière Curati. Lui, est en pleine euphorie. Contre le vent, ses 80 kilos (que de muscles !) font merveille. Et Jean le relance. Moi, je suis... aspiré.

Livet, la basse Romanche toute crasseuse de ses usines, Gavet. On attrape au vol des flonflons d'accordéon, c'est dimanche, ça danse. Nous on... gambille. En roulant on brade le stock de nourriture. Sechilienne, toujours le vent. Dans le nez bien entendu. Mais nous sentons maintenant l'écurie.

Grenoble... ça approche. On «guigne» les bornes: 19 km 18 km... voici Vizille. Que de monde sur la place du château où repose Albert Lebrun, le président de la République. Plus que 6 km, du billard. La-bas, au bout de cette belle ligne droite: c'est Grenoble, le café des cyclistes, la fin du B.R.A. et... la médaille.

Je ne sens plus de fatigue, il me semble que je viens de partir, c'est un peu comme dans un rêve. Sur les allées du cours, je vois des gens qui nous regardent. En moi, je découvre quelque chose, c'est peut-être de la fierté ? Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que je roule sur une piste divine. Dans ma tête tout se mélange: le chant des clarines de l'Alpe, le bruit des cascades de l'Eau d'Olle... Le reste: les efforts, la peine, tout s'estompe.

Nous y sommes ! Je regarde, je ne peux rien dire, je suis tout à la joie du jeune qui a réussi. Curati et Bruckere m'encadrent, chacun un bras sur mes épaules. A trois, nous terminons les derniers mètres de ce 2eme B.R.A. Grosses bises de madame Darchieux qui me remet l'insigne: je suis Randonneur des Alpes! Sous mon maillot cuit par le soleil et la sueur, ça fait toc... toc un peu plus fort. Dieu qu'elle est loin ma pauvre mansarde Chambérienne, où si souvent j'ai rêvé de cet instant ! Un instant que je n'oublierai pas, je le sais déjà.

C'est après que nous apprenons que notre ami Chambérien Paul Billioud a terminé en tête avec Jo Routens et Dutruc. René Fourmy suivait de peu. Quant à nous, nous sommes crédités de la 15ème position. Nous avons bouclé ce deuxième B.R.A en 12h30. Billioud, Routens et Dutruc, pour leur part ont mis 10h15!

Un peu d'eau sur la figure... Puis la gare. Nous pouvons même nous allonger sur les banquettes de bois, quel bien être. A l'année prochaine!

Pour moi, il ne devait pas y avoir «d'année prochaine». Si en 1938 j'étais bien au départ du 3ème B.R.A., le passage de St Sorlin devait, cette fois, m'être fatal. Il n'y avait plus Bruckere pour trouver les mots qu'il fallait. Vidé... je dus abandonner.

La grande roue de la vie tournait... 39.. la guerre... l'occupation. Mon au revoir à ma Savoie. Ce n'est qu'en 1948 que je bouclais mon deuxième B.R.A. Et déjà; bien des choses avaient changé. Il en manquait dans le groupe de 1937: Jean Bruckere, disparu tragiquement au lac du Bourget. Le petit Brunet, «mort pour rien» pendant la «drôle de guerre» en 40. Lui, jamais il n'aura eu sa médaille du B.R.A. Et puis, plus tard, l'incomparable randonneur René Fourmy, tué en février 1980, par un chauffard. Pascal Curati est parti, lui aussi pour la grande randonnée, celle qui conduit bien plus loin que les ultimes lacets de la Croix de Fer... Paul Billioud a rejoint ses amis en 1986, laissant un vide qui ne se comble pas.

Oui... tout a bien changé. Pourtant, au hasard de la route, il reste un arbre, une maison, un vieux pont. Là, nous nous étions arrêtés, eux et moi. Il reste un rocher, une croix, la même. Il reste les montagnes, «nos» cols. Alors, je retrouve le visage de ces amis. Ceux, qui en 1937, dans ce B.R.A., allaient au devant de la vie. Depuis...

N.B Ce récit a été rédigé peu après le B.R.A. de 1937. Seuls les derniers alinéas ont été modifiés du fait des décès successifs des protagonistes.

- (1) En 1937 le Galibier se franchissait par un tunnel fermé par la suite.
- (2) Sorte de lourd et haut chariot tiré par plusieurs mulets.
- (3) A cette époque le tunnel du Télégraphe existait encore.
- (4) Maintenant cette voûte n'existe plus.

Paul MAILLET N°856, Bellegarde (Ain)

MON PREMIER B.R.A.

Ceux d'entre-vous qui me connaissent savent que seuls les grands objectifs sont de nature à me «donner des ailes». Alors, puisque mes vertèbres récalcitrantes ne m'ont malheureusement pas permis de réaliser mon vieux rêve et de faire un 100 bornes en courant, m'obligeant à me limiter à la distance du marathon, j'ai décidé de me lancer dans une aventure équivalente à vélo.

En avril donc, je lis dans ma revue cyclo préférée (Cyclotourisme) que cette année, le brevet Randonneur des Alpes aura lieu le 18 juillet. Impeccable, puisqu'à cette époque, je serai en vacances dans les Hautes-Alpes. Au programme 252 km au départ de Grenoble, avec passage de 5 cols et non des moindres, puisqu'il me faudra gravir, dans l'ordre : le Lautaret (2048 m), le Galibier (2647 m), le Télégraphe (1570 m), la Croix de Fer (2068 m) et le Glandon (1908 m). Le tout dans un délai maximum de 20 heures.

Sur les papiers d'inscription, les organisateurs précisent que pour réussir cette épreuve dans de bonnes conditions, il est conseillé d'avoir déjà 2 à 3000 km dans les jambes, kilométrage en dessous duquel il serait déraisonnable de tenter l'aventure. Me voilà donc sur les routes des Yvelines, pédalant comme une folle en mai et juin pour «bouffer» du kilomètre et avoir la distance dans les jambes. Chaque week-end, j'augmente la distance : 80, 100, 140, 200 km ! Et puis, fin juin, avec Jacques, nous partons en vacances pour découvrir l'Alsace et les Vosges (à vélo bien sûr). Nous sélectionnons sur la carte tous les cols qui se présentent à nous, et nous parcourons avec délice la région, appréciant au passage les magnifiques petits villages Alsaciens, fleuris à souhait, et les succulentes tartes aux framboises !

Début juillet nous voici comme tous les ans à Névache, dans les Hautes-Alpes. Il me reste une bonne semaine pour parfaire mon entraînement, la semaine précédant l'épreuve devant être consacrée au repos. Névache possédant entre autres qualités l'avantage d'être situé à quelques coups de pédales des célèbres «géants» que sont l'Izoard, le Lautaret, le Galibier, le Montgenèvre et j'en passe, j'en profite pour augmenter mon kilométrage. La veille de l'épreuve, j'ai au total 2300 km dans les mollets.

Au jour J-1, nous nous rendons à Grenoble en voiture et faisons à cette occasion une partie du trajet à l'envers (descente du col du Lautaret). C'est là que je m'aperçois que j'ai peut-être visé un peu fort, je me rends compte que la route est longue et que certaines portions, vues à la descente, doivent être particulièrement sévères à la montée. Le doute m'envahit. Vais-je renoncer et ne pas prendre le départ? Vais-je devoir abandonner en cours de route? Heureusement, lors de la remise des cartes de route et des plaques de cadre l'après-midi à Grenoble, une des bénévoles de l'organisation me prodiguera de sages conseils et des encouragements qui me font encore chaud au cœur, et je repartirai pleine d'espoir.

L'heure de départ est fonction de la catégorie. Pour les femmes et les hommes de plus de 50 ans, il est possible de partir dès 2 h du matin. La veille je me couche à 19 h et, moyennant un petit cachet, je dors comme un bébé jusqu'à 1 h du matin. Après un petit «déjeuner» matinal», mais solide au demeurant (c'est bien la première fois que je déjeune à 1 heure du matin !), Jacques m'accompagne jusqu'au départ. Nous ne sommes pas seuls: une animation inhabituelle règne aux abords du centre ville et des dizaines de cyclos rejoignent eux aussi le point de départ.

Je m'élançe à 2 heures en compagnie de plusieurs centaines d'autres cyclos et de cyclotes, tous munis de leur éclairage obligatoire et formant un ruban lumineux au milieu de la nuit. Plusieurs participants perdent leur lumière ou leur bidon, provoquant des écarts imprévus de la part des autres et m'incitant à être vigilante. Je crains d'être à mon tour victime d'un tel incident. Mais je me rassure en pensant que Jacques s'est préoccupé du moindre détail; allant même jusqu'à équiper mes roues de chambres anti-crevaisson et de pneus super-résistants pour limiter les risques, conscient de ma nullité légendaire en matière de mécanique cyclo.

Malgré l'heure matinale, il fait particulièrement bon cette nuit là, je pédale toute guillerette. Les kilomètres défilent plus vite que je ne l'avais imaginé. Au bout de 50 km, grâce aux quelques pelotons dans lesquels j'ai pu me glisser, j'ai déjà une heure d'avance sur mon programme!

Mais les choses sérieuses commencent, nous attaquons maintenant la fameuse rampe des Commères; J'embraye donc sur mon plus petit braquet afin de garder mes forces intactes pour la suite des événements. Le jour se lève; cela permet d'admirer le paysage qui devient de plus en plus grandiose, notamment à la Grave (1526 m), avec une vue magnifique sur le massif de la Meije. A l'approche du 90ème kilomètre, au col du Lautaret (2048 m), mon coeur se met à battre un peu plus fort. Je sais que Christian (un copain de la section «course à pied» de mon entreprise) et sa femme doivent être là à m'attendre pour m'encourager et m'apporter mon petit ravito personnalisé. Je suis donc tout émue en les apercevant. Christian sait ce que représente un effort de longue haleine, lui qui a déjà plusieurs «100 bornes pédestres» à son actif. Je profite de cet arrêt de quelques minutes pour me restaurer copieusement (croissant aux amandes, banane, semoule caramel et eau de Badoit), je repars en direction du fameux col du Galibier.

Le col du Galibier est avalé sans problème. Peu avant le sommet, c'est le premier contrôle officiel. Je présente ma carte de pointage, et on y appose le précieux tampon qui me permettra de valider l'ensemble de l'épreuve à l'arrivée. Puis, après avoir enfilé mon casque, je m'élançe pour une longue descente de 17 km jusqu'à Valloire où je retrouve Georges, un autre bon copain en vacances dans la région. Lui aussi est venu m'apporter encouragements et ravito. Je me restaure à nouveau copieusement et repars pour attaquer le col du Télégraphe. Certes, il n'est pas bien méchant celui-là, mais quand on a déjà 115 km dans les jambes et que la route est encore longue, on rechigne ! On arrive finalement au sommet et à nouveau, on s'élançe pour une longue descente de 26 km jusqu'à Saint Jean de Maurienne où, après un nouveau contrôle officiel, un panier-repas nous est fourni.

Il est 12h30 et, en pleine chaleur, j'attaque maintenant un véritable morceau de bravoure le col de la Croix de Fer et ses 30 km de montée ! La route est raide, mais j'ai un moral d'acier car je sais que ce col constitue la dernière grosse difficulté de l'épreuve, et que comme tout s'est très bien passé jusqu'à présent, cela devrait continuer. Je progresse lentement, mais à deux reprises, je suis obligée de m'étendre pour soulager mon dos car mes vertèbres crient au supplice ! Nouveau moment d'émotion à l'approche de Saint Sorlin d'Arves, car je sais que Gérard, un autre coureur à pied de mon entreprise, que j'avais suivi à vélo lors d'un de ses 100 bornes, doit être là à m'attendre. Il est exact au rendez-vous, avec à nouveau un petit ravitaillement personnalisé. Quelle joie de voir enfin une tête connue parmi la foule des spectateurs anonymes !

Je repars pour les 8 derniers kilomètres me séparant du sommet, pleine de courage car je sais que Jacques m'y attend. En effet, de très loin, je reconnais sa petite silhouette juchée sur un gros rocher. Lui aussi m'a apporté un échantillon de mes gourmandises préférées. Emouvantes retrouvailles, félicitations, encouragements, photos..., le moral est au beau fixe.

Il me reste 75 km à parcourir pour rallier Grenoble. 75 kilomètres de descente, pensez-vous? Et bien non ! Car Si le col de la Croix de Fer est effectivement à 2068 m et Grenoble à 214 m d'altitude, le parcours nous réserve encore quelques petites surprises.

D'abord une longue, longue, longue descente, et puis, suite à un éboulement, la route se relève, bien droite, bien raide sur 1,5 km environ. «Les Ponts et Chaussées ont fait ce qu'ils ont pu», m'avait-on prévenue. Mais comme le moral est au beau fixe, vous surprendrai-je si je vous dis que je n'en fais qu'une bouchée, alors que d'autres cyclos mettent pied à terre et marchent en poussant leurs vélos.

La descente continue alors, sans problème si ce n'est un fort vent de face contre lequel il faut lutter sans relâche. Je parviens à me glisser dans un peloton qui roule à fond la caisse vers Grenoble. C'est ainsi que j'aborde l'ultime côte de cette longue journée et parviens à Uriage.

Je me laisse ensuite glisser avec un immense plaisir jusqu'à Grenoble.

Il est 19h25 lorsque je rejoins l'arrivée. Les spectateurs sont encore nombreux et m'applaudissent. Je ne peux m'empêcher de verser une petite larme d'émotion.

En conclusion, il me semble pouvoir dire que ce Brevet de Randonneur des Alpes n'est pas une épreuve aussi bestiale qu'il pourrait y paraître au premier abord. L'essentiel est d'être bien conseillé, bien préparé et, comme pour toute épreuve d'endurance, de bien s'alimenter et de bien s'hydrater. Je peux dire que je n'ai pas eu le moindre coup de barre ni la moindre fringale. Je craignais d'être complètement H.S. les jours suivants, mais à ma grande surprise, c'est à peine si j'ai eu quelques courbatures.

Je garde un merveilleux souvenir de cette journée, et déjà, je me plais à rêver à de nouvelles aventures...

Agnès MEOULET-MORIEUX N°3956
Villepreux (Yvelines)

FAIM DE COL

L'année 1992 fut pour les quatre mousquetaires du braquet (Alain, Gaston, René et Bernard), la réalisation d'un rêve longtemps désiré: faire la plus belle des randonnées permanentes, La Thonon - Trieste.

Chacun va en ramener divers souvenirs, mais un nous a particulièrement marqués, par le rire qu'il a entraîné.

Ce genre de randonnée au long cours entraîne divers problèmes. Si pour l'entraînement, chacun est prêt, il a fallu une longue réflexion pour la logistique d'hébergement et de ravitaillement. Nous opterons pour la location du camping-car, nos épouses pouvant nous accompagner. René peut même emmener son petit chien «Lulu». Ce dernier va d'ailleurs jouer un rôle dans ce qui va suivre.

L'anecdote commence après le franchissement du Stelvio. Après une magnifique ascension, il reste une superbe descente et un long faux-plat descendant menant au pied du col de Palade. Les épouses à bord des camping-cars doivent nous attendre au sommet de ce col. Celui-ci est roulant, avec un pourcentage régulier.

Il est 15 heures quand nous l'attaquons et la chaleur est torride. Chacun monte à son rythme. Il fait de plus en plus chaud, et selon un facteur exponentiel bien connu des chasseurs de cols : plus il fait chaud plus ça monte et plus ça monte plus il fait chaud. La soif se fait sentir, et la fringale aussi. Enfin le sommet ! Gaston a faim, il doit récupérer. Il se rend au camping-car. Sur le coin de l'évier il trouve une assiette de riz avec un mélange de viande. Vite une fourchette, et il enfourne cette nourriture bien venue.

Quand il descend du véhicule, il s'excuse auprès des épouses pour avoir pris de l'avance sur le repas du soir qui était en préparation.

Étonnement de ces dames qui éclatent de rire quand Gaston annonce avoir mangé la «Bolognaise». Elles lui annoncent qu'il a tout simplement dévoré la gamelle de «Lulu» le chien de René. L'éclat de rire devient général. Gaston ne peut que participer à l'hilarité.

Gaston va faire l'objet de plaisanteries nombreuses sur cette faim de col, sur la faim qui justifie les moyens, «enfaim» à toute «faim» utile; il lui est promis qu'un jour nous ferons ensemble le Canigou!

Bernard VIEILLARD N°1355
TAMPON (Ile de la Réunion)

LES DEUX : UN COL QUI COMPTE !!!

Au fin fond du Vercors, il était une fois deux cols. Rien d'étonnant à cela: ils s'y ramassent 13 à la douzaine. Mais ces deux là, l'Arzelier et l'Allimas campaient face à face comme deux chiens de faïence et, seconde particularité, communiquaient par deux routes.

Détournée et compliquée comme pas deux la première n'avait rien pour plaire. La carte en administrait la preuve en moins de deux. Trop surnois, ce tronçon. Trop tarabiscoté. En un mot hideux ! Impensable de franchir tant de petits rus et de vagues crêtes sans dissimuler quelque traquenard. Un chevron double par exemple. Ou bien une paire de chevrons simples. Ou encore une subtile combinaison des deux... C'était clair comme deux et deux font quatre. Cette route comptait pour zéro !

L'autre, en revanche, avait le profil des chemins qui se laissent deviner en moins de deux. Au creux de la combe, la rivière et la route couraient côte à côte, toutes deux ne faisant plus qu'un dans l'axe d'un vallon enserré par ces contreforts tels deux gardes du corps.

Le cyclo qui passait par-là ce jour là n'avait pas pour habitude de se jeter quatre à quatre dans la première aventure venue ni de concocter ses itinéraires à la six-quatre-deux. Mais tout de même, il n'était pas non plus du genre à couper les cheveux en quatre. Il prit donc la peine de regarder à deux fois. Mais pas une de plus. C'en était assez pour le convaincre de ne pas y aller par quatre chemins ni même par deux car c'était celui-là le bon. Entre Arzelier et Allimas cette combe ne se terminait-elle pas elle-même par un col ? Et quel col ! Mettez-le dans le mille: le col des Deux ! Pour faire d'une pierre trois coups... Pas banal admettez-le. Mais col des Deux ou pas, n'était-ce pas, tout compte fait, qu'un col de plus ?

Eh bien justement c'était un col de plus ! Et un col de plus quand on crapahute au club des 101 Colmatiens, on ne fait ni une ni deux: on l'ajuste entre les deux yeux et on se le met dans la six becieres ! Sept un vieux principe qui n'a rien de bien neuf surtout lorsque ce col est facile. Et quoi de plus facile sinon un col au bout d'une combe ? C'est toujours pareil, un col au bout d'une combe: un zeste de faux plat au début, un soupçon de pente pour le plaisir, un brin de raidar pour finir et déjà, on est dans la descente! Un col au bout d'une combe, se surprit-il à penser, mais c'est un col à deux sous dont on vient à bout en deux coups de cuillère à pot. C'est un col où qu'on se la coule..? douze !

Le deux roues s'était à peine ébranlé qu'il fut rejoint par un autre. Ça en faisait quatre de roues...pour deux cyclistes. Ne cherchez pas, le compte est bon. Même pour un VTT. Z'ont beau rien à voir comme les autres vélos, les VTT, z'ont quand même deux roues. Une sacrée monture ce VTT. Un cinq étoiles avec des allures de cheval de Troie. Comme qui dirait sorti des comtes des mille et une nuits et qui avait dû coûter des mille et des cents. Alliage léger à 100% et tout et tout. Bref: tiré à quatre épingles. Et le gars dessus, sur son trente et un, look fluo et tutti quanti. Avec des jambes de vingt ans! chaussées de bottes de sept lieues... En un mot comme en cent: doté d'un coup de pédale tout sauf hasardeux !

Pas de quoi impressionner l'ancien pourtant. Depuis le déluge, il avait eu le temps de tout connaître l'ancêtre. Il avait tout vu: l'an quarante, la campagne de quatorze et la guerre de trente ans et même la semaine des quarante heures ! Alors, vous pensez, un VTT qui vient faire trois petits tours et puis s'en va....

Oui, mais justement: c'est qu'il s'en serait bien allé le VTT. Porté à se faire la paire, quoi... On a beau se raisonner, jurer ses grands d(i)eux qu'on ne va plus jouer à ces jeux-là, rien n'y fait: les vieux réflexes se ramènent à cent à l'heure.

Côte à côte, le pas de deux dura jusqu'à ce que la pente se relève d'un coup. Mais qu'avait donc mangé ce VTT ! A quel bidon avait-il donc tété et qu'était-ce là pour un entêté ? A nouveau, il avait pris le large ! Pas de quoi être aux cent coups, mais fallait réagir. Et vite.

Mais le vieux diesel deux temps, jadis toujours partant pour les quatre cents coups hésitait quelque peu.

C'était pourtant pas le moment de faire les cent pas ni de compter les moutons. Pour espérer le rejoindre fallait pas attendre cent sept ans ni chercher midi à quatorze heures. Fallait y aller, frapper les trois coups et mettre les bouchées.. triples !

«Comme au bon vieux temps», lui susurra son double enfoui dans la quatrième dimension de son for intérieur. Reçu cinq sur cinq ainsi interpellé entre quatz'yeux par sa vieille nature il fut en cinq sec aux trousses du cabri. Mais à la faveur d'une nouvelle rampe, le six cylindres à gros pneus en rajouta une louche et son fier coursier une couronne...

Vous avez cent fois raison: on aurait le moral à zéro pour moins que ça. Mais dut-il lutter à cent contre un, le pépé redevenu flingueur sentit son sang ne faire qu'un tour. Quitte une fois pour toutes à souffrir mille morts et peut être même à revoir son quatre heures - un comble dans un col dont il s'était promis ne faire qu'une bouchée - il mit en quatre sa vieille carcasse.

Tant et si bien qu'à pas comptés, il fut bientôt à deux doigts de son bourreau. Qui était du coin et non de Troyes ou de Sète.. Avisant soudain, à moins une d'être rejoint, un chemin de traverse, il disparut dans les buissons. Son challenger en demeura comme deux ronds de flanc. Juste le temps d'être rappelé à la dure réalité par une troisième rampe. Jamais deux sans trois, dit-on. Mais celle-là valait les deux autres réunies. Au carré. Ou pire : à la puissance deux !

Passer le trente dents, vite. Qui, bien sûr, refuse de passer: ça doit être vendredi treize... Et à l'arrière, tout est déjà à gauche depuis belle lurette. Sur la dix de der ! Récupérer un peu. D'urgence. Mais comment parer à l'urgence quand on est dans le trente-sixième dessous, au degré zéro de l'asphyxie et que vos moments sont comptés ? En faisant des zigzags sur la route peut-être. Presque des huit... Mais rien n'y fait. L'équipage va-t-il boire son bouillon d'onze heures ?

Un virage. On aurait pu y tailler des escaliers. Il sonnera l'hallali. Arc-bouté mais déjà immobile, suspendu entre vie et mort, l'ancêtre prend soudain de la gîte et, les quatre fers en l'air, s'affale dans le fossé !

Les sapins peuvent en témoigner : l'écho de la montagne a longtemps retenti de la clameur des cinq lettres blasphématoires. Leurs quatre vérités, les ont entendues. Sans avoir besoin de se les faire dire deux fois !

Et c'est finalement à pied, presque à quatre pattes que fut franchi ce col des Deux, pas plus haut que trois pommes.

C'est vrai au fait, quelle altitude, ce cafardeux ? Ce petit merdeux ?

Mille deux cent vingt-deux mètres...

Dites, ça serait pas un coup (rudement) monté ?

Les péripéties ici relatées sont purement imaginaires et toute ressemblance avec une situation et/ou des personnages existants ou ayant existé ne saurait être que fort...huit !

Michel LALOUX N°2417
MONS (Belgique)

LA PASSION DES COLS

Comme vous toutes et vous tous, je suis amoureux des cols. Je les vénère, ils me passionnent.. Qu'ils soient petits, moyens ou grands; qu'ils se disent cols, pas ou cormets : je les aime. A quelque région qu'ils appartiennent, je les adore.

Et les beaux étrangers fascinants...

Qui n'a rêvé du mystique Stelvio Italien, du somptueux Furka Suisse, du majestueux Grossglockner Autrichien? Tous, je me languis de les courtiser

Ha ! l'enchantement sensuel de leur silhouette lointaine, secrète et mystérieuse s'épanouissant au fil des kilomètres. Commence alors le grand jeu de la séduction. Approcher haletant et l'hésitation feinte avant d'aborder leur pied avec humilité et prévenance. Flatter tout au long leurs paysages envoûtants aux délices infinis et aux effluves capricieuses. Caresser leurs rotundités. S'attarder au plus fort de leurs charmes se dévoilant peu à peu : lutinage exquis. Pénétrer leur intimité avec tendresse et jouir des mille désirs de leurs tendres attraits jusqu'à l'extase voluptueuse de leur sommet offert. Oui; on ne force pas un col, on ne le viole pas; on le séduit. Il nous accorde ses faveurs s'il nous en trouve digne. Mais malheur à l'impudent, au goujat, au sagouin.

Les cols savent aussi nous pardonner.

Jeune présomptueux en 1989, je suis revenu en amant soumis sur les pentes mordorées d'un Stelvio autumnal en 1994. J'ai affronté les tourments de ses multiples tournants. La communion fut parfaite, l'étreinte inoubliable. Plus les épreuves sont ardues, plus le mérite est grand et le plaisir indélébile.

Paradoxal comportement du céleste cycliste à nos cols adorés, les serments sacrés et véritables s'accordent aux promesses des amants volages. On les quitte pour d'autres, éternels vagabonds.

Mais la montagne compatissante sait qu'on ne l'oubliera pas. Elle nous accueillera encore.

Christian CAMOZZI N°3733
Rennes (Ille et Vilaine)

CONCENTRATION 1994 AU COL DE LA BISOIRE

En ce dimanche 22 mai de Pentecôte, le soleil brille dans le ciel et dans le coeur des «Cent Cols» Vosgiens: la confrérie des 100 Cols leur fait l'honneur d'y organiser leur concentration nationale.

Après avoir avalé le col de Bonnefontaine, baigné de soleil, je plonge à toute vitesse pour ne pas être en retard au rendez-vous de Tendon de 10 heures.

L'approche de ce petit village, que je connais pourtant très bien, me fait frissonner. Il y a une agitation inhabituelle de cyclistes en tous sens, certains dont je n'arrive pas à croiser les yeux me saluent d'un ô combien sympathique «salut Jean-Pierre». Un grand moment va commencer !

Sur la petite place de l'église de Tendon, regorgeant de cyclistes de tous genres, connus ou inconnus, je retrouve l'équipe dirigeante des 100 cols : Henri Dusseau, Jean Perdoux, René Poty, leurs familles et leurs amis. Avec Henri Dusseau, j'indique à la grosse centaine de cyclos présents et silencieux, le programme du week-end. L'horloge de l'église sonne 10 heures, il faut donc se diriger vers le col de la Bisoire.

Je suis le dernier à enfourcher mon vélo. Très vite, je retrouve Jean Perdoux et son épouse avec qui j'échange quelques propos intéressants (pour une fois de vive voix!). La route se redresse, je rejoins André Fralin, un grand dirigeant et un grand cyclo Vosgien. Au col de la Bisoire, Jean-Pierre Lebedel et les cyclos du club Vélocio d'Epinal nous accueillent avec un petit casse-croûte et des boissons très conviviales...

Je goûte cette merveilleuse détente en discutant de tout et de rien avec tout le monde. Mon épouse et mes enfants sont présents, je suis heureux.

C'est l'inauguration officielle du col de la Bisoire avec les amis d'Epinal et les petits mots officiels, simples et sympathiques pour la concentration nationale des «Cent Cols».

Après une descente prudente par une route étroite et bosselée vers Eloyes, il faut mériter son repas en gravissant une grande partie du col du Singe. Se retrouvant à l'auberge de Purifaing, nichée dans la forêt, cinquante d'entre-nous se restaureront et deviseront sur les cols à venir...

Il est 16 heures, le noyau se disloque, certains franchiront les derniers kilomètres du col du Singe. Pour ma part, je termine la journée en empruntant de petites routes bien tranquilles, en compagnie de Jean Perdoux jusqu'au Tholy et avec Pierre Ansel, un ami 100 Cols de longue date et Jean Thiriote de Neufchâteau.

Avant de m'endormir, les images de cette belle journée défilent en désordre et, à de multiples reprises, je pense au lendemain.

J'ai prévu de regrouper, le dimanche matin, nos amis «100 Cols» au Tholy pour un parcours de 110 kilomètres avec 15 cols ! Hélas, une pluie diluvienne nous attend ! Devant l'église, il y a bien une vingtaine de cyclos, mais plus de la moitié déclareront forfait. La pluie est vraiment forte et froide.

Avec Alberto Ferraris (le responsable italien des 100 Cols), avec une dizaine de courageux (dont Marie-Louise Tempé de Mulhouse), nous partons malgré tout.

Dans l'après-midi la pluie se calme et nous rentrons au Tholy, riches en nouveaux cols mais aussi et surtout en amitiés. Mes chers amis, n'est-ce pas cela que vous venez chercher au club des «Cent Col» ? J'espère que pendant ce week-end Vosgien, vous y avez rencontré ces plaisirs.

A l'année prochaine.

Jean-Pierre ADAM N°347, SAULXURES (Vosges)

«ESCUSIEZ-MOI»...

Drôle de titre!... C'est un jeu de mots un peu facile dont vous trouverez la signification dans quelques lignes. Donc je m'excuse de mettre mon grain de sel dans un ou deux des remarquables circuits concoctés par René Poty et Michel de Brébisson dans les topos que nos deux collègues nous proposent... mais si je le fais c'est simplement pour apporter quelques compléments d'informations aux éventuels «circuitiers».

Tout d'abord dans le cadre de l'itinéraire Cb3 du Topo n°2 : le col de l'Escuzier (qui m'a fourni un titre sans trop me creuser la cervelle) peut facilement être ajouté au programme proposé. En venant de Saint-Dalmas il faut pour cela, un petit kilomètre avant le col de Moutière, s'élever à gauche de la route par des pentes herbeuses faciles, en portant le vélo d'abord, en le poussant ensuite, le col devenant assez vite évident.

Si vous ne cherchez pas les complications revenez à la route par le même itinéraire. Les mulétiers sont en général acrobates et vous ferez sûrement une bonne partie de la descente en tape-cul sur le vélo... même avec des pneus de 25. Comptez une petite heure pour le détour.

Merci aux «inventeurs» du circuit en ajoutant encore une précision utile pour le calcul de votre itinéraire éventuel: très étroit et tracé au flanc de pentes fort raides, le sentier reliant le Col de la Moutière au Col de Colombart n'est à peu près jamais cyclable malgré une pente moyenne qui pourrait faire penser le contraire.

Du temps que j'y suis, quelques détails complémentaires relatifs à l'itinéraire Da4 du Topo n°3 :

a) en ce qui concerne la première variante indiquée, la descente du Col du Colonney à Flaine est très caillouteuse dans la partie supérieure où on utilise la piste de ski et cyclable ensuite quand on quitte la piste pour un chemin de service des remontées mécaniques.

b) le sentier Col de Cou - Col de la Frête a été ravagé par des travaux forestiers durant l'automne 94. S'il n'a pas été remis en état vous aurez des problèmes en période humide.

c) à ce qui a été écrit au sujet de l'intérêt de ce circuit, j'ajoute le superbe coup-d'oeil sur le Mont-Blanc dans le secteur sommet des Grands Vans - Col des Grands Vans.

d) les cols de Pelouse et de Platé étant déjà dans mes tablettes, j'ai compensé par le Col de Monthieu. Il n'y a guère qu'un kilomètre depuis la gare supérieure de la télécabine de l'Aup de Véran mais le parcours est entièrement sur de grandes dalles de roche calcaire. On progresse au jugé, en se repérant sur quelques cairns de loin en loin. Bien sûr c'est l'exemple même du col où le vélo est non seulement inutile mais parfois gênant. Mais si, comme moi, vous êtes un peu timbré allez-y... l'ambiance extra-terrestre garantie mérite le détour. Attention toutefois aux innombrables crevasses (des failles) dont certaines très profondes que vous aurez à enjamber tout au long du cheminement sur ces dalles calcaires.

... et bonne route!!

André VOIRIN N°104
GERARDMER (Vosges)

AU PAYS DES MONTS ET DES COLS SANS RENOM

Les Monts d'Ambazac: les faibles altitudes de ces «collines» du Haut-Limousin pourraient faire sourire nos grands montagnards. Appellation prétentieuse,... Et pourtant je comprends mieux aujourd'hui l'avertissement de certains... «Ceux là réviseront leur jugement.»

Au pays du granit, des eaux vives et des forêts, je n'ai trouvé qu'une succession d'ascensions. Dans cette contrée, les petites routes désertes n'étaient pas sans me rappeler celles du Morvan chères à mon coeur, ou encore celles des Monts du Lyonnais où j'ai franchi mes premiers cols.

Dans un écrin de verts pâturages et d'épaisses forêts, j'ai découvert six perles : trois sites BPF (Château-ponsac, Chatelus le Marcheix, La Jonchère) et surtout trois cols bien isolés : La Roche (87-456), l'Alleger (23-606) et la Sablonnade (87-480). Il serait dommage de ne pas y associer les ascensions du Signal du Mont Jouër, du Signal de Sauvagnac et du Puy de Beusoleil.

Après la descente du col de la Sablonnade, face à l'église de Compreignac, j'avais envie de rendre hommage à cette région qui comblera tant le grimpeur avide de cols peu fréquentés que l'amateur de sites... Une région délaissée parce qu'éloignée des grands massifs montagneux où la moisson de cols sera la meilleure.

Eric LAS TENNET N°3191
LYON (Rhône)

OH! NOS BELLES VOSGES

Comme son dur paysan dont le visage reflète les souffrances et les angoisses successives, la terre Vosgienne se met toujours volontiers en frais pour accueillir ses visiteurs, avec des ciels voilés qui cachent souvent sa beauté.

Le vrai visage des Vosges, c'est le triptyque répété de leurs vertes vallées longuement allongées, de leurs côtes montantes aux multiples festons, de leurs âpres plateaux aux ondulations tourmentées, creusés à coeur de profondes plaines. Pour nous cyclos, il nous faut du beau et du rustique.

La montagne Vosgienne offre ses lacs purs, ses vallons sauvages, ses forêts odorantes, ses rochers escarpés, ses sommets facilement accessibles par des cols hautement célèbres: Hauts-Jacques, Bonhomme, Schlucht, Feignes... ménagent de merveilleux points de vue.

Le vrai visage des Vosges, ce sont des ciels d'après-midi finissant, portant jusqu'à l'horizon des nuages échevelés, surtout lorsqu'au lointain, des crêtes ceignent leur front d'un bandeau de velours bleu.

Vous irez égrener et contempler du haut de ses sommets où les chamois sont rois : Honneck, Kastelberg, Grand-Ballon. Quand vous aurez vu toutes ces choses, quand vous saurez vraiment ce qu'elles valent, quand, derrière la rudesse du premier abord, vous sera apparu le canevas des vaux et des bois, dès lors vous connaîtrez et vous aimerez le vrai visage des Vosges.

PS : Amis «Cent Cols» sachez que dans les Vosges, il existe plus d'une centaine de cols, plus beaux les uns que les autres.

Jean-Luc HAISMANN N°2833
Mulhouse (Haut-Rhin)

RANDONNÉE PRIVADOISE

Rituellement en juin, nous allons à Privas faire la randonnée organisée par les cyclos randonneurs Privadois.

Cette année bien que nous soyons à peu de jours du solstice d'été, ce dimanche n'est pas très ensoleillé et un ciel maussade nous accompagnera toute la journée. Inutile donc de charger nos sacoches de crèmes solaires.

Vers les neuf heures, nous quittons la salle de la Chaumette, pour y revenir en fin d'après-midi. En effet, Rolland, Claude, Robert et moi-même avons décidé de prendre «notre temps» et de pratiquer du «cyclo-tourisme détente», mais non sans difficulté tout de même.

En hors d'oeuvre, c'est la montée du col du Moulin à Vent, agréable par la vue qu'elle offre sur la ville et la vallée. Au sommet (598m), et après quelques instants de repos, nous allons aborder prudemment la descente sur les Ollières, car la route est très gravillonnée et la température des plus basses pour un mois de juin: à peine 14° en fin de matinée !

L'absence du soleil avait au moins un avantage, c'est que nous n'avons pas souffert de la chaleur pour atteindre St Michel de Chabrillanoux, lieu du contrôle, au terme d'une montée de 8 km, en surplomb permanent sur la vallée de l'Eyrieux. Sur la place de ce charmant petit village, Jean Claude accueille avec le sourire tous les cyclos qui passent une fois pour le petit parcours et plusieurs pour les plus longs.

Au menu caillettes, saucisson, pâtés etc... Ne sommes-nous pas au pays de la bonne charcuterie ! Nous posons donc nos vélos et nous sortons nos pique-nique qui s'avèreront presque inutiles, vu la qualité des ravitaillements proposés lors des contrôles. Après un bon café nous abordons la descente sur le Moulinon, par une route confidentielle mais très étroite, sinueuse et pentue. Après quelques kilomètres ouf.. nous sommes à nouveau au bord de l'Eyrieux. La dénivelée de la journée n'est pas terminée. Reste l'ascension du col du Chapelet. Le départ est rude, aussi décidons-nous avec Claude que ce cerisier dans le virage au bord de la route est le bienvenu. Les basses branches ont déjà été visitées mais avec un peu d'étirement nous avons quand même le bonheur d'en déguster une dizaine. La pente de ce col offre un bon pourcentage et le bas de la vallée s'éloigne rapidement.

Le soleil n'est toujours pas au rendez-vous et nous sentons même une certaine humidité dans l'air. Le col à 456m ne marque pas le sommet et il nous faut encore attendre Pranles pour la fin des difficultés de la journée. Enfin, presque, car après il faut encore franchir une deuxième fois le Moulin à Vent. Après tout cela, le retour sur Privas se fera sans problème.

Cependant à l'arrivée nous comptabilisons 57 km pour 1300 m de dénivelée, ce qui n'est pas très évident pour «un petit parcours». Ainsi que je vous le disais au début de mon texte, ce fut une journée détente, mais sportive tout de même !

Mauricette ROMERO N°3408
La Voulte (Ardèche)

ET SI CLERMONT DEVENAIT LE COL DE CLERMONT EN GENEVOIS ?

Question première du lecteur «Coliste» : Mais quel Clermont est-ce ? Bonne question. Des Clermont il y en a 19 ou 20 en France. Il y en a même ailleurs...

Réponse : ce Clermont là, il est haut perché en Haute Savoie. Enfin perché à 600 mètres d'altitude, ce qui n'est pas une élévation remarquable dans ce département dont le point culminant dépasse les 4800 m.

Mais où perche-t-il donc ce Clermont? Je vais vous le dire. D'abord, armez-vous (non ça ne risque rien) de la Michelin 74 et comme le préciserait l'ami Poty Pli 5, coordonnées 63/152. Et voilà, vous avez déniché Clermont, baptisé depuis quelques mois, Clermont en Genevois. Joli n'est-ce pas ?

Dominant le village : un superbe et très ancien château. Je ne traiterai pas ici de sa beauté et de son histoire. J'en laisse le soin aux Offices de Tourisme de la région qui le font parfaitement. Un simple conseil : il faut le visiter et en apprécier l'accueil.

Donc ce Clermont niche au sommet d'une superbe montagne qui domine toute la région, et qui nécessite bien des efforts à celles et ceux qui veulent l'atteindre à vélo. Pour ce faire, cyclotes et cyclos ont un large choix d'itinéraires. Une demi-douzaine au moins (et il y a encore des variantes). Tous ces itinéraires accusent de sérieux pourcentages.

Pourquoi penser faire de ce Clermont un nouveau col ? Tout d'abord parce que cela en fera un de plus. Et aussi surtout parce que, à mon humble avis, sa situation le destine à être un col. Elle se justifie car Clermont se trouve en effet en «frontière» de trois vallées sur ses différents versants : vallée des Usses (Frangy), vallée du Rhône (Seysssel), vallée du fier (Vallières) et même celle de la Morge (Albanais). Lorsqu'il pleut là haut et suivant où tombent les gouttes, les ruissellements prennent alors des chemins bien différents.

A vélo, c'est le contraire de l'eau. Il faut souvent ruisseler de...sueur pour venir basculer à Clermont, que l'on vienne de Seysssel, de Frangy, de Rumilly, en grim pant soit par Droisy (quelle vue magnifique) soit par Saint André-Crempigny ou par Frangy-Bossy-La Croix-Rouge. De quelque côté que l'on y accède, Clermont en Genevois se mérite. Mais il rend largement les efforts consentis. Voici donc les arguments que j'avance et qui militent pour que ce lieu devienne un col. Ce n'est pas utopique. Après tout... il y a eu ces dernières années d'autres «naissances». Je vous citerai pour l'exemple le col de Thénésol (dont le parrain est l'ami Rieu), le col de Saint-Jean-de-Sixt cher aux cyclos de Thônes et, le dernier-né (celui là il tient au coeur de Paul Maillet et de moi-même) le col de Men thières.

Les sommités du Club des «Cent Cols» seraient généreuses en ouvrant une étude sur cette proposition. Je suis d'ailleurs surprise que les Perdoux, Dusseau, Poty, les grands de notre confrérie, n'aient point encore envisagé de le faire. Là-haut, les gens de Clermont seraient heureux d'avoir un nouveau titre géographique et... touristique. Pour ma part, je propose. Car j'aime beaucoup Clermont-en-Genevois. Et, il me semble que plus grand serait mon plaisir d'y grimper si cela devenait un COL, en pensant qu'il en serait de même pour les «troupes» de la confrérie des «Cent Cols».

PS: Un récent arrêté du Ministère de la Culture et de la Communication vient de classer parmi les monuments historiques, l'église de Clermont. De type Sarde, cette église est proche du prestigieux château chargé d'histoire. Une raison de plus pour «grimper» à Clermont-en-Genevois en souhaitant vivement que ce haut site Savoyard se pare aussi du titre de Col.

N.D.L.R: Ma chère Jeanne, j'ai soumis votre idée au comité d'homologation des cols de France de notre confrérie. Il semble que Clermont soit un véritable mont et hélas ! ne peut être considéré comme étant un col ! Regrets... mais vous avez raison : Clermont, c'est vraiment chouette. J.P.

Jeanne HERNIOLE N°2470
BELLEGARDE (Ain)

LES ULTIMES COL... EMBOURS !

Pour la 3ème et dernière année (il faut savoir s'arrêter!) voici quelques jeux de mots sur notre obsession commune : les cols !!! J'ai eu du mal à m'y mettre, mais ça y est je MI-COL !!!

- Une grange en haut d'un col... L'ABRI... COL.
- Le passage préféré des braconniers montagnards... LE COLLET.
- Un faux col.. COL... LEURRE (d'affiches qui se dé.. collent!)
- COL... IRE est l'ancien nom de COL... ERE.
- Défier le Pas d'Envalira... le PAS TOISE.
- L'écobuage dans un col... C'est là L'COL à BRULER ?
- Abandonner dans le col de Mente... ARRETER Là L'COL DE MENTE.
- Ajouter un col de plus dans sa liste des 100 cols... Là L'COL EST MIS.
- Au Japon, un paysage est décevant s'il n'y a ni col NI PONT !
- Je crois savoir qu'un cyclo de l'A.S.P T T se doit de franchir... le col du TÉLÉGRAPHE, tandis que celui de l'U.S Métro doit monter le col du PORTILLON... Quant à ceux de la RATP, ils n'ont pas de bus à cols à l'esprit, mais des CARS A COLS EN TETE !!!

Je stoppe là, je fatigue... Mon maître des cols m'a puni... Je suis mis au pas... Avec deux semaines de cols...

Youpi !!!

Raymond COCHET N°2765
PAU (Pyrénées-Atlantiques)

36 COLS... AU SUPERLATIF

- 1948 - Dégagé de ses obligations et soucis militaires, mon cerveau qui, depuis 21 ans squatte impunément ma petite tête vient de faire une découverte qui va valoir à la longue son pesant de rustines et de dissolution.

Il vient d'inventer le cyclotourisme, exploite d'autant plus méritoire que je n'ai pas de vélo. L'hypothèque de ma future première paye apporte une fin heureuse à ce cruel sous-équipement. Un cadre, deux roues, trois vitesses, et voilà comblées les modestes exigences d'un débutant ignare et livré à lui-même.

Des premiers essais, surgit d'emblée un inquiétant paradoxe: les muscles les plus maltraités ne sont pas ceux qui travaillent mais ceux qui se prélassent bêtement sur la selle, et la solution de cette douloureuse énigme m'occupera un certain temps. Quoi qu'il en soit, j'étais parti, plein de fougue, d'insouciance et d'inexpérience, à la conquête de l'espace et de l'inconnu, à la recherche du toujours plus loin, toujours plus haut, toujours plus beau, tant il est vrai que le cyclotourisme d'aventure n'est qu'une superposition incessante de superlatifs, notre jardin aux souvenirs différents pour chacun de nous.

Du mien, j'ai déterré cet assortiment de gros légumes, bien modeste sélection par égard pour le lecteur dont j'espère, en retour, l'indulgence puisqu'il n'y trouvera que des cols.

Le plus ancien de tous : le col de Berthiand, en Bugey. Sévère initiation pour un novice équipé en 48 x 20, mais qui avait 46 ans de moins qu'aujourd'hui.

Le plus ancien des grands : le col de la Croix de fer. Découverte simultanée de la haute montagne et du double plateau, en attendant le triple.

Le plus ancien des muletiers : le Cormet de Roselend. En 1953, pas de lac, pas de route. La solution s'impose d'elle-même. Une immense passion vient de naître.

Le plus beau : la Petite Scheidegg ? le Pitztaler Jöchel ? la Fenêtre de Durand ? le Galibier ? Choix déchirant. Je m'abstiens.

Le plus haut : le Puerto de Veleta. Tout chauvinisme rentré, laissons à l'Andalousie son record d'Europe, loin au-dessus de notre Bonette nationale.

Le moins haut : le Pas de la Couelle, 500m. Je n'ai rien en dessous, c'est l'altitude requise pour être pris en compte et m'épargner la ridicule chasse aux taupinières.

Le plus grandiose : la Brèche de Roland... D'un côté c'est l'Afrique et de l'autre la France.

Le plus dur : le tizi n'Aït Imi, du Haut-Atlas Marocain. Un vrai muletier celui-là, avec de vrais mulets qui éjectent leur cavalier à la vue d'un vélo.

Le moins dur : le Lautaret, quand on vient du Galibier. C.Q.F.D...

Le plus terrible : le Hochtor autrichien. Taux exorbitant de 12 %, en données non corrigées des variations saisonnières. Sous l'orage, refus dédaigneux de l'assistance d'une jeep, renforcé d'un bras d'honneur sans lâcher le guidon. Aujourd'hui, j'ai décidé d'être un héros.

Le plus blanc : le Joch Pass, et même plus blanc que blanc sous un mètre de neige fraîche. Et moi sous les quolibets des fainéants qui me survolent en télésiège. Mais qu'est-ce que je fous là?

Le plus romantique : le Passo Vénina sur la grande crête Bergamasque. Nuit de Chine dans mon duvet givré, entre la pleine lune et le plancher boursoufflé des brumes laiteuses qui me caressent les orteils.

Le plus émouvant : l'Albrünn Pass du haut Valais. Tandis que je montais sous la pluie, à quelques lieues de là, le glacier d'Allalin écrasait 80 ouvriers dans leur baraque de Mattmark.

Le plus arrosé : le tizi n'Kouilal en Kabylie. La douche la plus formidable de mon existence qui fut pourtant richement dotée dans le genre.

Le plus touffu : le Passo della Banchetta et ses fourrés de vernes inextricables. On a dû m'entendre jusqu'à Sestrières blasphémer et prendre à témoins les filles de joie et les lieux de leur coupable commerce.

Le plus honteux : le Landschitzscharte, en Styrie. La descente est trop risquée. On revient, l'air aussi conquérant que trois ténias dans leur bocal de formol. On voudrait raser les murs et il n'y en a pas. Et pourquoi cette impression que tout le monde vous reconnaît et rigole doucement ? Grandeurs et servitudes de l'anticonformisme.

Le plus affligeant : entre la Forcella Toblin et le Hohtürli à qui la palme ? Le brouillard marchait plus vite que nous. Je t'avais fait miroiter, mon pauvre Marcel, les Cimes de Lavaredo et les glaciers de la Blümlisalp. La déception fut à la mesure de nos espérances mais tu as fini par comprendre que je n'y étais pour rien.

Le moins rassurant : le col de Mourre Gros, entre Verdon et Bléone. Quand on a trouvé la clé, il ne faut plus la perdre. Le plus germanique : le Schwarzbachwacht Sattel, qui trouve le moyen d'aggraver son cas en se rapprochant de Berschtesgaden. Répète dix fois sans respirer, c'est gagné, et en plus tu passes à la télé.

Le plus slave : le Vrsic, dans les superbes Alpes Juliennes. Même exercice que ci-dessus et en plus sans éternuer car il faut prononcer Veurchitch.

Le plus celte : le Llanymawddwy. Comment peut-on être Gallois ? aurait dit Montesquieu s'il avait connu la draisiennne.

Le plus latin : le Passo della Torre di Satriano. Quelle douce mélodie ! L'italien devrait être la langue universelle. Comment se dire des choses désagréables dans une langue aussi musicale ?

Le plus perfide : le Passo di Redorta, un traquenard Tessinois, l'air de rien. On a frôlé le drame, frôlé seulement, parce que nous étions trois.

Le plus ferré : le Passo Rosetta : avec ses câbles et ses échelles, il n'est pourtant pas le plus typique des Dolomites, mais sans toi mon brave Henri, j'y serais encore, misérable petit tas d'os au pied des Pale di San Martino.

Le plus boréal : le Merkenes, au-delà du Cercle Polaire où le soleil empêche les cyclos de dormir.

Le plus austral : le tizi n'lkhsane, entre l'Atlas Marocain et le désert. On fera mieux la prochaine fois.

Le plus oriental : l'Aniste. Je me suis perdu, ça arrive, mais c'est la faute à ma carte, naturellement. Un vieillard secourable me guide sur ce col herbeux inconnu, en vue du rideau de fer Bulgare. C'était en 1985, alors les Serbes nous aimaient bien.

Le plus occidental : l'alto de Candan en Galice. Dommage pour l'irlandais C' Connor qui méritait le titre mais à qui manquaient 44m pour prétendre à l'homologation.

Le plus original : le kapruner Törl, un seigneur des hautes Tauern. Curieux parcours fait de route, de piste,

de sentier. Des tunnels gluants où beugle une ventilation assourdissante et même un monte-charge à touristes à l'air libre. Si ça ne vous suffit pas... L'ennui, c'est interdit au tourisme particulier. Culot ou diplomatie conseillés.

Le plus bouleversant : le Passo de San Osvaldo. Le barrage du Vaiont est toujours là mais il ne retient plus depuis 30 ans que la terre glissée de la montagne et qui en a chassé l'eau sur Longarone, noyant 3000 personnes. Peu à peu la végétation recouvre le désastre d'un voile pudique sous les grandes dalles lisses d'où la mort est venue.

Le plus comique : le Glattjoch, en français le col lisse, prometteur d'une belle séance de roue libre. A un détail près: la route espérée n'existe que sur la carte de Mr. Mair. Danke schön, on vous écrira dès qu'on sera en bas.

Le plus joyeux : la Saxer Lücke. La «désalpe» en Appenzell, quel spectacle ! Les vaches sont les reines de la fête. Par centaines elles descendent tout enguirlandées de fleurs dans le tintamarre tonitruant des sonnailles. En costume «d'armailis», les bergers les accompagnent avec chacun deux énormes clarines pendues à une barre en travers de leur cou. Des buvettes échelonnées le long du parcours maintiennent à coups de décis de «fendant» le moral des troupes. Voilà le folklore vrai, sans racolage touristique, à usage interne. On lui souhaite longue vie.

Le plus regretté : le col du Carro. Trop longtemps j'en ai rêvé sans l'oser, et maintenant c'est trop tard. Grâce à toi, Michel, je sais au moins que c'était possible et je regrette d'autant plus.

Le plus énigmatique : le Valico di quota 113, qui totalise 875m. Alors ? Les cols soumis aux quotas ? Intolérable. Mais le coupable est démasqué, il s'agirait d'un nommé Paul André, infirmier psychiatrique, victime d'une fixation sur le chiffre 113. Actuellement en fuite, l'individu est activement recherché.

Le plus grand de tous : le Théodul Pass, à la fois le plus haut, le plus beau, le plus mythique, bref le superlatif absolu, la consécration suprême du cyclown un peu fou.

Arrêtons là. Il suffirait de remuer encore un peu les souvenirs pour allonger cette liste de superlatifs déjà à la limite du supportable. Peut-être donnera-t-elle des envies à certains, permettra-t-elle à d'autres des comparaisons personnelles. Elle démontre en tout cas que la chasse aux cols n'est que dérision quand elle a pour seule fin d'aligner le maximum de noms au lieu de rechercher l'insolite, la difficulté, l'aventure.

Nous avons la chance de pratiquer un des rares loisirs où cette aventure est encore possible, mais elle ne nous sautera pas dessus comme la vérole sur les classes laborieuses au cours de gentilles balades organisées, il faut aller la débusquer là où elle se cache.

Et croyez-moi, ça vaut tous les brevets du monde.

Michel PERRODIN N°26
TALANT (Côte D'Or)

SURPRISE DANS LES VOSGES

Il faisait beau ce mercredi 11 mai. Sous le soleil, le paysage Vosgien se présentait d'une façon on ne peut plus sympathique. Il était temps, car les journées précédentes la pluie et le froid avaient brouillé nos cartes et surtout nos itinéraires.

Comme les cols routiers figuraient déjà sur nos fiches de mise à jour, c'était la recherche d'une série de cols non revêtus qui nous avait fait revenir dans cette région splendide.

Le dimanche, malgré la pluie incessante nous avons opté pour la forêt domaniale de la Haute Meurthe dans le sens nord sud. Partis de Xonrupt, cela nous a conduit par le col de Surceneux et le défilé de Straiture jusqu'au Vic. Puis, par un chemin devenant sentier au col du Reposoir et à celui de la Borne de St-Dié. La piste trempée et glissante nous a joué de mauvais tours par-ci, par-là. La vue était pratiquement nulle.

Puis, surprise: les panneaux d'une zone protégée interdisent l'entrée même aux promeneurs. Et c'est bien là que selon nous devait se trouver le col des 4 places. Cependant, priorité à l'environnement et ce sera donc un col de moins au tableau de chasse.

Une descente et une montée plus loin c'était d'ailleurs et mathématiquement celui des Trois Places qui nous attendait ! Puis, après la ferme-auberge de Balveurche et son ravitaillement, nous gagnons la forêt par une piste formée par des trous remplis d'eau et de boue. Nous la prenons d'assaut, car pour arriver au col de Malakoff, à la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas?

Et puis, surprise ! On se trouve devant le panneau du col des Harengs marinés. A 600 km de la maison, nous sommes bel et bien chez nous ! Et ce mercredi, comme le monde est petit, le premier col où nous arrivons c'est celui du Brabant, province voisine de la nôtre. Le collet Mansuy, celui de Rouge Mousse, transformé en marais, le col de la Vierge et celui du Bockloch.

Et là, à gauche sur une piste de GR, de nouveau de la boue à discrétion. Je dérape, je pousse un peu trop fort: Adieu ma chaîne, les montées sont faites ! Je la repêche dans la flaque d'eau et décide de continuer à pied jusqu'au col de Pourri Faing avant de faire la réparation.

What's in a name? C'est ce qu'à ce moment là, je me suis demandé. Et voilà, une autre surprise: pas de Faing à traverser, rien de Pourri. Une belle passerelle comme on en trouve dans les ports de pêche est là pour franchir le marais et le col !

Constant VAN WATERSCHOOT N°2700
MIDDELBURG (Hollande)

QUELLE CHALEUR !...

Cette année, c'est la route des châteaux Cathares que je choisis pour mon voyage itinérant et c'est dans les gîtes que je ferai étape.

Il me faudrait des pages entières pour décrire la beauté de ces ruines, de ces villages du bout du monde et de ces superbes vallées. Que tout cela est beau.

Que j'ai chaud !...

Parti d'Arles sur Tech en zigzaguant par les châteaux d'Aguillar, Peyrepertuse, Durfort, Couiza, Soumia et retour à Arles sur Tech 700 km et 30 cols.

Que j'ai eu chaud !...

De retour, je prends la route des vacances et c'est à Font-Romeu puis à Ax les Thermes que je fis étape pour visiter la région et continuer ma collection de cols dont plusieurs sont bien connus et très durs. J'ai pensé à vous cyclos dans le col de Pradelles (1999m). Je suis monté avec mon vélo sur les grosses pierres. Comme cela, j'ai les 2000m ! (SIC) *

Puis mes vacances continuèrent à Massat (Ariège) où je roulais avec les cyclos Massatois. Ils me firent découvrir leur belle région et m'accompagnèrent dans les cols des environs. Deux de ces cols me restent en travers de la gorge !... Le col de Crouzette (1241m seulement) et le col de Péguère (1375m). Mais, à 16 et 18 % sur 4 kilomètres. Que j'ai eu chaud !... Merci à mon 28x28. Que c'était dur !...

J'ai pique-niqué avec les cyclos dans le col d'Agnès. Superbe ambiance ! Nous avons eu chaud, mais nous avons de quoi nous rafraîchir !... Merci à tous ces cyclos Massatois qui m'ont accompagné pendant quelques kilomètres dans ce voyage itinérant et qui se reconnaîtront.

J'avais décidé de visiter l'Ariège après avoir lu dans notre revue un très bel article sur cette région. Oui, Ariège terre courage, vous êtes une superbe région.

Que j'ai eu chaud ! Mais que j'ai aussi bien bu.

3000 kilomètres en deux mois - 90 cols - 28x28 bien venu !

N.D.L.R * en réalité 1985 mètres ! la pierre devait être grosse !

René MROZLZKOWSKI N°3142
MASNY (Nord)

LE COMA MORERA

Huit heures du matin, le train entre en gare de la Tour de Carol. La correspondance par le petit train jaune de la Cerdagne me conduit à Osseja au pied du Coma Morera.

Dès la sortie du village, à hauteur du camping on entre dans le vif du sujet, la route se cabre et laisse peu de répit. Après quelques kilomètres se présente une intersection. A gauche, par la voie la plus directe les pourcentages sont constants. Les deux itinéraires se rejoignent au col de Pradelles (1985m).

Comme un panneau indicateur conseille d'effectuer le circuit en empruntant la route à droite, je n'hésite pas. Cela me permet de souffler un peu, au-delà l'on retrouve des pourcentages sévères.

Un renard débouche à mon nez et traverse la route sans hâte.

Au col de Pradelles, il reste trois kilomètres pour atteindre la cime.

Surprise, la route est barrée par d'énormes blocs de pierres, peut-être a t-on voulu éviter la détérioration du site par les 4x4. Je double de nombreux piétons dans ce final pour atteindre la borne 504 où chacun fait une photo; Il n'est que midi mais il fait déjà très chaud.

Après m'être restauré, je poursuis mon périple en m'offrant les cols muletiers de Mayans, San Salvador et Bassa, ces deux derniers me permettent d'augmenter mon capital de «2000» pour le compte des «Cent Cols».

Dans cette boucle, je viens en aide à un groupe de vététistes espagnols. L'un d'eux a crevé, il possède bien une chambre à air de secours mais aucun n'a une pompe ! C'est avec soulagement qu'ils peuvent repartir.

Ma randonnée devrait se poursuivre par les cols de Queralbs, le Pas del Lladres et les Collades pour rejoindre Cotze mais je suis fatigué et la chaleur aidant, je décide de regagner Osseja par la voie directe.

Ce sera à nouveau le petit train jaune puis le retour en Picardie...

Bernard LAVIEVILLE N°1282
AMIENS (Somme)

GAMBERGE CHEZ LES BLAIREAUX

Comme beaucoup, je fais du VTT... enfin... il serait préférable de dire... j'essaie de faire du VTT !

Jusqu'à présent je ne me suis frotté qu'à deux des quatre «VTT Francilien». Quand on est sur ses terres, c'est plus facile et on ne risque pas grand' chose. Le reste consiste en une longue série de balades entre différents GR, pour voir comment c'est fait, hors des sentiers balisés.

Nous sommes le 7 août. Il y a moins de vingt minutes je frissonnais dans la longue descente de Montbrand à La Faurie. Maintenant je risque de faire «sauter les plombs» dans les lacets conduisant à Seille.

«Je fais le Blaireau». N'oubliez pas une nouvelle posture de descente, ce n'est qu'une organisation VTT du club omnisports de la Faurie dans les Hautes Alpes. Et cela, tout simplement, parce que ma fille, chez qui je suis en vacances, m'a dit:..» Papa, des amis de la Faurie organisent le Blaireau. Tu as ton VTT, tu dois le faire ! «

Étant venu spécialement dans le Haut Buech pour glaner quelques muletiers, je ne peux pas m'y soustraire. Me doutant bien qu'il y a un abîme entre la pratique solitaire du cyclotourisme en milieu montagnard et la participation à l'une de ces grandes messes du vélo tout terrain, je m'entraîne sérieusement.

Le 4 août usant du fallacieux prétexte d'une ultime mise en condition, je déambule sur la piste des crêtes de l'Assietta. Je note qu'avec le VTT je ne monte pas plus aisément qu'avec mon vélo de route. C'est une découverte intéressante, car jusqu'ici, je l'ai plus utilisé pour la promenade que pour un usage sportif. Doublé par deux « Antibes - Thonon «sur vélo route, j'en conclus «Finalement ce n'est pas mieux; c'est même nettement moins bien».

Augures peu favorables... mauvais présage... je me demande comment cela va se passer le 7 août.

Agitant ces sombres pensées, je retrouve le moral dans la descente des Chaumettes. Les randonnées familiales sont bien utiles. En terrain connu, il est plus facile de suivre le circuit.

L'euphorie est de courte durée. Une fois le Buech passé, il faut remonter. Le col de l'Angélus n'est pas tendre. Les jeunes passent comme des avions, les moins jeunes restent un peu plus longtemps à ma hauteur et puis il y a ceux que j'arrive à doubler.

C'est incroyable comme le vélo modifie le comportement des individus. Je ressens un certain trouble lorsque je dépasse. Un peu, comme un plaisir malsain, tiré de la pensée «Tiens, quelqu'un souffre au moins autant que toi». Premier contrôle. C'est la foule. Je ne m'attarde pas sachant qu'il faut poursuivre l'inexorable escalade des acolytes. Que la montagne est belle ! C'est franchement dommage de se contraindre d'y galérer de la sorte.

Victime d'une belle défaillance, un cyclo me demande combien de kilomètres il reste à couvrir avant la descente. Bien que, pas très frais et cueillant des framboises pour donner le change, je tente de lui remonter le moral et lui laisse des barres de céréales pour recharger ses batteries.

Second contrôle. Je suis heureux d'entendre, enfin, parler de la Fédé. Des régionaux s'inquiètent d'amis absents. Beaucoup sont, soit à Mer, soit à la R3C. Me croyant seul dans une troupe d'hérétiques, je suis soudain satisfait d'apprendre la présence d'autres missionnaires. Du coup, il me pousse des ailes et je trouve les pentes moins raides.

Le puissant rationalisme de l'IGN 3338 Ouest élimine l'hypothèse d'un miracle... c'est nettement plus plat.

Maintenant, il n'y a plus aucun doute... ça descend. D'abord sur un étroit sentier aussi pentu qu'acrobatique puis ensuite sur la très roulante route forestière d'Agnielles.

Dieu ! Combien je regrette mon bon vieux vélo classique. Avec ses grandes roues de 700, chaussées de confortables pneus de 28, je n'ai jamais eu de problème dans les endroits les plus mal pavés de la planète. Même sur le très coriace circuit de Tende, tracé par Paul André, nous avons roulé, Pierre Cordurié et moi, bien plus facilement que je ne passe aujourd'hui.

Ca y est, voici le plat et une amusante traversée de la zone voisine du cours du Buech. C'est fini.

Je suis maintenant titulaire d'un superbe brevet de randonneur de vélo tout terrain.

Il est possible que je ne me fasse pas que des amis, mais je persiste à croire que le VTT n'est qu'une formule. Nombreux sont ceux qui y trouvent du plaisir, c'est très bien.

Pour ma part, je n'ai certainement pas réussi à contrôler cet engin comme il faut et ne peux en bénéficier pleinement. En fait, je le considère surtout comme un moyen supplémentaire d'exploration des grands espaces naturels... un outil de promenade utile par sa rapidité relative et ses capacités de franchissement.

J'apprécie le VTT pour ses qualités tout en réservant ma préférence à ce bon vieux vélo. Que voulez-vous, on est classique ou on ne l'est pas !

René CODANI N°1882
Lardy (Essonne)

PAILHÈRES, GALÈRE...

Il est 8 heures, lorsque nous quittons le camping de Savignac (09).

Bien vite nous laissons la N20 pour grimper vers Lordat et y pointer le BPF. Il fait un temps idéal et la montée vers le Château en ruines se fait agréablement. Le cachet du comité des fêtes apposé, nous gagnons le col de Marmare par la route des corniches. Dans un lacet la vue se dégage sur les carrières de talc de Trimouns. La montagne est toute blanche à cause de celles-ci.

C'est au milieu des vaches curieuses que nous atteignons ce premier col. Après une pause «en cas» et photos, nous nous dirigeons vers le col de Chioula, en décrochant au passage celui d'En Ferret.

Il y a de nombreux randonneurs pédestres qui s'éparpillent sur les sentiers. Nous ne nous attardons pas trop et faisons demi-tour pour nous diriger vers Camurac et le col des 7 Frères. Nous nous séparons un instant afin que j'aille chercher le col de Piccata, un petit muletier où la caillasse me force à pousser sur quelques mètres. Il est midi et nous pique-niquons au «7 frères».

Durant ce temps, les nuages se sont amoncelés et la température a chuté. Halte brève a dit Vélocio, alors nous décidons de rejoindre la Fajolle avant de rejoindre Ax les Thermes par le col du Pradel.

La circulation est quasi nulle et bien vite, après la montée du col d'Ubi, nous traversons ce petit village perdu dans une vallée très encaissée. Rare est la population et il faudra attendre l'ouverture de la pisciculture pour pointer le BPF de l'Aude. Pendant que je discute avec le propriétaire, Sylvie a attaqué la montée du Pradel. Je ne la rejoindrai qu'au panneau du col, une heure plus tard.

Le temps ne s'est pas arrangé, le brouillard est tombé sur les sommets environnants, alors que je me lance sur le GR7 pour me diriger vers les cols de Laudari et de l'Estagnet. Ma compagne a préféré descendre par le goudron vers Ax.

Le GR, cyclable à 99%, c'est sans difficulté que j'atteins les deux cols convoités. L'après-midi n'est pas encore trop entamée et il me vient à l'idée de rejoindre le col de Pailhères par les crêtes du même nom. (voir Circuit Cathare dans le Topo n°3).

Le mauvais temps fait rentrer les derniers pédestres. Le GR devient de moins en moins roulant. Bien vite il s'élève et l'on ne voit plus à 50 mètres. Le brouillard m'entoure et une pluie fine commence à tomber. Je dois marcher et pousser le vélo. La végétation trempée vient piquer mes chevilles et la terre humide vient se coller sur mes pneus et sous mes garde-boue, freinant mon avance. La pression atmosphérique ayant bien baissé, l'altimètre indique une altitude approximative de 1900 / 2000 mètres. Heureusement il y a peu de vent.

Je dois suivre les célèbres balises rouges et blanches, sinon je me perds sans problème.

Soudain, devant moi un petit ravin. Le sentier bifurque vers la gauche et ne me semble plus monter. Je serais curieux de voir quel est le paysage par beau temps. Je peux rouler à nouveau mais c'est plutôt à l'emporte-pièce. Un replat me fait penser que j'ai dû atteindre le Pas du Loup (1975m).

Plus loin, il me semble entendre des voix. En effet, à la Couillade de Fond Nère, je retrouve une route carrossable. Quelques maisons me font dire que je dois être à la station du col. J'atteins enfin le Pailhères dans les feux des phares des rares autos dont les propriétaires ne se demandent certainement pas d'où je peux arriver.

Je pousse jusqu'au col des Trabesses où la vue n'est pas meilleure. Je passe ce premier «2000» de l'année avant de redescendre sur Ax.

Ma vue est troublée par la bruine sur mes lunettes et j'évite de justesse plusieurs pierres tombées sur la chaussée. La descente s'avère très dangereuse. Je traverse ce qui me semble être la station d'Ascou-Pailhères, mais dans le brouillard tout se ressemble, le doute s'installe. Suis-je descendu du bon côté ?

Je fais un point sur la carte. De chaque côté du col il y a une station de ski et il y a autant de lacets sur chaque versant. Dans cette purée de pois il n'y a pas un seul point de repère ! Me fiant à mon sens de l'orientation, je continue ma descente.

Le temps se dégage et le panneau du hameau de Lavail me réconforte sur le bon choix du versant. Bien vite c'est Ascou et les grands lacets qui me ramènent enfin sur la station thermale.

Le kilométrage a dépassé les 100 km et 13 cols de plus. Si ce chiffre porte bonheur, ce jour là, Pailhères c'était plutôt Galère.

Didier REMOND N°1202
Aulnay-sous-Bois

UNE IDÉE DE JEU

Maryvonne DRIARD-TERRIER et Jean-Louis ACIN ont été les plus perspicaces pour dénicher des parcours ayant un rapport: nombre de cols / kilomètres très payant.

Voici leurs trouvailles:

Maryvonne nous propose au départ de Xonrupt (Vosges) 7 cols en 18 km ! ($100 \times 7 : 18 = 38,8$) Surceneux, Port des planches, Charbonniers, Trois-Places, Malakof, Harengs-Marinés, Brande. Jean-Louis ACIN de Nouaille (86) propose lui 11 cols en 77 km ! ($100 \times 11 : 77 = 14,28$) Au départ de Saint-Jean-le-Vieux (64): Heganzo, Elhursaro, Arnostéguy Orgambide, Arthe, Asqueta, Irau, Sourzay, Burdincurutcheta, Haritz-curutche, Haltza.

Jean ROCHE nous invite à relire la page 52 de notre revue de 1994 un article de JC PRAST de Sallanches. 18 cols pour 78 km (dont 7 à plus de 2000m).

Jean ROCHE

L'APPEL DES CÉVENNES

Amis cyclorandonneurs, vous qui rêvez de grands espaces, de chasse aux cols, d'autonomie, de liberté, de galères en tous genres, allez donc faire le raid TRANSCÉVENOL, le premier week-end de septembre, d'Alzon à Lanarce, en traversant les Cévennes du sud au nord.

Petites routes perdues dans la montagne, cols à tous les repas et à toutes les sauces (19 en tout pour 220 km et 5000 m de dénivelé), paysages superbes et beau temps assuré.

En prime, vous aurez droit au spectacle unique de la transhumance et de ses milliers de moutons bariolés de pompons rouges, jaunes et bleus.

Mais soyez matinaux et... pas pressés de vous coucher le soir. Eclairage de rigueur pour le départ nocturne et l'arrivée entre chien et loup, plus loup que chien d'ailleurs. Je ne vous parlerai pas des braquets, vous devinerez bien ceux qui sont conseillés, la dénivelée incite à la prudence. Bien sûr, vous aurez prévu votre hébergement (surtout celui du soir à Lanarce, hôtel des sapins par exemple).

Alors vogue la galère. Galère est bien le mot car rien n'est fléché. Mais c'est justement cela l'aventure ! A vous de vous débrouiller avec vos précieuses cartes Michelin et l'itinéraire remis par l'organisateur, l'ami Parès, de Montpellier, organisateur que vous ne verrez guère sur le parcours à moins d'être un coursier des cimes de son niveau car, souvent, il fait le raid à vélo.

Cette année, on a eu de la chance, c'est avec une 2 CV poussive qu'il s'est inquiété de nous dans l'Aigoual. Et, sans doute rassuré par notre équipement de randonneurs au long cours, nous ne l'avons plus revu de la journée. Prévoyez votre ravitaillement en sachant que, dans les Cévennes, les épiceries sont rares. (Etre au Pompidou avant 12 h 30, il y en a une). Car, bien sûr, pas de ravitos en cours de route, ni d'ailleurs de coups de tampon contrôle, c'est l'autonomie complète et la liberté totale de vous tromper de route pour rallonger le parcours. Mais, un conseil, ne vous trompez pas trop souvent, prenez au plus court, c'est la bonne route, un vrai toboggan virevoltant d'un col à l'autre pour le plus grand plaisir du chasseur.

Et il y a du gibier, croyez-moi ! Le Chap del Bosc, vous connaissez ? Un morceau de choix ! Pensez aux BPF - BCN (Aigoual, Barre des Cévennes, Pont de Montvers, Loubaresse), n'oubliez pas vos cartes sinon il faudra revenir.

Inutile de parler de la condition physique et du moral à toute épreuve, surtout quand la nuit vous prend dans la Croix Morand et qu'il reste encore le Pendu à franchir. Les descentes sont alors très frisquettes et les gants d'hiver pas superflus. Et n'essayez pas d'obtenir une boisson chaude après 8 heures du soir à l'unique auberge de Loubaresse on n'ouvre pas, on n'entend pas les toc-toc au carreau, un vrai pays de sauvage.

A l'arrivée, vous aurez l'impression d'avoir réalisé un sacré truc, une de ces randonnées comme il n'en existe guère, un parcours exceptionnel plus exigeant qu'un BCMF, un vrai raid sans assistance au sein d'une montagne à la beauté sauvage et changeante d'un massif à l'autre, une épreuve qui sort tellement de l'ordinaire que nous n'étions que 5 au départ cette année.

Bruno FRILLEY N°2806
MONGERON (Essonne)

LA DÉCOUVERTE DES PORTELLA SICILIENS

Nous avons décidé avec quelques amis d'effectuer un séjour cyclotouristique d'une quinzaine de jours en Sicile durant le mois de mai. Cette île, qui présente un intérêt climatique évident, comporte de nombreuses curiosités touristiques et est dotée d'un relief vallonné principalement sur les parties Nord et Est, aux alentours du mystérieux mont Etna.

La Sicile se trouve à environ 2000 km de la Savoie et, afin d'éviter la fatigue, nous avons décidé de prendre le bateau entre les villes de Gênes et de Palerme.

D'après le dépliant de la Compagnie maritime italienne, la traversée dure 19 heures mais il s'agit en fait du temps de mise à disposition de la cabine... En effet, le temps de chargement des camions prend plus de deux heures à l'embarquement comme au débarquement, et il nous a donc fallu 24 heures avant de récupérer notre véhicule. Heureusement, le bateau était très confortable et nous avons accès à de nombreuses distractions.

Nous sommes arrivés à Palerme un samedi soir et nous avons tout de suite été noyés dans la foule de jeunes palermitains qui font de nombreuses acrobaties sur leurs «deux roues à moteur» typiquement italiens; Foule humaine très chaude : un pneu d'une monture qui était sur un porte-vélo à l'arrière du véhicule s'en souvient encore, la gomme ayant partiellement fondu sous la brûlure d'une cigarette délibérément allumée.

Nous avons mis plus de 3 heures pour atteindre un camping distant d'à peine 25 kilomètres de Palerme mais nous avons été accueillis sans problèmes alors qu'il était plus d'une heure du matin. Le gardien nous a toutefois demandé de ne pas faire trop de bruit pour planter nos sardines.

Son propos nous a bien fait sourire étant donné que les nombreux siciliens qui étaient en week-end ont veillé jusqu'à quatre heures du matin avec... une discrétion des plus italiennes.

Après une journée d'adaptation au climat qui nous a permis d'apprécier la tiédeur de la Méditerranée et ses plages désertes, l'eau et l'air étant encore trop froids pour la majorité des autochtones.

Nous avons pris notre rythme de «croisière» dès le lendemain : une centaine de kilomètres de vélo le matin, une petite sieste, une visite touristique dans l'après midi et un peu de plage s'il nous restait encore du temps après ce programme bien chargé.

La Sicile est un pays qui présente de nombreux attraits touristiques car des peuples différents ont occupé l'île durant les derniers siècles: grecs, arabes, normands... Certains sites grecs sont bien conservés, notamment Sélimonte, Ségeste et la somptueuse vallée des temples à Agrigente.

Les églises (duomo) ont piètre figure vu de l'extérieur mais leur intérieur est très richement décoré dans un style généralement baroque. Certains édifices présentent un style arabo-normand d'une architecture remarquable. Le village de Cefalu, blotti contre un rocher possède un petit port et une cathédrale très photogéniques. L'amateur de plages sera plutôt déçu car les côtes sont assez découpées et certains sites sont très sales. Nous avons toutefois trouvé de petites criques remarquables dans la réserve naturelle de Zingaro, au nord-ouest de l'île.

Les villages sont d'immenses bourgades où se réunit la population qui est essentiellement agricole. Aucune habitation est isolée car le Sicilien est friand de contacts humains. La population est d'ailleurs très sympathique contrairement aux idées reçues et nous avons toujours été très bien accueillis alors que ce n'est pas toujours le cas en Italie du Nord. Le revêtement routier est d'une exceptionnelle qualité même sur des petites routes en pleine montagne et nous n'avons pas crevé une seule fois.

L'autochtone donne l'impression de conduire de manière anarchique mais est en fait très respectueux des cyclistes qui sont pourtant denrée assez rare sur cette île à comparer avec la Corse. Nous n'avons donc jamais eu peur vis à vis des automobilistes ou de la population.

Coté cols, Georges Rossini en a dénombré une centaine mais nous n'avons pu en faire homologuer qu'une quinzaine en plus. Ces cols se situent essentiellement au nord et à l'est de l'île où l'on peut admirer le volcan Etna qui culmine à plus de 3000 mètres d'altitude. Il n'existe toutefois aucun col dépassant l'altitude mythique de 2000 mètres.

Pédaler au pied de l'Etna est vraiment impressionnant car on traverse sans cesse des champs de lave immenses qui sont parfois accompagnés de chemins de croix, la nature volcanique étant encore indomptable et sans doute pour longtemps. Ce volcan est encore très actif mais une petite pose nous a permis de monter à pied jusqu'au sommet afin d'observer les trois immenses cratères sommitaux. Des coulées de lave menacent régulièrement les villages situés jusqu'à 1000 mètres d'altitude et risquent de descendre jusqu'à la mer sur Catane, une des plus grandes villes de Sicile.

Le nord-est de l'île est très riche en cols et présente des paysages variés dans les monts de Nebrodie et de Madonie qui culminent à peine à 2000 mètres d'altitude. Les montées sont en générales assez régulières et peu pentues mais sont souvent très longues car on part du niveau de la mer pour franchir des cols qui dépassent 1000 mètres.

Le contraste entre les versants nord très boisés et l'intérieur du pays désolé et intégralement cultivé est saisissant. Quelques barrages artificiels permettent la création de plans d'eau qui colorent agréablement le paysage. L'île doit être vraiment sèche en été.

En toile de fond, on trouve aujourd'hui le maître Etna qui est une pyramide parfaite, sans cesse fumante, et dominant sans équivoque toute l'île.

Nous avons connu trois jours assez difficiles avec l'arrivée du sirocco. Je ne connaissais pas ce vent chaud qui amène de nombreux insectes assez pénibles à supporter. Par contre, il donne l'impression étrange d'un temps qui s'arrête.

Une baignade dans la mer a été difficile car l'eau paraissait gelée en comparaison des 45 degrés qui régnaient dehors.

La fin du séjour se termine par une visite de la capitale Palerme qui présente d'intéressants monuments, des marchés très colorés et tout un quartier désolé qui n'a jamais été reconstruit depuis la seconde guerre mondiale.

Déjà le bateau du retour nous attend et il aurait fallu beaucoup plus de temps pour découvrir tous les recoins de cette île aux paysages variés et au riche patrimoine culturel et historique.

Nous regrettons toutefois de ne pas avoir eu assez de temps pour visiter l'archipel volcanique des éoliennes avec les volcans de Vulcano et du Stromboli qui est un modèle d'éruption permanente unique au monde.

Il faudra donc revenir en Sicile ou au pied de la botte italienne afin de mieux comprendre l'activité volcanique et compléter notre liste de cols qui sont encore nombreux dans ce secteur.

Michel MATHIEU N°3397
Chambéry (Savoie)

LES MILLE ET UNE FAÇONS DE (NE PAS) VAINCRE LE COL DE LA FRACHE

Partis comme chaque année en voyage VTT itinérant sur 8 jours entre Bollène et Antibes à travers les montagnes de la haute Provence (Ventoux - Luberon - Sainte Baume - Siou Blanc - Maures et Esterel.) nous devons aborder dès le matin du deuxième jour les quatre cols du géant de Provence (Comte, Jardins, Tempêtes et Frache) tous entre 1 000 et 2 000 mètres).

Mais, vous le savez bien, à vélo et encore plus en VTT, les parcours tant dans leur géographie que dans leur chronologie ne se déroulent jamais comme prévu...

Donc, après une nuit réparatrice au gîte des Ecuries du Mont Ventoux à Malaucène, les quinze VTTistes de l'A. L. Lons le Saunier (dans le Jura, lieu de la semaine internationale de cyclotourisme du 6 au 13 Août 1995, où quelques cols seront homologués pour l'occasion...) décident un départ matinal en deux groupes : les «mordus» par le sentier de grande randonnée GR4, les «sages» par la classique route RD 974. Rendez-vous de l'autre côté du sommet au chalet Reynard vers midi avec un maximum de cols...

Commençons par les dix «mordus» engagés courageusement sur un GR pas très bien entretenu: ils cheminent pendant une heure sur un faux plat qui ne semble pas monter bien fort pour les 1600m du Ventoux... Un contrôle de la carte (perturbé par l'évidence du balisage rouge et blanc du GR...) prouve finalement qu'il y a erreur sur le GR : nos «mordus» ont emprunté le GR 91 qui se contente de contourner le Mont Ventoux par le nord sans jamais le gravir !

Ils sont donc contraints à faire demi-tour (dur dur !!!) pour revenir sur le village de Malaucène: deux heures de perdues !

On reprend la bonne direction mais avec la chaleur déjà lourde et les buis envahissant les lacets du GR4, les premières rampes du monstre provençal font souffrir nos cyclos. Après deux nouvelles heures de griffures, poussages et autres crevaisons, les «mordus» débouchent vers midi (déjà !) sur le col de Comte (84-1004) sensiblement à mi-pente de la face Nord.

Devant une petite route ramenant sur la RD 974 (route officielle du Tour de France 94 où 8 jours plus tard l'Italien Eros Poli remportera l'étape de Carpentras), nos «éros» déjà fatigués hésitent à emprunter le bitume. Mais c'est sans compter avec la passion du vétéran et chef de groupe: Jean Climonet (60 ans et toujours le premier dans les mauvais coups !) qui propose et impose aux jeunes innocents (7 jeunes de 17 à 25 ans sans défense...) de continuer sur le GR4 jusqu'au Mont Serein (300 m de dénivelée et 4 km de sentiers, une bagatelle semble-t-il...

Mais «sereins», ils ne le seront pas longtemps. Horreur ! Le chemin en mauvais état, traversant des pierriers instables, s'avère impraticable à vélo et même à pied. La progression est lente et pénible (en fait, la langue française, pourtant belle et riche, ne permet pas vraiment de traduire l'enfer rencontré...) La station du Mont Serein et son Collet des Jardins (84-1390) sont atteints entre 13 h 30 et 14 h 30 suivant l'état physique et le moral de chacun.

Devant l'étendue du retard et du désastre (coupures, brûlures de la peau et de l'estomac, dépressions, états de choc...) le dernier tronçon du sentier montant en directissime à travers le légendaire pierrier sommital (visible depuis l'autoroute !) est court-circuité au bénéfice de la route qui en 5 km et en 5 lacets propulse nos aventuriers à la côte 1910 (comme tant d'autres avant eux !). C'est sans s'arrêter à l'observatoire, ni même regarder le sentier de crête que nos «mordus» un peu usés plongent sur la route de la face sud pour retrouver le reste du groupe au chalet Reynard autour de 15 h - 15 h 30. (7 heures pour escalader le Ventoux: qui dit mieux ?)

Pendant ce temps les «sages» ayant attendu 1 heure 30 au sommet décident alors de descendre seuls au Chalet Reynard en s'engageant dans le GR4 qui rejoint en 400 m le Col des Tempêtes (84 -1829) en coupant le premier lacet de la face Sud.

Hélas, ces 400 m sont épouvantables, plus proches d'un éboulement que d'un chemin.

Deux petites chutes refroidissent les ardeurs. Revenus sur la route du Col des Tempêtes, trois des «sages» vraiment très sages (!) préfèrent rester sur celle-ci qui mène directement et en toute sécurité au Chalet Reynard. Deux candidats ne baissent pas les pédales: le jeune Antoine (plein d'enthousiasme) et l'organisateur et rédacteur de ces lignes prennent la crête.

400 mètres de route jusqu'au silo nucléaire (Français, vous pouvez dormir tranquilles !), puis c'est une superbe piste à la fois aérienne (plus de 1 000 m de vide de chaque côté !) et sans difficulté. Avec une pente moyenne descendante de 8 %, cette crête peut même être conseillée à des débutants pour s'initier aux joies simples du vélo en montagne.

Quinze au départ de Malaucène ce matin, deux seulement au Col de la Frache, cinq heures après: le Ventoux a encore frappé !

Suivirent encore plusieurs étapes rocambolesques (six jusqu'à Antibes), de joies, de cols, d'égarements en tous genres, bref de belles aventures que je vous conterai sans doute un jour...

Une quarantaine de cols dans la semaine, mais que ferions-nous sans les «Cent Cols»? Sans doute, quelques «colchards» de plus, quémendant des cols de bière à défaut de cols de montagne...

François POUESSEL N°573

LONS le SAUNIER (Jura)

LA CORDILLÈRE DES ANDES SUR DEUX ROUES

Pour beaucoup, l'Equateur est synonyme de chaleur, de milieu du globe, de pays sous-développé, voire de trafic de drogue.

Pour nous cyclistes, c'est le synonyme de montagnes, la Cordillère des Andes et de cols élevés.

Durant les dix-sept heures de vol, nous aurons tout le loisir d'apprendre quelques mots d'espagnol, pour satisfaire à nos indispensables besoins matériels. L'Equateur n'est pas synonyme de grosse chaleur comme le laisse supposer sa situation géographique. Un courant marin, le Humboldt, remonte la côte pacifique, et donne à la région un climat de printemps. En fait, on peut rencontrer tous les types de temps dans la journée, surtout en altitude. Mais, un temps idéal pour pédaler, lorsque le vent qui balaye les plateaux souffle dans le bon sens.

C'est aussi à l'inverse de ses voisins (Colombie et Pérou), un pays calme et sûr. La vie semble bien paisible. Seuls, les nombreux chiens en liberté viennent troubler la quiétude du cycliste. C'est enfin un pays aux deux visages. D'un côté, une population très occidentalisée, voire américanisée (le coca-cola est partout) d'un niveau de vie correct, sans plus. De l'autre côté, tout là-haut sur les plateaux, ou dans les bananeraies de la plaine, la population indienne qui survit en silence, est dans un autre siècle. Nous ne parlerons pas des Indiens qui vivent en Amazonie. C'est là encore un autre monde que nous n'avons pas abordé.

On le voit, ce pays est en train de se développer à deux vitesses, grâce à une richesse qui jaillit de sa partie amazonienne: le Pétrole.

Pour des impératifs techniques, nous atterrissons à Guayaquil, principale ville du pays, au bord du pacifique, la capitale étant Quito, sur la Cordillère.

Guayaquil n'ayant rien de pittoresque, nous n'y passerons qu'une journée, le temps de s'adapter à de nouvelles coutumes. Le lendemain matin, après avoir affronté le flot d'une circulation intense, nous voici en rase campagne, sur une route à péage (gratuite pour nous) et au milieu des bananeraies. Passés les premiers instants de dépaysement total, la monotonie et l'absence de villages nous gagnent, d'autant qu'une chaleur lourde tente de nous assoupir. La fin de cette première étape est la bienvenue.

Pour demain, c'est l'incertitude absolue. Il n'y a pas un hébergement à moins de 100 km, et il faut s'élever de 3000 mètres dans la journée pour l'atteindre. Avec le poids de notre chargement, c'est risqué. Après 14 petits kilomètres et dans le doute, nous prenons le bus, vélos sur le toit, Canar sera notre étape.

La seule averse de notre voyage, c'est pour aujourd'hui. Après le sommet du premier col (3440 m) de notre périple, c'est aussi la première crevaison. Du col à Cuenca, ville coloniale et terme de la journée, nous descendons une longue vallée qui ressemble par endroits à nos Alpes, les cactus en plus. Deux jours dans cette ville nous permettront d'appréhender davantage la vie et les coutumes de ses habitants, coiffés des fameux chapeaux «Panama». Amateur de souvenirs locaux, nous négocions dans un magasin de cycles, pour 100 sucres, l'affiche officielle des championnats du monde de cyclisme junior qui ont eu lieu cette semaine à Quito (100 sucres = 25 centimes).

Sur la carte et le profil, la route de Canar à Chunchi ne semble pas présenter de grosses difficultés, puisque nous passons de 3000 m à 2000 m. Ce sera l'une des étapes les plus difficiles.

La route évolue en corniche, allant de sommets en fonds de vallées, parfois entrecoupée d'éboulements, et laissant libre cours aux caprices des chiens. Les 68 km seront suffisants pour aujourd'hui.

La route qui nous conduit à Alausi est belle et large, pendant 10 km ! Ensuite, nous avons à faire, durant 8

km, à une infâme déviation sur une piste de montagne à base de sable et de cailloux, où le risque d'enlèvement est présent à chaque tour de roue. Heureusement, la fin sera plus stable, et la descente sur le village-étape vertigineuse. Un village où, surprise, on rencontre les premiers touristes depuis trois jours. Pas étonnant, car il y a ici une petite gare, style western, où passe l'unique train équatorien. L'emprunter vaut 100 pesants de sucre (la monnaie locale). Dépêchez-vous, la S.N.C.F. locale parle de le supprimer pour cause de non-rentabilité. Autre pays, mêmes moeurs.

Déjà au réveil, dans le fond de mon lit, je l'entendais, mais à ce point... Ce matin c'est la tempête sur les plateaux, et comble de malchance, sinon on n'en parlerait pas, elle souffle dans le mauvais sens. Comme un malheur ne vient jamais seul, sur le papier, le profil de l'étape s'avère redoutable. Cela se confirme dès le premier col, avec ses virages du style «Alpe-d'Huez». Ensuite ce sera une lutte sans merci avec Eole, pour avancer et ne pas tomber (voire reculer). Les 20 premiers kilomètres sont couverts en 4 heures...!

Le changement de vallée nous soulagera, et nous bivouaquerons à Guamotte, dans un hôtel en construction. La petite fête du village viendra changer les esprits après cette journée agitée.

Aujourd'hui, le relief est moins tourmenté. Départ à 3000 mètres, montée à 3300 mètres, puis longue descente vers Riobamba à 2700 mètres. L'allure est décontractée par rapport à hier, et demain c'est la journée de repos. Alors que nous prenons le temps d'admirer le paysage, les indiens aux travaux des champs, une pointe blanche apparaît furtivement au milieu des nuages. C'est Chimborazo, le Mont Blanc local, qui culmine à 6310 mètres au-dessus de la mer. Il paraît que par rapport au centre de la terre, il est plus haut que l'Everest. On n'a pas vérifié! Pour rester dans les records, peu avant la fin de l'étape, je sors du peloton pour aller m'offrir, en solitaire le col plus élevé du pays: le Camel Tingo à 3850 mètres d'altitude. Après l'escalade pédestre d'une partie du mont Chimborazo, nous voici de nouveau sur la route, celle de Ambato distant de 55 km. Au programme, une montée longue et régulière qui nous mène (en vélo) au sommet de la Providencia (3560m)? avec toujours en toile de fond le Chimbo et, surprise, des lamas. On s'inquiétait de ne pas en voir avant la fin du voyage. Ils se font rares. Là, il y en a quatre, broutant, attachés à un pieu.

Dans la descente, Cyrille frôle miraculeusement la catastrophe. Une sacoche se décroche, et pan les rayons ! Et notre jeune cycliste parvient à s'arrêter on ne sait comment. Nous sommes quittes pour une belle peur, et une roue voilée. Pas de problème les mécanos équatoriens sont habiles, et bon marché.

L'étape du jour nous conduit à Latacunga, à 40 km (seulement). Dès que l'on approche de la capitale, les propriétés sont plus grandes et plus cossues. Sur notre droite apparaît maintenant le Cotopaxi, autre volcan enneigé lui aussi, mais quelquefois en éruption. Il culmine à 5897 mètres, et domine toute la région.

Encore un bon dénivelé aujourd'hui, avec la montée du Ministrak qui atteint 3550 mètres. Les premiers kilomètres de faux-plateau nous conduisent au pied d'une rude pente. Vers le sommet, la route s'adoucit et permet de faire la course avec un camion un peu poussif. C'est le vélo qui l'emportera. Au bas d'une descente très rapide, et pour terminer une étape de 54 km, nous nous offrons une suite à l'hôtel Mejia de Machachi. Vraiment pas cher (15 000 sucres -moins de 40 francs !), mais très sommaire.

Nous arrivons à Quito. Le trafic des bus et des camions est là pour nous le rappeler. L'infrastructure routière n'étant pas toujours à la hauteur, un comble compte-tenu de l'altitude, nous sommes en permanence sur nos gardes. L'entrée dans la capitale est infernale, surtout à midi. Heureusement, nous trouvons rapidement l'hôtel signalé par le «Routard», l'inséparable guide du voyageur.

La ville s'articule en deux quartiers bien distincts, le Quito colonial, et le Quito moderne. Deux mondes bien différents séparés par un vaste parc, et reliés par quantités de transport en commun. Notre séjour dans la capitale sera entrecoupé d'un aller et retour en bus à Ottavalo, à 100 kilomètres de là. Ottavalo, c'est le plus grand marché d'Equateur, certains disent d'Amérique Latine c'est à vérifier.

Ce vaste déballage a lieu tous les jours, mais le point fort c'est le samedi. Dès 6 heures du matin, les paysans et marchands affluent de toute la région. Les touristes sont quelquefois arrivés la veille. C'est un régal pour les yeux, et aussi les oreilles, que de déambuler parmi les animaux, les fruits, légumes, tissus et autres objets, tous plus ou moins colorés. On trouve de tout et on peut même y échanger et vendre ses propres vêtements. C'est vrai, je l'ai fait.

La sortie du dimanche matin nous verra traverser toute la ville de Quito (véritable parcours du combattant), puis rejoindre en rase campagne la Mittad del Mondo, le milieu du monde ! Au-delà d'une randonnée de 60 km, il ne faut y voir qu'un symbole, doublé d'un véritable piège à touristes. Ceux, comme nous, qui se font photographier, un pied dans l'hémisphère Nord, et l'autre dans l'hémisphère Sud, se font avoir: la ligne ne passe pas au bon endroit. Elle serait située à 4 kilomètres de là. Ne le répétez pas à ceux qui projettent de s'y rendre.

Après une dernière visite de la ville, de ses églises, de ses marchés, nous voici de nouveau sur nos machines, pour une étape qui devrait être bien agréable. Une montée de 8 km nous conduit au sommet de notre dernier col à plus de 3000 m (le 12eme), ensuite une descente de 90 km nous ramène dans la plaine, à 500 m. Au fil des lacets et grâce à la douceur de la pente, on peut voir évoluer la végétation et le relief. Nous allons ainsi, en trois heures, passer de l'aridité des plateaux, aux gorges profondes, puis aux cultures tropicales (ananas, bananes, mangues, etc...).

Les moustiques nous rappellent aussi avec voracité que nous avons perdu de l'altitude.

Santo Domingo sera notre étape au bout de ces 100 kilomètres de rêve. L'hôtel n'aura rien d'un paradis, mais quand on veut vivre comme les locaux, il faut parfois supporter le bruit des soirées tardives et des levers matinaux, voire les attaques de fourmis dans le lit ! Oui, c'est vrai, on les a rencontrées.

La journée de repos sera consacrée à la visite d'un village d'indiens Colorado dans la «jungle», accompagnés par des étudiants locaux, transformés pour l'occasion en interprètes. Car si on ne parle pas l'espagnol, ce n'est pas pour engager des conversations dans le dialecte local. Ces indiens ont la curieuse particularité de se teindre les cheveux en rouge et de donner à leur chevelure la forme d'une casquette: une sorte de protection en fait.

Côté chiffres, nous avons parcouru 730 km en 12 jours de randonnée, franchi 16 cols, dont 12 à plus de 3000 m.

Si le réseau routier goudronné n'est pas très dense, il est globalement d'assez bonne qualité. Les aléas climatiques, surtout lors de la saison des pluies (hiver), dégradent parfois les routes pour une durée indéterminée. La circulation, sauf aux abords des villes, n'est pas trop intense et les chauffeurs sont dans l'ensemble bons. Notre présence a souvent fait l'effet d'un coup de klaxon plutôt admiratif que réprobateur (le contraire de chez nous). Normal, nous étions les seuls cyclistes sur la route ! Adios...

Daniel LAPRUN N°348
FERE-CHAMPENOISE (Marne)

NE PAS S'ENDORMIR DANS LE SOMMEILLER !

- 14 Août 1994 - En séjour dans le Briançonnais, j'envisageais depuis longtemps d'aller grimper le Sommeiller, ce fameux col de 3000 mètres situé en Italie.

Le moment était propice, la météo optimiste et j'étais en bonne forme.

A 6h30, départ du col de l'Echelle (Vallée de la Névache). Le soleil sera de la partie, le grand ciel bleu est au rendez-vous. Je descends le versant Italien jusqu'à Bardonnecchia (Altitude 1160m). Il est 9 heures, je prends la route de Rochemolles pour une grimpe de 25 km et arrivée à 3000 mètres ! C'est un bon programme.

Les 3 premiers kilomètres sont assez pentus (plus de 10%), la forêt verdoyante est agréable, je grimpe bien. Une portion plate longeant un petit lac me permet de récupérer un peu. La route est goudronnée jusqu'au village de Rochemolles où de nombreuses voitures sont rangées à l'entrée.

C'est ensuite un mauvais chemin bien abîmé par les 4x4. Laissant le village sur ma gauche, j'aborde la partie pierreuse qui comporte encore un bon pourcentage. Il faut mouliner souple pour bien passer assis. J'arrive dans un fond de vallée plat, au niveau du refuge Scarlioti blotti au milieu d'un cirque cerné de montagnes. Le coin est splendide.

La «route» s'élève en lacets sévères, une vieille barrière levée ouvre le chemin, pierreuse à souhait. Une jolie cascade donne un peu de fraîcheur, des chevaux sont couchés dans un coin d'herbe verte.

Des 4x4 ont du mal à passer dans ces lacets serrés et je dois être très prudent. Ce passage assez dur franchi, la route descend un peu et une grande ligne droite sableuse me conduit au pied de nouvelles difficultés. Les pierres sont encore là. Des 4x4 montent toujours avec des skis sur le toit. Le glacier du Sommeiller a du succès auprès des skieurs. Mais pour laisser passer ces monstres, je suis obligé de rouler près du précipice où de poser un pied à terre. Curieusement une portion goudronnée a résisté au temps, mais cela ne dure pas. La pierraille est là et ce sera jusqu'au sommet.

Le paysage est grandiose. Je passe en bordure de grandes plaques de glace pour arriver au petit lac. Le refuge à l'abandon n'est pas utilisable, c'est dommage. Le chemin continue jusqu'au col Sommeiller un peu plus haut où je grimpe. J'apprendrai par la suite que c'est le Sommeiller Est à plus de 3000 mètres et que j'ai loupé le Sommeiller Ouest à 2993 mètres.

En fait, il y a deux cols Sommeiller ! C'est l'ami Rossini de Thonon qui me l'a appris. Et voilà ! J'ai dû m'endormir dans le Sommeiller !

Je me souviens maintenant avoir lu dans la revue du «Club des Cent Cols» un texte parlant des deux Sommeiller. Comme quoi on ne prépare pas assez ses sorties pour récolter des plus de 2000 ! Que voulez-vous, je ne suis pas un «pro», je chasse les cols en amateur !

Il est midi, je casse la croûte au bord du petit lac. Quelques photos, je suis content puisque j'ai mis trois heures pour grimper ce col. Le ciel bleu, les neiges éternelles, des skieurs qui s'amuse bien, c'est fantastique. Et tant pis pour moi, j'y remonterai l'an prochain pour le Sommeiller Ouest..

Et j'emmènerai des copains qui aiment le VTT et qui chassent les cols durs !

Jean-Claude MOUREN N°1870
AIX en PROVENCE (Bouches du Rhône)

UN 31 JUILLET PAS COMME LES AUTRES

EXTRAIT DU CARNET DE ROUTE: TRAVERSÉE DE L'HIMALAYA LEH-MANALI. (LADAKH: RÉGION DU NORD DE L'INDE.)

Un 31 juillet pas comme les autres pour deux raisons.

La première : nous avons franchi, la veille, en autonomie complète (VTT et 20 kg de bagages) le deuxième plus haut col du monde: le TAGLANG LA (5370m) notre premier col à plus de 5000m.

La deuxième: nous allons franchir notre second col à plus de 5000m. Lever 5h15. Petit-déjeuner: café, biscuits, confiture achetée l'avant veille à Upshi. Départ 6h35.

Nous traversons un immense plateau situé à 4800m d'altitude. La végétation est très rare; il n'y a pas d'arbre; seulement quelques bergers avec leurs troupeaux de chèvres, moutons ou yacks.

Après 50km nous descendons sur Pang, hameau constitué de deux tentes hôtels et situé à 4650m d'altitude. Arrivée superbe sur la vallée de la Zara Chu bordée de part et d'autre d'innombrables cheminées de fées. Nous y retrouvons le car de touristes vu à Upshi. Ils nous apprennent le décès, la veille, d'une dame de soixante ans: crise cardiaque, due très certainement à l'altitude. Un jeune homme de trente ans, victime lui aussi de l'altitude, (oedème pulmonaire), a dû être redescendu d'urgence.

Déjeuner à Pang: Une omelette et des pâtes. A 12h10 nous nous mettons en route; le temps est menaçant pour la troisième après-midi consécutive.

L'ascension du LACHULUNG LA (5065m) commence sous la pluie et dans la boue dans un décor minéral, ocre et fauve, de gorges encaissées, aux parois rocheuses peu sécurisantes. Nous mettons le poncho. Au bout de neuf kilomètres nous sommes arrêtés : la rivière est en crue, le gué difficile à franchir. Un militaire nous indique que la piste est coupée en plusieurs endroits par des éboulements.

Le groupe décide, malgré tout, de continuer. Nous mettrons une heure pour passer le gué avec nos VTT chargés; chaque traversée se faisant à trois de peur d'être emportés par la violence du courant, l'eau arrivant en haut des cuisses.

Un 4x4 essaie de franchir le gué et reste prisonnier des eaux. Des indiens (dix-sept) moyennant cinq cents roupies, l'aideront à traverser.

Nous poursuivons notre route et nous sommes bloqués deux kilomètres plus haut: un camion militaire a été emporté par un énorme éboulement, le chauffeur est mort, cela s'est passé il y a tout juste deux heures. Les chauffeurs des camions bloqués et les rares touristes présents armés de leurs mains et de quelques pelles, s'emploient à dégager la piste.

Ce jour-là, seuls les VTT passeront. La pluie reprend de plus belle, le tonnerre gronde sans interruption. Nous parvenons au sommet du col sous une pluie glaciale. Une rapide photo souvenir et c'est la descente sur une piste caillouteuse et détrempée. Huit kilomètres plus bas nous sommes accueillis sous une tente de cantonniers où un thé au lait brûlant nous sera gentiment offert.

Nous sommes transis de froid, il nous faudra plusieurs heures pour nous réchauffer. Après un frugal repas composé de rhum, ragoût de pommes de terre et chapatis (galettes d'orge), nous monterons les tentes sous un auvent: il est minuit.

Pourvu que demain le temps s'améliore...!

La route LEH-MANALI (450km) comporte cinq cols : Taglang la (5370m), Lachulung la (5065m) Nakali la (4940m), Baralacha la (4890m), Rothang la (3978m).

Alain GILLODES N°722
MURET (Haute-Garonne)